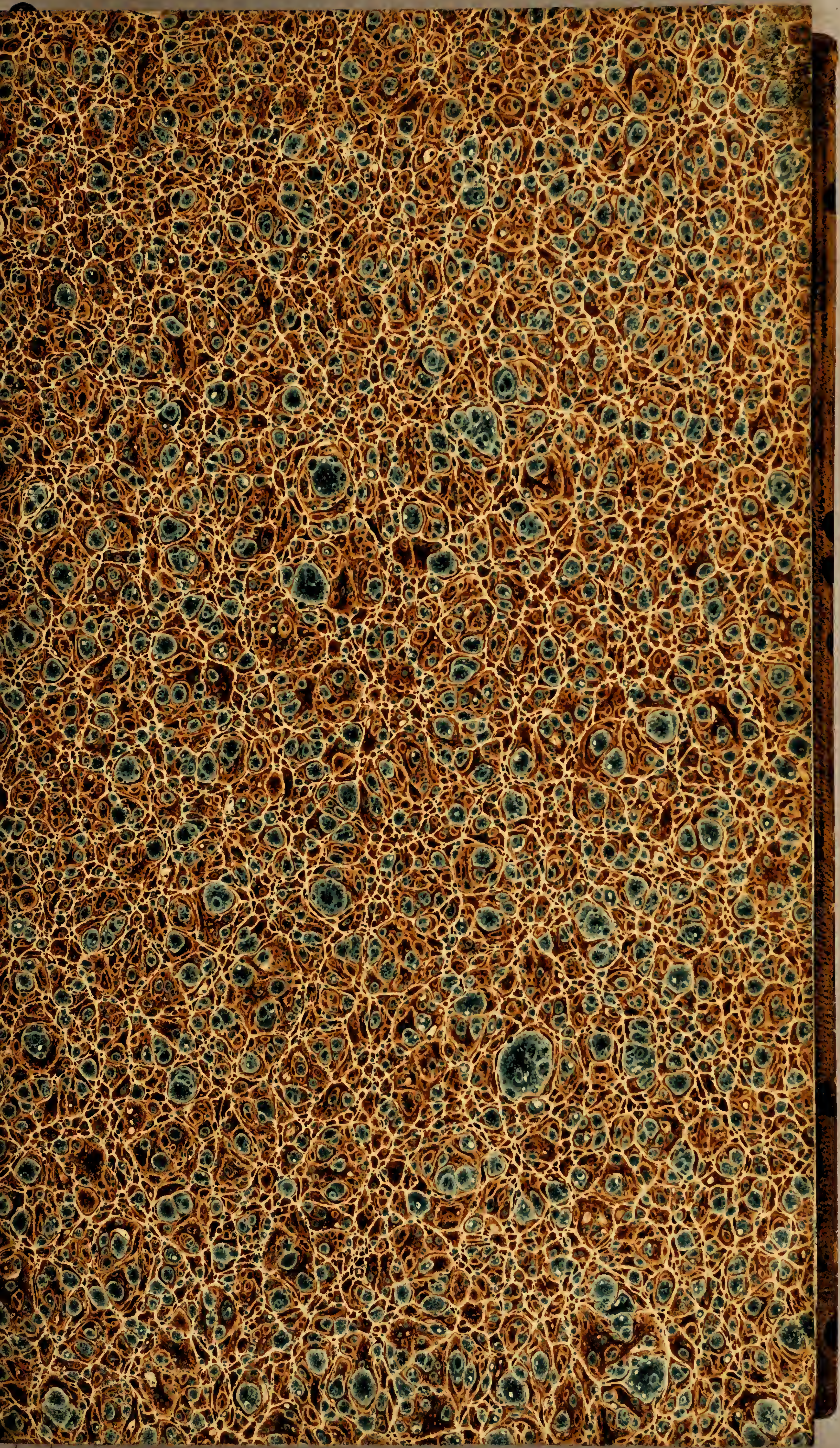
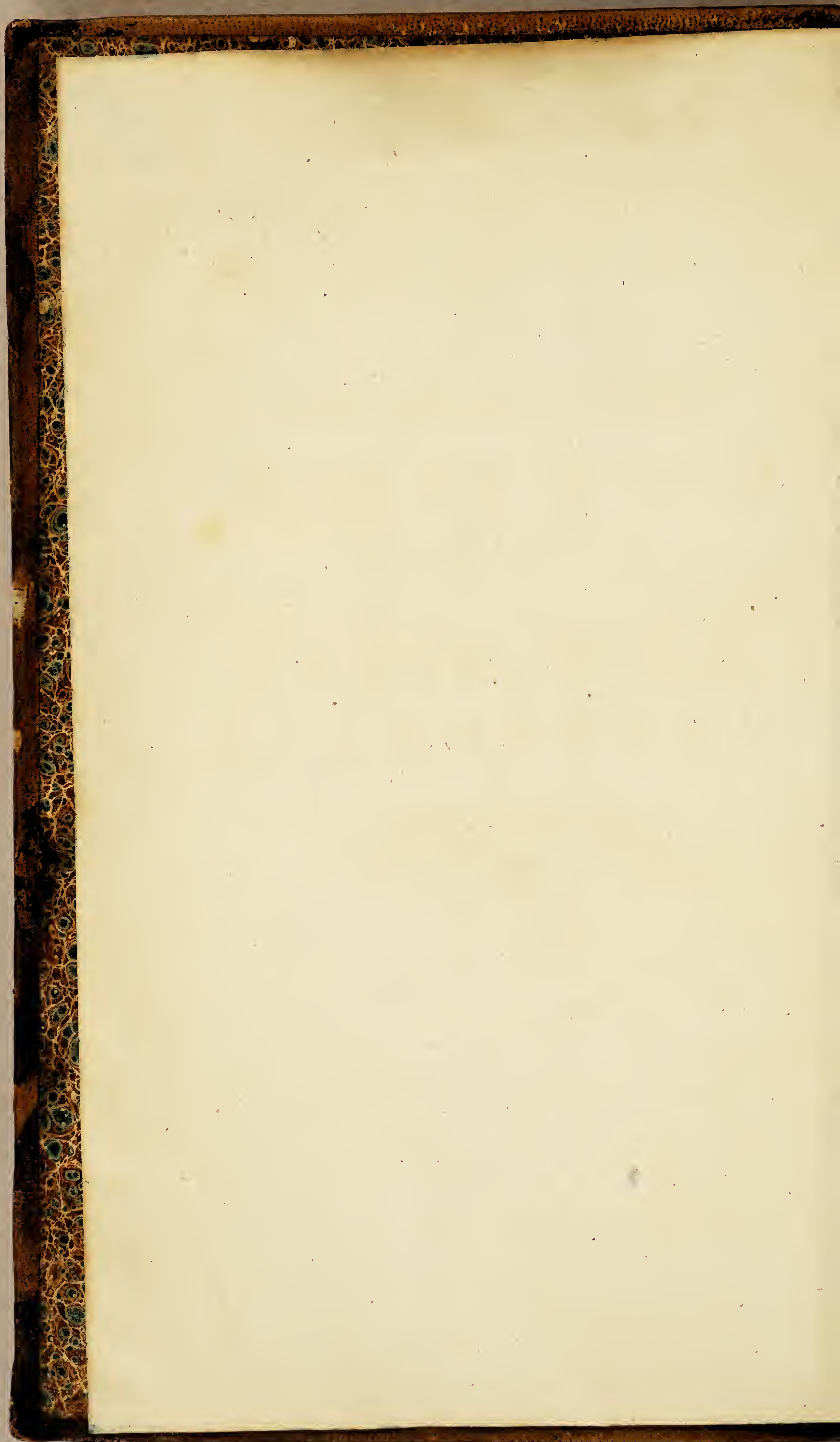



GAUDEO.





CHRISTOPHE
COLOMB,
OU
L'AMÉRIQUE
DÉCOUVERTE,
POËME.

CHRISTOPHE COLOMB, OU L'AMÉRIQUE DÉCOUVERTE,

POËME.

Magna quidem, ſacris quæ dat præcepta libellis,
Victrix fortunæ ſapientia..... Juv. Sat. XIII.

SECONDE PARTIE.



A PARIS,
Chez MOUTARD, Libraire de Madame LA DAUPHINE, quai des Auguſtins, près du Pont S. Michel.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

ARGUMENT
DU
TREIZIEME CHANT.

L'ABSENCE de Colomb inquiete ſes gens ; ils craignent qu'il ne lui ſoit arrivé quelque malheur. Leur étonnement, en le voyant arriver & s'entretenir avec le Cacique : ce Chef des Sauvages roule toute la nuit dans ſa tête les vérités que l'Étranger lui a dites ; la Grace agiſſant en lui, il en eſt plus qu'ébranlé. A peine le jour ſe montre, qu'il cherche Colomb pour converſer avec lui ſur ces importantes matieres. L'Amiral le queſtionne le premier pour ſavoir ce qui s'étoit paſſé en lui, il apprend avec joie les grandes diſpoſitions qu'il a pour ſe convertir à la Foi Chrétienne. Comme ils cherchoient un endroit écarté, afin d'y ſuivre le mouvement ſecret qui les inſpire tous deux, Colomb eſt ſurpris d'appercevoir au milieu d'une grande Place, une affluence conſidérable de Barbares. Il en demande la raiſon au Chef, qui lui dit que c'eſt ſans doute une fête que la Nation prépare en l'honneur des Eſpagnols. On s'avance

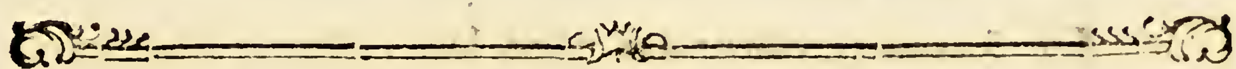
pour en être témoin. Description de cette Fête. Surprise de l'Amiral en appercevant des Idoles. Il en fait un scrupule au Cacique, qui lui répond sagement là-dessus. Calumet de Paix offert à Colomb. Cérémonie religieuse de ces Peuples, bien capable de faire connoître leur stupidité. L'Amiral, après la ridicule Fête, continue ses instructions au Chef des Sauvages, & lui rend exactement toute l'Histoire de CHRIST, sa naissance, sa mort, &c.



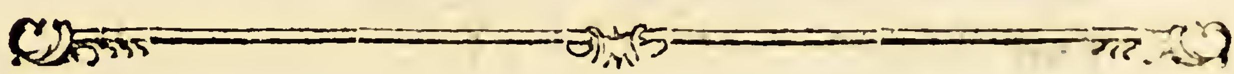


COLOMB,

POËME.



CHANT XIII.



Une si longue absence avec un Chef sauvage,
De nos fiers Castillans abattit le courage;
Trop prompts à s'alarmer, ils craignoient un malheur
Qui leur causoit d'avance une vive douleur :
L'imagination, déjà si fort troublée,
Retraçoit à l'esprit, à leur ame accablée
Des maux dont ils sentoient le poids désespérant;
Ils redoutent entr'eux un fatal accident.
Leur Chef, leur Amiral, toute leur espérance,
Pouvoit s'être trahi par trop de confiance:
Sans armes, sans secours, seul au milieu des bois,
N'a-t-il point succombé?... La troupe est aux abois.

Déjà l'on s'écrioit: ô funeſte entrepriſe!
A la crainte bientôt ſuccede la ſurpriſe.
On le voit revenir, cauſant tranquillement
De ce jargon obſcur qu'on n'entend nullement: —
Eſt-ce une viſion? n'eſt-ce point un preſtige?
Par quel art enchanteur, ou plutôt quel prodige,
Répétoient-ils enſemble, a-t-on pu dans deux jours,
S'inſtruire d'une langue auſſi dure en ſes tours;
Qui reſſemble encor mieux au cri brut de la bête,
Qu'à tout langage humain où la raiſon ſe prête? —
Un endurciſſement, éclairé tant de fois,
Leur fit encor du Ciel méconnoître la voix.
O vous, cœurs endurcis qui voulez des miracles!
Se ſoumettroient-ils plus les odieux obſtacles,
Qu'oppoſe votre eſprit à reconnoître un Dieu
Dont l'immenſe pouvoir brille aſſez en tout lieu?
Oui, bientôt un Barbare, hélas! va vous apprendre,
Qu'il en faut à ſon cœur bien moins pour le comprendre.

La nuit eſt vainement conſacrée au repos:
Dans l'agitation il n'eſt point de pavots.
Pour ce Chef ébranlé par la Grace puiſſante,
La douceur du ſommeil fut vaine, impatiente.
Son eſprit repaſſa tout ce que l'Étranger
Avoit mis dans ſes ſens d'un ſi mortel danger
Convaincu du péril, il lui paroît extrême;
Il veut avoir recours à la Bonté ſuprême;
Et preſqu'auſſi Chrétien que s'il fût baptiſé,
Par un deſir brûlant il ſe ſentoit preſſé.
La lumiere du jour le flatte, le conſole.

Le Sauvage bouillant s'empresse, court, & vole
Auprès de l'Étranger dont il attend son bien;
Il prétend achever un si doux entretien,
Résolu de remplir tout ce qu'on lui demande,
Et faisant de son ame une sincere offrande.
L'Amiral, plein de joie & d'un espoir naissant,
Le reçoit d'un air gai, d'un visage riant: —
Hé bien! lui cria-t-il, ces vérités sublimes
Vous ont-elles tiré du profond des abymes?
Vous ont-elles offert leur célestes clartés,
Et persisteriez-vous dans vos obscurités? —
Non, lui dit le Sauvage: à mon impatience,
Vous auriez dû juger de toute ma constance!
Encor plus raffermi que je n'étois hier,
Je consens que vos soins m'arrachent à l'Enfer;
J'en entends trop souvent le bruit épouvantable.
J'ai long-temps ignoré cet éclat lamentable,
Qui du sein de la terre élevé jusqu'à nous,
Portoit à nos esprits de si terribles coups:
Ces secousses, ces feux que nous voyons paroître,
Sont des objets frappants, qu'on ne peut méconnoître (1).
Mes yeux sont dessillés par vos sages discours;
J'y reconnois un Dieu qui protege nos jours:

(1) Il est naturel de penser, qu'après tout ce que *Colomb* avoit déjà dit au *Sauvage* dès le jour précédent, il regardoit comme des choses produites par l'*Enfer*, les tremblements de terre & les feux souterreins, dont la cause étoit presqu'alors aussi inconnue en *Europe* qu'en *Amérique*. Il doit y avoir eu autrefois des *Volcans* ouverts à *S. Domingue*; ce qu'on y appelle *Soufrieres*, porte toutes les marques de ces cheminées naturelles.

Guidé par les ſecrets gravés dans ma mémoire,
Dont tout à mes regards retrace ici l'hiſtoire,
Je vois ſe débrouiller un ténébreux cahos,
Qui m'enſeveliſſoit dans un honteux repos.
Je ſens qu'il eſt un Dieu qui conduit la nature;
Et je brûle pour lui d'une flamme ſi pure,
Que je me livrerois en ce même moment,
Pour prouver mon amour, au plus cruel tourment.
Je fais vœu devant vous de borner mon envie,
A l'aimer, lui complaire, & terminer ma vie
Dans l'utile plaiſir de l'avoir pour appui:
Dès ce jour, dès l'inſtant je me conſacre à lui.
Mes Sujets, comme moi, vont reſpecter ce Maître,
Et je vais au plutôt le leur faire connoître.... —

Et voilà, répondit Colomb, en l'embraſſant,
Tout ce qu'il veut de nous, un cœur obéiſſant,
Qui n'ait d'autres deſirs que d'étendre ſa gloire!
Il vous a ménagé cette grande victoire.
Non, je ne doute plus qu'il ne vous ait choiſi
Pour fonder en ces lieux ſon culte favori?
Je n'ai plus à vous taire aucun de ſes myſteres.
Cher ami, prenez garde à des devoirs auſteres:
Ayez devant les yeux ce point eſſentiel;
Le ſeul relâchement vous rendroit criminel. —

Comme ils alloient paſſer ſur le bord du rivage,
On apperçut auprès une fête ſauvage: —
Que vois-je? dit Colomb à ce Chef glorieux;
Et que prétend le Peuple aſſemblé dans ces lieux? —

Sans doute, repartit le Chef de la Contrée,
Il cherche à célébrer votre agréable entrée:
Pour lui, votre présence a de charmants attraits,
Il en semble prévoir tous les heureux succès. —
Allons, lui répondit le Héros magnanime,
Ne nous refusons point à ces marques d'estime:
Pour attirer ce Peuple & l'instruire à son tour,
Il nous faut commencer par gagner son amour;
Et, dès que nous aurons satisfait sa tendresse,
Je reviens contenter le desir qui vous presse.
Disposez votre esprit à recevoir des Loix
Qu'a faites l'Éternel, & qui sont de son choix. —

Non loin de cet endroit, regne une vaste Place,
Qui ne peut contenir toute la populace;
En rond distribuée, & marchant deux à deux,
Elle imitoit un peu le cours religieux
De nos Processions dans leurs démarches fieres (1).
La fête commença par des danses guerrieres.
Tous les Peuples du Monde ont eu le même goût,
Qu'en accompagne un autre inséparable en tout;
C'est le Chant: comme lui d'ancienne origine,
Et que, selon ses mœurs, chaque Peuple imagine.
Mais tout étoit grossier chez cette Nation:
Ses danses & son chant imitoient son jargon;

---

(1) Voyez pour ceci, & pour ce qui suit, une vignette qui est à la tête du premier volume *in*-4°. de l'Histoire de S. Domingue du *P. Charlevoix*. C'est où j'ai puisé l'idée de toute cette description.

Colomb qui l'entendoit, grace au divin miracle
Qui venoit, pour lui ſeul, de lever cet obſtacle,
Ouït dans leurs chanſons célébrer ſon abord ;
Il ſut qu'à le louer ils étoient tous d'accord :
Suivant eux, le Soleil lui donna la naiſſance,
Il en avoit l'éclat, la ſplendeur, la puiſſance :
Ces hommes deſcendoient du ſéjour radieux,
Pour les combler de biens rares & précieux.
Ce qui frappe les ſens eſt toujours la richeſſe
Pour qui le cœur ſéduit s'anime ou s'intéreſſe ;
Et ce frivole objet, en les offuſquant tous,
Exprimoit encor mieux le vuide de leurs goûts.
Après de longs combats formés par la cadence,
Qui n'étoient, tout au plus, que des jeux de l'enfance,
On en vint ſans tumulte au cérémonial :
Le Calumet de Paix offert à l'Amiral (1),
Et qu'on lui préſenta d'une main triomphante,
Servit de ſecond acte à la fête galante.
Les Barbares n'ont rien qui vaille ce Traité,
Il eſt un gage ſûr de leur ſincérité ;
C'eſt de quoi l'Amiral n'avoit eu nulle idée.
Enſuite à pas comptés, par ſes Prêtres guidée,
Cette foule s'avance au fond d'un creux rocher,
Où le Héros ſuivit, curieux d'approcher :

---

(1) Je ne ſais trop ſi les Inſulaires de l'*Iſle-Eſpagnole* préſentoient le *Calumet* : mais, comme c'eſt la coutume conſtante de toutes les Nations *Américaines*, ou du moins de la plus grande partie, je n'ai pas cru devoir balancer à leur faire obſerver cet uſage, qui caractériſe l'*Amérique* en général.

Quelle fut sa douleur en voyant des Idoles!
Il ne put retenir d'imprudentes paroles,
Qui tendoient à blâmer une dévotion
Où tout ne respiroit que superstition;
Il en faisoit, tout haut, un crime impardonnable.
Le Chef y répondit en homme raisonnable: —
Je n'ai pas moins que vous de zele & de ferveur,
Depuis que j'ai les yeux ouverts sur cette erreur.
Faut-il (baissant la voix) précipiter l'ouvrage?
Et d'un Peuple ignorant s'exposer à la rage
Par un zele indiscret qui peut nuire à jamais,
Empêcher tout-à-coup nos utiles projets?
Attendons bien plutôt un temps plus favorable:
Il naîtra, croyez-en ma parole durable.
Je ne manquerai pas à ce soin important;
Mais je crois que ce jour n'en peut être l'instant. —
De si justes raisons, par l'Amiral goûtées,
Calmerent ses transports & furent écoutées:
Malgré son zele ardent, il vit trop à risquer;
Il fallut donc tout voir, réduit à s'en moquer.
Jamais culte en effet ne fut plus ridicule;
Si l'on doit de ce nom appeller, sans scrupule,
Les bizarres travers d'un Peuple infortuné,
Aux plus honteux excès de tout temps destiné?
L'extravagance seule est ce qui le gouverne.

Au fond d'un sombre bois, une affreuse Caverne (1),

---

(1) Cette Caverne est, à ce qu'on croit, celle située dans le quartier du *Dondon*, & qui porte le nom de *Grotte-à-Minguet*; je l'ai été visiter deux fois, mais elle ne ressemble en rien à celle décrite par l'Historien de *S. Domingue*.

Des mains de la nature ouvrage ſingulier,
Difforme à ſon aſpect, mais pourtant régulier,
Étoit le temple auguſte où ce Peuple imbécile
Avoit fait à ſes Dieux un riche domicile.
Juſques-là l'Univers n'offrit rien de pareil!
Ce temple impénétrable aux rayons du Soleil,
N'a que le roc pour mur, pour toute couverture.
Une groſſiere main l'enrichit de ſculpture (1);
C'eſt là tout l'ornement de ce groteſque lieu,
Marqué pour le ſéjour du plus horrible Dieu.
Il étoit là placé ſous deux ou trois figures
Qui préſentoient à l'œil différentes poſtures;
Ce qui fit d'abord croire au Héros vertueux,
Que ce Peuple inſenſé connoiſſoit pluſieurs Dieux:
Mais de ſon Conducteur il ſut, à l'heure même,
Qu'un Peuple ſi groſſier, dans ſon erreur extrême,
N'adoroit qu'un eſprit mauvais & déplaiſant,
Pour ſe le rendre en tout propice & bienfaiſant.
Qu'il croyoit deux eſprits, de natures diverſes;
L'un, plein de qualités exécrables, perverſes,
Toujours prêt à leur nuire, & ſignalant ſon bras
Par les maux infinis qu'il répand ici-bas,
L'autre, bon, doux, paiſible, & n'ayant point de haine,
Ne faiſant que du bien à la nature humaine:
Mais que, par un malheur qu'on n'oſe concevoir,
Il n'a pas contre l'autre un abſolu pouvoir;

(1) Rien n'eſt plus faux que cette prétendue *ſculpture* remarquée par les Ecrivains Eſpagnols qu'a copié le *P. Charlevoix*: preſque toutes les Cavernes de l'Iſle, qui ſont en grand nombre, paroiſſent de la ſorte; ce qui n'eſt que l'effet des eaux qui coulent le long d'une pierre tendre.

Qu'ainſi, redoutant tout de ſa noire malice,
Ils s'étoient vus forcés d'employer l'artifice
Afin de retenir un courroux trop puiſſant :
Qu'il ſembloit à ce Peuple être moins menaçant,
Depuis que cet autel dreſſé par la manie,
Fut conſtruit en l'honneur d'un ſi méchant génie.
A ce trait incertain, le ſavant Amiral
Saiſit l'opinion du bord Oriental (1).

Celle qui lui parut l'Idole principale,
Ne renfermoit pas moins de trace originale :
Des têtes & des bras, ſous différents rapports,
Témoignoient que ce Peuple eſt parti de ces bords,
Où le plus fol eſpoir conſacrant juſqu'aux vices,
S'eſt cru toujours en droit d'adorer ſes caprices.
Mais l'encens dérouta ſes eſprits éperdus !
Qui s'en étoit ſervi dans des Pays connus ?
Et qui jamais oſa, malgré tant de folie
Dont la tête de l'homme eſt ſi ſouvent remplie,
Offrir, imaginer un culte extravagant,
Qui doit faire rougir, même en le décrivant ?
Les Prêtres de ce culte infame & déshonnête,
S'excitoient à vomir pour décorer la fête :
C'étoit là leur encens répandu ſur l'autel.
Eſt-ce raiſon ? Quel Peuple a montré rien de tel !

---

(1) *Colomb* avoit d'abord donné dans une erreur, dont ſes derniers Voyages le déſabuſerent ; il croyoit fermement que l'*Inde*, proprement dite, n'étoit pas loin des Pays qu'il avoit découverts, & que ceux-ci en faiſoient même partie : c'eſt pour me conformer à cette fauſſe opinion, qu'ici & ailleurs je lui prête toujours ce ſentiment.

Colomb en eut horreur. Il détourna la tête
D'un ſpectacle qui met au-deſſous de la bête,
Un Peuple malheureux, capable d'y trouver
De quoi complaire au Dieu qu'il veut ſe conſerver.
Qu'on vante, après ce trait plus ſtupide qu'atroce,
Notre eſprit & ſes droits, la raiſon & ſa force!

Le Chef, dont le bon ſens brilloit de plus en plus,
Convint de ce travers, en paroiſſoit confus.
Loin de vouloir couvrir des abus condamnables,
Il étoit le premier à les juger coupables.
L'Amiral ne pouvoit ſe laſſer d'admirer,
Que la Grace ſi-tôt eût pu le pénétrer :
Ce n'étoit point un feu qui ne vient que d'éclore
Mais un ardent braſier qui conſume & dévore :
Colomb verſoit des pleurs de joie & de plaiſir,
En voyant ce bonheur ſurpaſſer ſon deſir.
A la fin, il trouva le temps de ſatisfaire
Les vœux du Néophite & ſon ardeur ſincere ;
Bientôt ils furent ſeuls ſous un groupe d'ormeaux ;
Colomb s'étant aſſis s'exprima dans ces mots. —

La foi qui vous anime eſt trop pure & trop vive,
Pour tenir plus long-temps la vérité captive :
Venez, aſſéyez-vous. Je vais vous informer
De ce qui m'a paru d'avance vous charmer.
Reſſouvenez-vous bien, rappellez-vous ſans ceſſe,
Qu'il n'eſt plus queſtion de la moindre foibleſſe ;
Que vous êtes acquis tout entier au Seigneur,
Et qu'il vous faut opter, ou gloire, ou déshonneur.

Je

Je n'ai point de ſoupçon ſur l'état de votre ame.
Je devine aiſément le zele qui l'enflamme:
Mais trop ſouvent ce zele a ralenti ſon feu,
Et l'on s'éleve après contre un premier aveu
Juſqu'à déſavouer même ſon innocence,
S'abandonnant enſuite à l'extrême licence.
Les Juifs, ainſi que vous, par un deſtin fatal,
Adoroient tour-à-tour, ou Moloc, ou Baal;
Quoiqu'ils connuſſent Dieu, qu'ils en euſſent des gages,
A ces Divinités ils portoient leurs hommages.
Les hommes ſont formés d'un limon ſi bourbeux,
Que les plus grands excès n'ont rien de trop pour eux:
Vous le voyez chez vous! ce culte abominable
Pourroit-il ſuppoſer une ame raiſonnable?
Mais ce n'eſt point la ſource où le déſordre naît,
La cauſe eſt dans l'eſprit; c'eſt où l'homme ſe plaît:
Toutes les paſſions, dans ſon cœur infidelle,
Ont trop tôt étouffé l'ame ſpirituelle,
Et cette portion de la Divinité
Eſt un peu trop ſoumiſe à notre infirmité!
Nous ſommes compoſés d'eſprit & de matiere:
Le corps, après la mort, ſe réduit en pouſſiere,
Quand l'ame, conſervant la divine chaleur,
En quittant ſa priſon retourne au Créateur.
Du corps, qu'elle animoit, elle retient l'empreinte,
Pour le faire revivre en un jour où la feinte
Ne ſera plus admiſe & recevra ſon prix,
Ou le Ciel, ou l'Enfer, qui nous ſont départis.
Ah! je dois mieux encor vous le faire comprendre!
Ecoutez un récit bien propre à vous ſurprendre:

Il n'en contiendra pas de moindres vérités ;
Défiez-vous, ami, de vos ſens révoltés.

Je vous ai dit en gros l'état du premier âge.
Dieu voulut arrêter l'univerſel naufrage.
Tous les hommes étoient dévoués à la mort :
Sa bonté leur marqua, leur aſſigna le Port,
Où, malgré la tempête & l'orage qui gronde,
Ils ſont libres d'entrer dans une paix profonde ;
C'eſt ſon Temple ſacré, l'aſyle le plus ſûr,
Une Égliſe en un mot, qui n'a rien que de pur.
Pour fonder à jamais un ſi ſaint édifice,
Il falloit conſommer le plus grand ſacrifice,
Et que le Fils trahi, périſſant par nos mains,
Rachetât de ſon ſang le ſalut des humains :
Myſtere merveilleux, quoiqu'incompréhenſible !
Mais au Maître du Monde eſt-il rien d'impoſſible ?
Comme je vous l'ai dit, ce Roi de l'Univers
Tient ſon trône brillant au ſéjour des éclairs ;
Là de gloire entouré, tout chante ſes louanges :
Des chœurs de Bienheureux, Eſprits ſous le nom d'Anges,
Font retentir le Ciel de chants mélodieux,
Répandent les parfums les plus délicieux.
Vous & moi jouirons d'une telle harmonie,
Si nous ſavons garder ſa faveur infinie ;
Mais, ſi nous la perdons, en proie à nos regrets,
Nous en ſerons privés & punis à jamais.

Dieu ne regne pas ſeul, quoiqu'unique d'eſſence ;
Deux Eſprits, comme lui, partagent ſa ſubſtance ;

Diſtincts réellement, leur pouvoir eſt commun :
Ce ne ſont point trois Dieux; ſachez qu'il n'en eſt qu'un.
Ils ſont entr'eux égaux, de forme & de puiſſance.
Le Fils eſt éternel, & n'a point de naiſſance.
Le troiſieme eſt égal au Pere comme au Fils,
Et réſide avec eux au céleſte lambris.
Ainſi que la lumiere en filets diviſée,
Sans changer de nature eſt ſouvent épuiſée ;
De même, l'attribut de la Divinité
Se trouve tout entier ſous cette Trinité :
C'eſt le nom qu'on lui donne aux climats que j'habite,
Où cette Loi divine eſt ſuivie & preſcrite,
D'où Dieu m'envoie ici, pour vous en faire part.
N'attribuez donc rien à l'effet du haſard.
N'en avez-vous pas eu d'aſſurés témoignages ?
Vous en faudroit-il donc encor de nouveaux gages ?
Non, cher ami ! Je rends juſtice à votre foi ;
Le zele qui m'emporte, eſt venu malgré moi.

Pere, Fils, Eſprit-Saint, ce Dieu dans trois Perſonnes,
Promet à ſes Élus d'immortelles couronnes :
Qu'elles ſoient l'heureux terme où s'adreſſent vos vœux,
Et que ce ſoin s'étende à vos derniers neveux !
Ce n'eſt que pour ce but, pour la nature entiere,
Qu'abandonnant des Cieux la brillante carriere,
Le Fils pour racheter, ſauver le genre humain,
Deſcendu ſur la Terre y ſubit ſon deſtin.
C'eſt un événement, c'eſt un nouveau Myſtere,
Qui confond la raiſon, que la foi ſeule éclaire,
Et que je n'oſerois vous taire, ou vous cacher,

Sans trahir le devoir que je vous viens prêcher.

Les eaux, en détruiſant, en noyant la Nature
Aiderent à ſauver une famille pure:
Elle peupla bientôt l'Univers déſolé;
Mais Dieu s'en repentit, dès qu'il fut repeuplé!
Noé, cet homme droit & qui mérita grace,
Fut malheureux au point, que Dieu maudit ſa race,
Et qu'il ſe vit tenté de les extirper tous;
Sa clémence infinie éteignit ce courroux.
Le nombre des méchants devint conſidérable:
Mais un Maître auſſi bon, encor plus équitable,
Ne devoit pas confondre un nombre d'innocents,
Dont juſqu'à lui ſans ceſſe il élevoit l'encens?
Le Monde étoit déjà ſorti de ſon enfance,
Et des Peuples nombreux étaloient leur puiſſance.
Parmi ces Nations trop ſourdes à ſa voix,
Une ſeule fixa, détermina ſon choix:
C'étoit celle où, malgré l'erreur & l'impoſture
Qui corrompoient la Terre & gâtoient la Nature,
On remarquoit encor de vertueux humains (1),
Et les ſeuls qui s'étoient conſervés purs & ſains;
Leurs noms reſtent inſcrits dans les faſtes auguſtes,
A la tête de ceux qui furent toujours juſtes.
Dieu fit en leur faveur ce reſpectable choix;
A Moïſe, l'un d'eux, il annonça ſes Loix,

---

(1) Les *Patriarches*; voyez l'Hiſtoire des *Juifs*, d'où tout ceci a été tiré.

Les lui dicta lui-même, & descendit sur Terre,
Environné d'éclat, précédé du tonnerre:
Sur un Mont consacré par la Religion,
Aux yeux de tout le Peuple il scella l'union.
Depuis ce jour marqué par les plus grands prodiges,
Dont le temps ne sauroit effacer les vestiges,
Dieu ne se lassoit point de se communiquer
A ce Peuple qu'on vit bientôt prévariquer.
Tout est miraculeux dans cette sainte Histoire!
Combien d'événements, qu'on auroit peine à croire,
S'ils n'étoient attestés par des écrits divins,
Qu'a respecté le temps, & qui sont dans nos mains?
L'Éternel les combloit de tous les avantages;
Ils voyoient prospérer leurs biens, leurs héritages;
Il n'est point d'ennemi qui ne pliât sous eux;
Ils n'appréhendoient point les bataillons nombreux:
Ce Dieu pour lors étoit le vrai Dieu des batailles;
Il renversoit pour eux les plus fortes murailles;
Les éléments marchoient à leur commandement.
On vit jusqu'au Soleil, obéir promptement;
A la voix de leur Chef, d'un de leurs Capitaines (1),
S'arrêter, retarder pour éclairer les plaines,
Où ses Soldats vainqueurs égorgoient à loisir
Des ennemis que Dieu vouloit anéantir.
La Mer, pour les tirer d'un honteux esclavage,
Au travers de ses eaux leur ouvrit un passage (2).

(1) *Josué* qui arrêta le Soleil, par ces deux mots: *sta Sol.*

(2) Le passage de la *Mer-rouge*, sous *Moïse*; le Roi *Pharaon* y fut englouti avec son armée, tandis que les *Israélites* passerent.

On ne pourroit, enfin, nombrer tous les bienfaits,
Qu'un Maître si puissant, que ce Dieu leur a faits:
Mais qu'en arriva-t-il ? Tant de dons, tant de graces,
Ne laisserent chez eux, que de légeres traces;
Dans un sommeil profond s'endormirent leurs cœurs;
Ils changerent soudain & de culte & de mœurs;
A des Dieux étrangers, s'abandonnant sans crainte,
A la foi la plus pure ils porterent atteinte (1).
L'Égypte..... J'en dis trop !.... Ces détails superflus
Ne portent à vos sens que des objets confus ?
Ils vous lassent, sans doute; & déjà je me blâme
D'avoir si peu trouvé le chemin de votre ame ? —

Continuez, hélas! un si cher entretien;
Il charme mon esprit: parlez, n'oubliez rien.
Mon cœur est pénétré de tout ce que vous dites,
Chaque mot y produit tant de flammes subites,
Que je me sens en proie à des desirs cuisants,
Qui me font éprouver leurs aiguillons pressants!
Je déteste, en secret, la noire ingratitude,
Dont ce Peuple a payé la tendre inquiétude
D'un Maître qui toujours l'avoit si bien traité,
Autant que de ce Dieu j'admire la bonté! —

C'est ainsi qu'un Sauvage expliquoit sa pensée,
Sur chose indifférente à notre ame insensée:
Que de tiedes Chrétiens, loin de penser ainsi,
Seulement pour la lire ont bien peu de souci! —

---

(1) Adoration du *Veau-d'or*, après la sortie d'*Egypte*.

PUISQUE vous l'ordonnez, je vais vous ſatisfaire,
Dit le ſage Colomb au Barbare ſincere ;
Lui, qui n'avoit deſſein que d'exciter ſon cœur
A lui faire l'aveu de cet attrait vainqueur

L'ÉGYPTE eſt un Pays voiſin de la Judée,
Où cette Nation ingrate, exhérédée,
Auroit pu vivre heureuſe, en pratiquant les Loix
Qu'elle devoit aux ſoins du Souverain des Rois,
A ce Maître divin, auteur de toutes choſes,
Qui de rien, à ſa voix furent d'abord écloſes.
Cette Egypte, ſi chere à notre continent,
Renfermoit un concours de Peuples ſurprenant ;
Mais, livrée à l'erreur, d'une maniere affreuſe,
Par ſes travers honteux elle eſt encor fameuſe.
On lui voyoit offrir un impudique encens
A d'inſenſibles Dieux, ſans organe, impuiſſants,
Qui ne pouvoient répondre à ſes fauſſes prieres ;
La plupart compoſés des plus viles matieres :
Nation d'ailleurs docte, à qui l'on doit les arts ;
Mais trop abandonnée à de fougueux écarts.
Dans ſon aveuglement elle fut ſans rivale.
Elle eut pour le faux culte une ardeur ſans égale :
Herbe, inſecte, reptile, & tout ce qu'à ſes yeux
Préſentoient de plus vil, ou les champs, ou les Cieux ;
Il n'eſt rien qui n'eût droit à ſes autels féroces,
Qui ne pût inſpirer des ſentiments atroces ;
Tandis que, négligeant le véritable Dieu,
On ne lui vit jamais fêter en aucun lieu.
Ce Peuple avec les Juifs eut de longues querelles ;

Il en fut terraſſé, tant qu'ils furent fidelles :
Dès qu'à tous leurs devoirs ils oſerent manquer,
Par un Peuple vaincu Dieu les fit attaquer.
Ce n'étoit plus pour eux le Seigneur des armées ;
Ils ſe virent battus, leurs troupes déſarmées :
Toute la Nation miſe en captivité,
Reçut ce juſte prix de ſa duplicité.
Mais un Dieu toujours bon pour ſon Peuple infidele,
Qui prit l'Égyptien depuis pour ſon modele (1),
Daigna ſur lui jeter un regard de pitié,
Et de nouveau lui rendre une tendre amitié.
Par des fléaux ſans nombre il accabla ſes Maîtres,
Les força de remettre aux champs de leurs ancêtres
Des Peuples qu'il daignoit protéger hautement,
Qu'on ne pouvoit garder alors qu'imprudemment (2).

Après un tel excès de bonté paternelle,
La Nation devint encor plus criminelle,
L'Éternel indigné réſolut d'affliger
Un Peuple qu'il cherchoit à pouvoir corriger ;
Mais les calamités qu'il ſut mettre en uſage,
Loin de le contenir, le rendirent moins ſage.
Ainſi Dieu, renonçant à d'inutiles ſoins,
Entreprit de pourvoir à de plus grands beſoins,

---

(1) Les *Juifs* adopterent toutes leurs erreurs des *Egyptiens*, leurs Maîtres & leurs Vainqueurs : c'eſt ce que *Dieu* paroît leur avoir reproché pluſieurs fois.

(2) Les plaies de l'Egypte.

En cherchant ses Élus dans la nature entiere,
Et répandant, par-tout, sa céleste lumiere.

Le mystere qu'ici je dois vous étaler,
N'est point de ces secrets qu'on ne peut révéler:
Avant qu'il eût saisi, frappé tout ce bas-monde,
Qu'il fût venu porter sa lumiere féconde,
Qu'il eût de l'Univers fait un Temple au Seigneur,
Et qu'il nous eût instruit du souverain bonheur;
Dieu l'avoit fait prêcher, par cent mille Interpretes,
Par des hommes divins, sous le nom de Prophêtes:
Etres inanimés & prodiges nouveaux,
De ce mystere saint vous fûtes les flambeaux!
Ils éclairent encor, tracés dans un saint Livre (1),
Les dociles Chrétiens qui pensent à le suivre:
Vous le lirez un jour, j'en juge à votre foi;
Et vous y puiserez cette nouvelle Loi,
Dont l'Éternel, lui-même, a voulu nous instruire,
Et que rien désormais ne sauroit plus détruire.

Enfin ce phénomene utile aux Nations,
Qui devoit s'opposer à leurs divisions,
En les réunissant sous la même croyance;
Ce phénomene vint confondre la science:
On vit le Fils de Dieu, de notre bien jaloux,
Descendre sur la Terre & naître parmi nous;
Il prit, s'humiliant, un corps comme le nôtre,
Subit le même sort, & n'en voulut point d'autre.

(1) La *Bible*.

Il n'en fallut pas moins pour terraſſer l'erreur
Qui de tous les côtés répandoit ſa noirceur.
Dans le Palais des Rois ce Dieu ne veut point naître :
C'eſt dans l'humilité qu'il ſe fait reconnoître ;
Il vouloit détourner les progrès de l'orgueil
Où ſouvent la ſageſſe a trouvé ſon écueil.
Notre ame fut toujours vaine, préſomptueuſe !
Une Vierge vivoit, pauvre, mais vertueuſe :
C'eſt dans ſon chaſte ſein qu'il prend un corps mortel,
Sans l'opération d'aucun agent charnel.
Je vous l'ai déjà dit, pour Dieu tout eſt poſſible ;
A cette vérité qui peut être inſenſible !
Les attributs d'un Dieu font aſſez concevoir,
Que rien ne peut borner, reſtreindre ſon pouvoir.
Ce Dieu naquit enfin. Son auguſte venue
De l'Univers entier eſt à l'inſtant connue :
Dans une étable même, au milieu d'animaux,
C'eſt là que de l'enfance il eſſuya les maux.
Grand Dieu ! fut-il jamais d'événement ſemblable ?
Mais, pour mieux aſſurer ce miracle ineffable,
Cent prodiges divers éclatant à la fois,
Du Ciel, en ce moment, annoncerent la voix.
Des Anges deſcendus de la voûte éthérée,
A de ſimples Bergers épars dans la Contrée,
Annoncerent ce fruit des bontés du Seigneur,
Et leur firent comprendre un bienfait ſi flatteur.
Ces ſignes furent vains, quant à la multitude,
A les démentir tous elle mit ſon étude.
Dieu veut une foi pure, & punit l'indiſcret
Qui, même en l'admirant, recherche ſon ſecret ;

Il s'agit d'obéir, quelque voile qui couvre
L'ordre qu'à cet égard ſa volonté nous ouvre.
Des Gentils ſurent bien s'y tenir à l'inſtant!
Une étoile avertit trois Rois de l'Orient,
Qui, régnant dans ces lieux ſous le titre de Mages,
Vinrent, ſans balancer, apporter leurs hommages.
Pour le Peuple endurci que Dieu diſgracioit,
Plus il voyoit d'éclat, moins il s'en ſoucioit:
Son funeſte ſavoir l'offuſquoit de preſtiges;
Il l'empêchoit de faire uſage des prodiges
Que ſes yeux ne pouvoient ſe refuſer de voir,
Mais dont ſa vanité détournoit le pouvoir.
Hélas! il a fait plus! &, par un ſacrilege
Qui de l'humanité ravit le privilege,
Il n'appréhenda pas de livrer à la mort
Un Dieu qui deſcendoit pour nous conduire au Port!...
Permettez, à ce trait, que ma douleur ſuſpende
Le récit que m'arrache une juſte demande?....

Pour punir, il eſt vrai, ces farouches humains,
Arrêter leurs complots, foudroyer leurs deſſeins,
Ce Monarque des Cieux n'avoit qu'un mot à dire;
Le tonnerre auſſi-tôt eût ſecondé ſon ire,
Ils euſſent avec eux vu périr leurs forfaits.
Mais il étoit écrit dans d'éternels décrets,
Dans cet ordre immuable, appellé Providence,
Qu'il finiroit ainſi ſa mortelle exiſtence;
Que, pour du premier homme expier le péché,
Sur un infame bois il mourroit attaché.
O prodige étonnant! ſource de notre gloire!

Pour nous fermer l'Enfer, quel genre de victoire ?
Un Dieu ſacrifié par ſon Peuple chéri ?
Quel attentat! quel cœur ne ſeroit attendri!
De la Religion dont le feu nous embraſe,
Voilà le fondement & la ſolide baſe:
Qui manqueroit de foi pour ce point déciſif,
Sur les autres devoirs ſeroit en vain actif.
Cette Religion, toute ſpirituelle,
Exige une créance implicite comme elle:
Mortifier ſa chair, & réprimer ſes ſens,
Il n'eſt point d'autre offrande, il n'eſt point d'autre encens.

Un culte extérieur, que par-tout on renomme,
Fut pourtant établi par l'Éternel fait homme:
Mais ce culte demande autant de pureté,
Que dans cet Univers il a mis de clarté.
Je ne vous l'ai point tu: c'eſt là notre croyance.
Ce Dieu s'aſſujettit, comme nous, à l'enfance;
Mais, au travers du voile & de l'obſcurité,
On vit percer les traits de ſa Divinité.
A peine a-t-il douze ans, qu'il prêche dans les temples.
De ſa haute ſageſſe il donnoit des exemples,
Confondoit les Docteurs de ce Peuple aveuglé,
Dont le cœur étoit froid & l'eſprit déréglé.
Vainement, pour forcer de criminels obſtacles,
Employoit-il ſans fin tous les plus grands miracles.
Les morts même à ſa voix ſortoient de leurs tombeaux:
Mais rien ne put jamais éclairer ſes bourreaux!
Des ſecrets du Très-Haut inſtruments déplorables,
Ils s'étoient attiré ces verges redoutables

Qui devoient les plonger dans l'aviliſſement,
Dès ce Monde punir leur endurciſſement.

L'Homme-Dieu, pour fonder ſa Religion ſainte,
De ſon ſang arroſée & dont l'Egliſe eſt teinte,
Ne s'adreſſa rien moins qu'à ces Docteurs impurs:
Il confia ſes Loix à des hommes obſcurs (1);
Qu'afin d'humilier l'orgueil de la ſcience,
Il ſut exprès choiſir au ſein de l'ignorance,
Les comblant de ſes dons, rempliſſant leur eſprit
De ce ſouffle divin qui jamais ne périt.
C'eſt à de vils Pêcheurs qu'il dicta ſes maximes,
Les chargeant d'enſeigner ces préceptes ſublimes
Par qui nous devions être inſtruits, régénérés:
Bientôt, pour leur ſavoir, ils furent honorés;
Tant il eſt vrai que Dieu peut, lorſque bon lui ſemble,
Donner ou renverſer tous les talents enſemble!
Prêt à finir ſes jours, ce Maître inſtitua
Un Myſtere ſacré qui ſe perpétua (2),
Et qui juſques à nous, juſqu'à la fin derniere,
Servira d'aliment & de vertu premiere:
Non! je ne ſaurois trop retracer à vos yeux,
L'ineſtimable prix d'un ſang ſi précieux!
Figurez-vous ici tous les tréſors du Monde;
Ce que je vous ai dit n'a rien qui le ſeconde:
L'expreſſion me manque en un pareil ſujet.
Et je ne puis vous peindre un ſi célebre objet.

---

(1) Les *Apôtres*.
(2) La *Cene*.

Commencez par ſentir ce que c'eſt que myſtere ;
Puis rappellez-vous-en l'auguſte caractere :
Il eſt à la raiſon, comme à nos ſens trompeurs,
Ce que ſont au matin ces épaiſſes vapeurs
Que le Soleil diſſipe en éclairant nos têtes,
Qui fécondent la terre, ou forment des tempêtes.
Bu, pris avec la foi, dans un cœur droit & pur,
Il eſt pour le ſalut le moyen le plus ſûr :
Mais, auſſi, le Chrétien qui le prend ſans ſcrupule,
Ou qui n'a point ſoumis ſon eſprit incrédule,
Dont le cœur corrompu rit d'un tel Sacrement,
Boit & mange, à la fois, ſon dernier jugement.
Un jour, vous comprendrez des paroles myſtiques,
Vous ſaurez quelles ſont leurs vertus ſympathiques,
Et que, par un miracle inſigne, eſſentiel,
Elles font tous les jours deſcendre Dieu du Ciel.
Cet heureux privilege appartient à nos Prêtres,
A des Oints du Seigneur, diſtincts des autres êtres,
Faits pour entretenir un commerce divin,
Et pour porter nos vœux aux pieds du Souverain.

Tandis que répandant ſes bienfaits ſur la terre,
Le Rédempteur du Monde en éloignoit la guerre,
Et qu'il ne travailloit que pour notre bonheur,
De lâches aſſaſſins redoubloient leur fureur :
Crime énorme, odieux, honte de la nature !
Et que ne put le Ciel ſupporter ſans murmure !
Les Juifs ne voulant plus ſouffrir un Dieu ſi bon,
S'armerent à l'envi des armes du démon ;
Leur rage envenimée éclata de maniere,

Qu'elle ſurprit d'abord la Nation entiere,
Qui, pour juger ſon Juge, oſa bien s'aſſembler :
Un tel emportement ne la fit point trembler.
Chez un Peuple effréné le tumulte décide :
Ce Peuple devoit être infame, déicide ;
Ainſi, ne voulant point le trouver innocent,
Le cri qui le jugea, devint plus offençant (1).
Ce Sauveur ne voyoit que des Juges perfides :
Auſſi le livra-t-on à des mains parricides ;
Il en fut outragé, moqué, couvert d'affront,
Malgré l'air de candeur qui brilloit ſur ſon front.
On ne conçut jamais une telle injuſtice !
Il eſt enfin conduit au plus honteux ſupplice,
Entre deux malfaicteurs, cloué ſur une Croix,
C'eſt ainſi qu'expira le Souverain des Rois,
En demandant pardon pour un Peuple rebelle
Qui le faiſoit mourir d'une façon cruelle.
Le Soleil s'éclipſa, la Lune ſe noircit,
L'Olympe fut en pleurs, & la Terre frémit.
Mais, au bout de trois jours remportant la victoire,
Il ſortit du tombeau, reſplendiſſant de gloire.
Avant de remonter au céleſte ſéjour,
Il conſola les ſiens, & parut en plein jour,
Tel que l'Aſtre éclatant rend la lumiere au Monde,
Et chaſſe de la nuit l'obſcurité profonde :
De même, à la lueur de ce Soleil nouveau,
Le jour ſembla plus pur, le Ciel devint plus beau.

---

(1) Au rapport des *Evangéliſtes*, tout le Peuple crioit tumultuairement, *tolle*, *tolle*, *Crucifige eum* ; c'eſt là ce que j'ai eu en vue.

Tout Iſraël, témoin de la rare merveille
Qui frappoit vainement ſon cœur & ſon oreille,
Oſa l'attribuer à d'autres accidents,
Et mit par-là le comble à ſes maux évidents;
Aujourd'hui ſur la Terre, errante & diſperſée,
Cette Nation fiere eſt par-tout mépriſée:
Mais d'autant plus coupable en ſes lâches travers,
Qu'elle n'ouvre les yeux que pour ſerrer ſes fers.

Les Diſciples du Dieu que je viens de dépeindre,
Parcoururent bientôt l'Univers ſans rien craindre:
Semblables aux torrents, qui laiſſent en tous lieux
Des traces de leur cours rapide, impérieux;
Il n'eſt point de pays où leur marche s'adreſſe,
Qui ne goûte à longs traits la divine promeſſe.
Cette Religion eut d'abord des Martyrs;
Le culte des faux-Dieux étouffa leurs ſoupirs:
Mais leur ſang cimenta les murs de cette Égliſe
A qui la Terre en peu devoit être ſoumiſe.
La perſécution fut employée en vain,
Ils étoient ſoutenus par un pouvoir divin:
De leurs cendres naquit la lumiere féconde,
Qui ſoudain éclaira, détrompa tout le monde.
Il n'eſt plus maintenant de lieu dans l'Univers,
Où l'on ne ſoit inſtruit des miracles divers
Que vous venez d'ouir d'une oreille attentive,
Et que ne peut répandre une bouche craintive.
Dieu veut que l'on renonce à tout reſpect humain;
Que l'on s'expoſe à tout, à la ſoif, à la faim,
Aux plus durs traitements de l'impie en colere:

C'eſt ainſi que les Saints rempliſſent leur carriere,
Appellés à ſa gloire, ils jouiſſent d'un bien
Qui doit être le but où viſe tout Chrétien.
Jeſus-Chriſt, mort pour nous, n'admet point de partage;
Il veut, pour mériter le plus noble héritage,
Qu'on lui ſoit tout acquis, qu'on ne penſe qu'en lui,
Sans quoi, c'eſt vainement que ſa lumiere a lui.
Il viendra quelque jour, porté ſur les nuages,
En un jour annoncé par de triſtes préſages (1),
Juger tous les vivants; récompenſer les bons,
Reléguer les mauvais dans des antres profonds:
Les morts, pour recevoir l'Arrêt inévitable,
Reprendront de leurs corps la forme véritable.
Le Monde a commencé, le Monde doit finir;
Nous appréhendons tous ce terrible avenir.

Retenez, cher ami, cette Hiſtoire divine;
Pratiquez-en toujours l'infaillible doctrine.
Je n'ai plus rien à dire à vos ſens étonnés.
Je vous amenerai des mortels fortunés,
Ces Prêtres conſacrés au ſervice du Maître
Que mes diſcours n'ont pu que vous faire connoître.
Je n'ai pas le bonheur, que Dieu m'ait aſſigné
Le dépôt de la foi, qui leur eſt conſigné;
Miniſtres du Seigneur, ils ſont dépoſitaires
Des ſignes précieux, des ſacrés caracteres,
Qui doivent diſtinguer le front de nos Chrétiens,
Régler toutes leurs mœurs, aſſurer leurs maintiens.

(1) Le *Jugement-dernier*.

Il faut vous conférer l'Eau-ſainte du Baptême:
Ce point fondamental eſt un vrai diadême,
Qui, de fils du démon par le crime d'Adam,
Nous fait enfants des Cieux & vainqueurs de Satan;
Pourvu que, rempliſſant les dons de la ſageſſe,
Nous ne manquions jamais à cette douce ivreſſe.

Je retourne bientôt au ſéjour d'où je viens.
Mais vous me reverrez, chargé de tous les biens,
Des plus rares tréſors dont notre Europe brille;
Que, dès ce Monde même, attache à ſa famille,
Celui qui diſtribue & les biens & les maux:
Souverain débonnaire, il bénit nos travaux,
Et nous traite ſouvent moins en Maître qu'en Pere,
Quand il voit rechercher les moyens de lui plaire.

Fin du treizieme Chant.



ARGUMENT
DU
QUATORZIEME CHANT.

DIVERTISSEMENT des Espagnols & des Sauvages, durant que leurs Chefs s'entretiennent si sérieusement. Le Cacique & Colomb les retrouvent dans ces frivoles occupations. L'Amiral en blâme les siens. Satan & l'Enfer, toujours empressés à renverser le projet de Colomb, emploient de nouvelles ruses. Le Chef des Espagnols propose au Chef des Barbares, le dessein où il est de faire un établissement dans l'Isle; proposition acceptée avec joie par le Cacique. Description du Fort que l'on y bâtit, & contre lequel s'armerent les Démons. Tandis qu'on y travaille, le Cacique, qui admire de plus en plus ces étrangers, interroge l'Amiral sur les Pays dont ils sortent. Détail circonstancié, que lui fait Colomb, des trois autres parties de l'Univers.

CHANT XIV.

PENDANT cet entretien ménagé par le Ciel,
L'Enfer ne préparoit qu'amertume & que fiel;

Honteux de trouver tout à ses projets contraire,
De nouvelles horreurs il arma sa colere.
Entre les Espagnols & cette Nation,
Il voulut déranger & troubler l'union;
En les voyant ensemble, on n'eût pu reconnoître,
Quels étoient ceux qu'ici le destin y fit naître.
Les Chefs, en arrivant, trouverent leurs sujets,
Occupés de plaisirs, riants & satisfaits:
Ceux de Colomb, témoins de la fête grossiere,
Sur cet objet entr'eux s'étoient donné carriere;
Mais d'abord, revenus de leur étonnement,
Ils ne se livrent pas à moins d'emportement;
L'insensé Matelot n'en fut jamais avare!
Ils voulurent montrer, à la foule barbare,
Des divertissements qu'ils croyoient plus sensés,
Admirés en effet, si-tôt que commencés.
C'est le propre, à nos yeux, d'une chose nouvelle,
De briller d'un éclat qui séduit leur prunelle;
Le prestige, d'ailleurs, ne peut que réussir,
Chez un Peuple sauvage, avide du plaisir (1).
Nos joyeux Castillans, armés de leurs guitares,
En tirerent des sons qui charmoient les Barbares;
Leurs oreilles encor n'avoient rien entendu,
Qui sur leurs sens grossiers eût eu tant de vertu:
Amphion, bâtissant des murailles célebres (2),

---

(1) Les Sauvages de l'*Amérique* ont un goût décidé pour le plaisir; il semble qu'ils ne soient pas nés pour autre chose : ils sont contents, pourvu qu'ils se réjouissent.

(2) La Fable dit qu'il éleva les murs de *Thebes*, au son de sa lyre

Orphée, aux ſombres bords écartant les ténebres (1),
Malgré l'antiquité du récit fabuleux,
En firent beaucoup moins avec leurs luths fameux ;
Juſqu'à les adorer on porta la folie !
Cet excès d'ignorance anima leur ſaillie.
Nos étrangers flattés ſe mirent à danſer,
Au ſon des inſtruments qu'ils ſavoient diſpoſer :
Autre admiration pour la troupe ſauvage,
Qui trouvoit raviſſant un ſi froid badinage.
Mais, pourquoi décider ainſi du goût d'autrui ?
Le nôtre a-t-il jadis été comme aujourd'hui ?
Nous n'avons qu'à pas lents percé la barbarie,
Pour arriver aux arts, ces fruits de l'induſtrie.
Ceſſons donc de trouver étrange & ſurprenant
Ce qui heurte nos goûts & l'uſage préſent :
Ce défaut général n'eſt que trop à la mode.
Les Caſtillans, plus fous, prirent l'autre méthode ;
Par la joie excités, ils quittent leurs habits,
Et reprennent leur danſe avec ceux du Pays ;
A la nudité près, mais vêtus en Sauvages,
On les eût crus ſortis de ces lointains rivages ;
Par un contraſte égal, pluſieurs des Naturels
Avoient pris leurs habits & ſembloient être tels :
Mêlés & confondus dans leurs danſes burleſques,
Les Chefs furent trompés à ces marques groteſques.

---

(1) Selon la Fable, il deſcendit aux *Enfers*, où ſa *lyre* lui fit r'avoir ſa femme *Euridice*, dont un mouvement de curioſité le priva pour toujours.

Un tel déguifement déplut à l'Amiral ;
Il en fit à fes gens fentir le coup fatal :
En effet, le refpect fe perd dans le tumulte,
Et l'on en vient enfuite aifément à l'infulte.
La familiarité, quand on veut enfeigner,
N'eft fouvent qu'un motif pour nous mieux dédaigner ;
C'eft dans l'éloignement qu'il faut qu'on nous contemple ;
Les folides vertus doivent prêcher d'exemple !
Mais à qui tenoit-il tous ces fages propos ?
A des gens vicieux, de fougueux Matelots,
Dont il avoit lui-même effuyé l'imprudence ;
Et qui donnerent lieu, par leur extravagance,
Au malheur qui penfa renverfer, de nouveau,
Le projet d'achever un voyage fi beau.

Colomb avoit deffein de laiffer fur ces rives,
Qu'il s'étoit propofé de retenir captives,
Un établiffement jufques à fon retour :
Il y fit, fans retard, travailler dès ce jour.
Le Chef, qu'il confulta, dont il prit la promeffe,
En parut enchanté, réveilla fa tendreffe,
Pour l'affurer que ceux qui voudroient demeurer,
Non moins que fes enfants fe verroient révérer.
L'Amiral connoiffoit le cœur de ce Sauvage,
Savoit que la franchife en étoit l'appanage ;
Il n'eut point de foupçon fur fa fincérité :
Rarement un cœur neuf trahit la vérité !
Il offrit au Héros ce qu'il falloit fur l'heure,
Pour établir, fonder la nouvelle demeure ;
Et l'on s'y conduifit avec tant de chaleur,

Que l'hoſpice devint un ſujet de douleur.
L'Enfer ne put le voir, d'un œil aſſez tranquile,
Pour laiſſer ſubſiſter cet important aſyle.

Le lieu que l'on choiſit pour y bâtir ce Fort (1)
Qui n'étoit qu'un amas de planches de rapport,
Des débris du Vaiſſeau naufragé ſur la Côte,
Que le flot agité ramenoit à Mer haute:
Ce lieu, dis-je, choiſi par le ſage Amiral,
Ne lui paroiſſoit point devoir être fatal.
Il l'avoit cru ſi loin des Bourgs ou des Villages,
Que ſes gens n'y pourroient exercer de pillages;
Il leur recommanda de n'en point approcher,
Et d'éviter, ſur-tout, de les effaroucher.
Mais ils ne l'eurent pas ſi-tôt perdu de vue,
Que, livrés aux excès, ſans nulle retenue,
Ils furent au-devant de leur malheureux ſort,
Qui les fit naufrager & périr dans le Port.

Durant qu'on s'occupoit, avec toute l'adreſſe,
A conſtruire, finir la rare forteresse
Qui n'eût pas dans l'Europe arrêté dix ſoldats,
Mais plus que ſuffiſante en ces nouveaux climats;

---

(1) Ce trait hiſtorique ne prit fin qu'au ſecond voyage de *Colomb*; mais ſuivant le privilege du *Poëme*, je l'ai fait commencer & finir à ſon premier voyage. On m'a montré, dans la ſavane naturelle de *Limonade*, les ruines d'une forteresse, qui ne ſauroit être celle-ci, puiſque les fondements en ſont de briques: ſans doute en étoit-ce une nouvelle, conſtruite où étoit la premiere?

Les deux Chefs se voyoient, s'entretenoient sans cesse,
Resserroient les liens de leur vive tendresse :
Le Barbare charmé de ses hôtes divins,
Sans relâche admiroit les œuvres de leurs mains ;
Rien ne peut échapper à son impatience,
Il eût voulu pouvoir dévorer leur science.
Il s'informoit de tout, & pressoit le Héros
D'expliquer sur le champ jusqu'aux moindres travaux.
Colomb, de son côté, n'avoit pas moins de joie,
En admirant combien son esprit se déploie :
Des ressorts infinis dont Dieu l'avoit doué,
Plus d'un Européan se seroit vu loué.
Ainsi qu'un écolier intelligent, docile,
Profite des leçons d'un Précepteur habile ;
Tel ce Sauvage adroit, par l'Amiral instruit,
De tout ce qu'il entend ne perdoit point le fruit :
Son naturel heureux eût effrayé le nôtre !
De sujets en sujets ils voltigeoient l'un l'autre.
De plus en plus content, le Barbare lui dit. —

Je vois bien, que c'est vous que l'on nous a prédit ?
Depuis assez long-temps les Dieux de nos Contrées,
Ou, si vous l'aimez mieux, leurs bouches égarées,
Nous ont fait avertir par leurs Prêtres menteurs (1),
De tout ce que je vois en ces moments flatteurs :

---

(1) Les différentes Nations qui composoient l'*Amérique*, au temps de sa découverte, convinrent unanimement qu'elles avoient été averties, qu'il devoit arriver des *Peuples barbus* qui les subjugueroient. Voilà ce qu'on lit dans divers Historiens de ce *Nouveau-Monde*.

Qu'un jour des étrangers, venus ſur nos rivages,
Étaleroient aux yeux de rares avantages;
Qu'ils nous étonneroient de prodiges nouveaux.
Je ſupprime le reſte, & le reconnois faux.
Juſques-là, leur organe eſt la vérité même:
Le ſurplus ne ſeroit qu'une impoſture extrême:
Vous ne fûtes jamais capables de tromper,
Et j'ai déjà pris ſoin de vous développer.
Mais favoriſez-moi de plus de connoiſſance:
Dites-moi les Pays où vous prîtes naiſſance:
Si vous ne fûtes pas les enfants du Soleil,
Quel climat a donc pu fournir rien de pareil? —

Votre naïveté me réjouit, m'enchante,
Dit le docte Colomb, d'une voix plus touchante;
Vous me faites plaiſir; plus vous m'interrogez,
Plus vous êtes ardent, & plus vous m'engagez.
Non, non, tel que vos Dieux oracles de menſonges,
Je ne viens point ici vous débiter des ſonges,
Comme la vérité préſide à mes diſcours,
Vous pouvez demander, je répondrai toujours:
Il eſt vrai, j'ai manqué (mais le Ciel m'y condamne)
A raconter d'abord notre Hiſtoire prophane.
Or, ſachez que Dieu veut qu'on commence par lui;
Son Hiſtoire, d'ailleurs, de la nôtre eſt l'appui;
La nôtre a commencé par où finit la ſienne,
Elle eſt, & la plus ſainte, & la plus ancienne.
Retracez-vous les faits que je vous ai décrits,
Ils vont ſe retrouver & frapper vos eſprits.

Le Royaume de Christ avoit tant à combattre;

Qu'il n'auroit pu tenir que le temps de l'abattre,
S'il n'eût été fondé sur un divin pouvoir,
Contre qui rien d'humain ne pouvoit prévaloir.
La Terre étoit peuplée, en ses vastes Provinces,
D'hommes obéissants à d'infideles Princes,
Infideles eux-mêmes aux préceptes divins,
Et n'écoutant en tout que des conseils humains.
Ils suivoient le penchant d'un honteux fanatisme
Qui tenoit la plupart dans un vil Paganisme:
Cette Religion dominoit en tous lieux,
Sous des noms différents cultivoit de faux-Dieux;
Les Gentils, les Païens, suivant leur fantaisie,
En augmentoient le nombre au gré de leur envie.
Mais à peine a paru l'étonnante clarté,
Que le triomphe fuit, cesse l'obscurité:
Les faux-Dieux tout d'un coup perdent leurs privileges,
Et l'on voit se fermer leurs temples sacrileges:
Les yeux s'ouvrent bientôt sur le Maître du Ciel;
On ne connoît qu'un culte, il est l'essentiel.
Admirez, avec moi, la Puissance divine,
Vous y reconnoîtrez sa céleste origine.

Alors les Nations, que voyoit l'Univers
Préparer, fomenter tant de cultes divers,
Dont les mœurs se régloient sur la Loi naturelle,
Presque toujours trompeuse, & souvent infidelle;
Ces Nations, changeant avec le nouveau jour,
Virent changer leurs cœurs, épurer leur amour.
A des travers sortis d'une source infernale,
Succéderent la Foi, la plus pure Morale:

Le Monde prit pour lors un autre engagement,
Et ſon éclat parut à ce grand changement.

L'Univers eſt un tout compris en trois parties,
Pleines d'êtres divers, entr'elles aſſorties;
Cependant, tout differe! inſectes, animaux,
Plantes, fleurs, fruits, poiſſons, quadrupedes, oiſeaux:
Cette diverſité s'étend à l'homme même.
Nous ſommes, vous & moi, la preuve du ſyſtême?
Il n'eſt pas moins certain que nous ſortons tous deux,
De la ſouche d'Adam ce pere malheureux;
Mais nous ne différons ſimplement qu'en nuance;
Quoiqu'en ce genre il ſoit plus d'une différence!
De quel étonnement vos ſens ſeront frappés,
Quand je vous parlerai d'hommes enveloppés
De toute la noirceur que les ombres raſſemblent,
Et qui, faits comme nous, en tous points nous reſſemblent?
Les jeux de la nature, autant que le climat,
Ont altéré, changé notre premier état.
De ces diverſités il n'en faut rien conclure.
Tout pouvoit être pur dans l'état de nature;
Mais tout change à la longue; & les productions
Souffrent des changements, des altérations:
Le temps en vient à bout, détruit & décompoſe
Les pierres, les métaux, en un mot toute choſe.
Rien, par ſa dureté, n'en peut être à l'abri.
L'Eſprit conſervateur paroît avoir péri,
Depuis que le déluge a, par ſes avalaſſes,
Fait au ſein de la Terre un nombre de crevaſſes:
De putrides vapeurs vers les Cieux ont monté,

L'air en fut obſcurci, l'air s'en eſt infecté ;
Le venin influa bientôt ſur toutes choſes ;
C'eſt alors que l'on vit tant de métamorphoſes !
Inanimés ou non, les êtres douloureux
Furent d'abord atteints des maux les plus affreux :
Il fallut avec ſoin, & d'un travail pénible,
Faire produire tout à la terre inſenſible,
Qui, juſques-là, donnant ſans travail & ſans ſoins,
Prévenoit d'elle-même & chaſſoit nos beſoins.
Dieu touché de pitié, ce Pere débonnaire,
Voulut bien, à la fin, déſarmer ſa colere :
Il apprit aux mortels à réparer ces maux ;
Mais il ne fit par-là qu'accroître leurs travaux.
Car la punition, attachée à nos crimes,
Ne devoit point ceſſer ſur de triſtes victimes.
C'eſt d'où ſont nés les arts, utiles, fructueux,
Qui nous rendent encor vains & préſomptueux,
Tant l'homme eſt de nature ingrate & corrompue !
Mais la Religion l'étouffe ou l'exténue.
Ainſi, dans le creuſet, ſans en être altéré,
Par le feu le plus vif l'or ſe trouve épuré :
Ce ſont là des ſecrets & des expériences,
Dont je vous inſtruirai dans d'autres occurrences.

Ces trois diviſions de l'Univers connu,
Ont chacune leur nom, ſoyez-en prévenu :
La premiere eſt l'Asie ; où furent les merveilles
Par où j'ai commencé d'inſtruire vos oreilles :
De l'enfance du Monde elle fut le berceau,
L'homme parjure en fit auſſi-tôt ſon tombeau ;

Du moins, eſt-ce où briſa ſa premiere innocence,
Où l'on vit éclater ſa déſobéiſſance.
C'eſt le premier climat habité des humains.
Ses forfaits auroient-ils dérangé ſes deſtins ?
Elle n'eſt plus ce lieu, dont on lit des peintures,
Qui nous charment encor par de vives figures,
Et que les Livres ſaints ſe plaiſent à chanter ;
On n'y reconnoît plus rien qui puiſſe flatter.
Sans doute, eſt-ce le fruit de ſes erreurs futiles !
Si remplie autrefois de Peuples & de Villes,
Que ſes terreins devoient en être tous couverts,
Elle n'offre aujourd'hui que de vaſtes déſerts.
Malgré tant d'infortune, on y remarque encore
De ſuperbes cantons qu'un beau printemps décore :
L'Inde en eſt le Jardin ; d'où de riches tréſors
Se répandent, de loin, ſur nos fortunés bords.
Vous en êtes venus. Votre heureuſe Contrée,
Quoique du Monde entier elle ſoit ſéparée,
En eſt certainement un endroit iſolé,
Perdu peut-être, après avoir été peuplé ?
L'Univers dans ſon tout eſt de figure ronde :
Sur telle opinion que chez nous l'on ſe fonde,
Pour croire que ce Ciel dépend de l'Occident,
Je n'en juge pas moins qu'il eſt de l'Orient.
Le Soleil en ſon tour, parcourant l'un & l'autre,
De ce nom du Couchant a fait nommer le vôtre ;
Le Pays d'où je ſuis eſt, par rapport à vous,
Ami, ce que le vôtre eſt à l'égard de nous.
Je l'avois toujours dit : oui, la Terre eſt ſphérique (1) !

(1) Ç'a toujours été le ſentiment des *Philoſophes*, celui qui eſt encore

La deuxieme partie eſt appellée Afrique:
Grande, vaſte, peuplée, immenſe en ſon contour;
Et placée au Midi de cet Aſtre du jour,
Dont les rayons brûlants échauffent ſes enceintes;
Elle en porte, par-tout, de terribles empreintes.
Les hommes y ſont noirs. Sans doute leur couleur
Vient du chaud exceſſif, de l'extrême chaleur (1)?
On obſerve qu'aux lieux où cette ardeur moins vive
De ſes feux dévorants tarit la force active,
La couleur eſt plus claire, & tire ſur le brun;
Pour qui ſait l'Univers cet exemple eſt commun:
Ainſi, tout Africain n'a pas la peau ſi noire,
Et le Maure n'eſt pas moins digne de mémoire;
Voiſin de notre Ciel, où l'air eſt tempéré,
Son teint en eſt moins noir, & bien plus éclairé.
Notre blancheur provient de la température,
Du climat le plus pur qui ſoit dans la nature,
Où la diverſité qui regne tour-à-tour,
Purge ſans ceſſe l'air, ce dangereux vautour,
Avide de ronger nos corps & nos entrailles,
Qui nous livre, ſans fin, de mortelles batailles.

---

le plus ſuivi, quoique les dernieres opérations ſur la figure de la *Terre* aient un peu dérangé ce *ſyſtême*.

(1) Il eſt aujourd'hui démontré que le *climat* influe ſur bien des choſes, tant *phyſiques* que *morales*; cependant notre ſiecle éclairé n'a encore rien produit de raiſonnable, ſur la différence des *couleurs humaines*: il ſeroit abſurde d'en donner tout l'honneur aux *climats*, puiſque nous avons preuve à cet égard que les *Negres* ſont noirs par-tout où ils vont & demeurent? *Et vice verſâ*, pour les *Blancs*. Rien de ſatisfaiſant juſqu'à préſent là-deſſus. On peut dire de tous les *ſyſtêmes* ſur cette matiere, *fiat lux*!

Nous ſommes garantis de ſes cruels efforts,
Par le froid qui le calme & détend ſes reſſorts;
Au lieu que les climats exempts de la froidure,
Ne ſont point à couvert de ſa dent trop impure.
On juge à leur viſage, où les hommes ſont nés;
Il en eſt donc de blancs, de noirs, de baſanés?
Et quelques-uns de ceux qui naiſſent en Aſie,
Ont leur peau, comme vous, éclatante & rougie.
Connoiſſez, à ce trait, votre antique berceau,
Et n'en écartez point le lumineux flambeau?
J'oſe même penſer, ſelon toute apparence,
Que vous n'êtes pas loin des lieux de votre enfance:
Qu'en allant un peu plus vers le cours du Soleil,
On trouveroit bientôt ce pompeux appareil
Des terres qu'au Levant l'Européan renomme,
Où, comme je l'ai dit, naquit le premier homme.
Je pourrai quelque jour en tenter le ſuccès,
Et cette découverte en eſt d'heureux eſſais.
L'Afrique a des Pays incultes & ſtériles;
Quoiqu'elle offre en nos jours d'aſſez nombreuſes Villes;
Elle n'approche point de ſon premier éclat:
L'habitant eſt tombé dans un honteux état.
Ses Peuples, en ouvrant les yeux à la lumiere,
Se forgerent enſuite une épaiſſe barriere,
Qui leur en a caché l'éminente faveur;
La plupart aujourd'hui croupiſſent dans l'erreur.
Ce malheur eſt commun au Peuple Aſiatique.
Ils vivent éloignés de leur ſplendeur antique;
La moleſſe a terni le germe précieux
D'ineſtimables dons que leur firent les Cieux.

L'Europe eſt la troiſieme ; &, quoique plus petite,
Par-deſſus toutes deux elle brille en mérite :
Son étendue à peine égale la grandeur
D'États que l'on y voit encor dans leur vigueur.
Mais tout eſt occupé. De magnifiques Villes
A tous les Voyageurs offrent de ſûrs aſyles :
Des Citoyens nombreux y vivent fortunés,
Dans les emplois divers qui leur ſont deſtinés :
Le plus induſtrieux eſt le plus eſtimable ;
La vertu, qu'on cultive, eſt encor plus aimable.
On y ſait diſtinguer quiconque a des talents,
Il en eſt de communs, il en eſt de brillants.
Chacun, dans ſon état, éleve ſa famille ;
Mais, malgré le concours d'un Peuple qui fourmille,
L'ordre le plus exact eſt par-tout obſervé,
Et cet ordre admirable eſt toujours conſervé.
Chacun a ſon emploi, chacun a ſon office :
D'integres Magiſtrats veillent à la Police,
Jugent les différends entre tous les ſujets,
Conformément aux Loix puniſſent les forfaits.
Tandis que le Monarque, en Protecteur fidele,
S'occupe à ſes devoirs avec non moins de zele ;
Car il en eſt pour lui, comme il en eſt pour nous,
Et de les obſerver il n'eſt pas moins jaloux.
On voit reluire en lui la majeſté du trône ;
Un ſceptre eſt dans ſes mains, il porte une couronne,
Et ſa ſeule préſence inſpire le reſpect :
Tout eſt dans le devoir, tout tremble à ſon aſpect.
Sans être des tyrans, que nos Peuples abhorrent,
En aimant leurs ſujets, les Rois chez nous s'honorent ;

Auſſi de notre amour ſont-ils toujours certains !

D'autres Gouvernements ne ſont pas moins humains:
On les nomme entre nous de ſages Républiques ;
Quoiqu'ils ſoient différents des États monarchiques,
Leurs droits auſſi ſacrés que ceux des Souverains,
Les font aller de pair, égalent leurs deſtins.
Tous, ſelon leurs deſirs, font la paix ou la guerre ;
Également ſoumis au Maître du tonnerre,
Ils n'entreprennent rien, ſans l'avoir conſulté,
Et cherchent, dans ſon Temple, un motif d'équité.
On s'y trompe ſouvent. L'encens & la priere
Ne légitiment point un moyen ſanguinaire.
Nos Chefs ſont là-deſſus trop prompts à s'abuſer,
Dieu rejette des vœux qu'il ne peut exaucer.
Voilà ce qui chez nous fait que tout paroît juſte,
Ou que l'on s'autoriſe, au moins, d'un titre auguſte.
Nos puiſſants Potentats ſe ſoutiennent entr'eux,
Et jamais l'on n'accable un Prince malheureux ;
La juſtice & l'honneur n'y ſont point des fantômes.

Je ne vous nommerai que peu de ces Royaumes:
Le nombre en eſt trop grand, pour entreprendre ici
De vous en faire même un détail raccourci ;
Je ne vais m'arrêter que ſur les plus illuſtres.

La France eſt entre tous, depuis nombre de luſtres,
Et le plus ancien, & le plus glorieux :
Ses Peuples, de tout temps, furent victorieux ;
Et, quoique leur humeur ſoit légere, inconſtante,

Leur domination eſt douce, inſinuante ;
L'aménité me plaît & me les fait chérir,
Encor plus que les arts qui vont chez eux fleurir.
Ils ont, de tous côtés, étendu leurs victoires ;
On ne lit que leurs noms dans toutes nos Hiſtoires :
Et l'Europe & l'Aſie ont vu ces Conquérants
Porter de toutes parts leurs étendards flottants,
Y ſoumettre à leurs Loix des Nations entieres.
Aujourd'hui, reſſerré dans de juſtes frontieres,
Et ſans avoir perdu de ſi nobles Guerriers,
Cet Etat belliqueux cueille d'autres lauriers.
Il s'occupe du ſoin d'affermir ſa puiſſance,
Fait renaître par-tout & couler l'abondance,
Entoure tous ſes Bourgs de murs & de remparts,
Récompenſe, entretient le progrès des beaux-arts.
Si les Princes voiſins n'y prennent enfin garde,
Ils connoîtront un jour que l'Europe haſarde !
Je ne l'ai que trop dit en pluſieurs entretiens,
La France aſſurément lui forge des liens (1).

J'AUROIS peut-être dû commencer par l'Empire ?
Mais ce n'eſt qu'un vain nom ! contre lui tout conſpire !
Et long-temps les Français l'ont, d'ailleurs, poſſédé ?
L'un de leurs Rois fameux ſemble l'avoir fondé (2).

---

(1) Je fais parler *Colomb* comme il l'a dû faire dans le temps dont il s'agit, où les *Français* enchaînoient un peu la liberté de l'*Italie* : ſa patrie même n'étoit point exempte des alarmes qu'ils y répandoient de tous les côtés. Il eſt naturel de ſuppoſer qu'il y prenoit quelque intérêt.

(2) *Charlemagne*. Si ce grand Prince n'a pas fondé l'*Empire d'Occident*, il l'a, au moins, relevé d'une maniere bien glorieuſe.

Cet État a des droits que nul ne lui diſpute ;
Le plus foible ſujet ſouvent le perſécute.
Son Prince eſt le premier d'entre les Potentats ;
Il en eſt le dernier, s'il n'a de grands États ;
S'il n'eſt aſſez puiſſant pour ſoutenir ſon titre,
C'eſt en vain, qu'il ſe dit & le Maître & l'arbitre
De divers Souverains qui dépendent de lui,
Et qui ſont cependant ſa force ou ſon appui.
Sans eux il ne peut rien : mais il eſt redoutable,
Dès qu'il ſait s'appuyer d'un cercle formidable (1),
De même tout faiſceau, dès qu'il eſt diviſé,
Par la main la plus foible eſt auſſi-tôt briſé ;
Au plus petit effort jamais il ne réſiſte,
Ce n'eſt qu'en l'union que ſa force conſiſte.
Les Peuples de ces lieux, ſous le nom de Germains,
Ont jadis réſiſté, tenu tête aux Romains,
Ce Peuple fondateur du plus célebre Empire,
Qui, croulant ſous ſon poids, s'eſt enfin vu détruire :
Le nom de Germanie a changé maintenant,
Et celui d'Allemagne eſt ſon nom dominant.

SUCCEDE à cet État la fertile Italie,
Par le plus beau Soleil tous les jours embellie ;
Le Jardin de l'Europe, & dont l'heureux ſéjour
Eſt le centre des arts & celui de l'amour.

---

(1) Cette expreſſion de *Cercle*, quoique au ſingulier, eſt priſe collectivement ; j'entends par-là tous les Cercles des *Electeurs* & autres Souverains qui compoſent l'*Empire*, même les Villes *Impériales* & *Anſéatiques*.

Autrefois elle dût, à de tels avantages,
Et leur doit même encor d'innombrables ravages;
Exercés par tous ceux qui s'en sont disputés,
Et les riches faveurs, & les rares beautés.
C'est un climat riant, un sol inépuisable,
Où l'on ne voit régner qu'un printemps agréable:
Tout charme, tout invite en ce lieu sans défaut,
Si l'on n'y respiroit un air un peu trop chaud;
Mais aux seuls étrangers il se trouve contraire,
Et ce n'est point un mal qu'il soit leur cimetiere.
Le Français entre tous, y creuse son tombeau;
Il voudroit y fonder un Empire nouveau:
De ce Peuple guerrier l'ardente convoitise
Lui fait renouveller souvent cette entreprise;
Né sous un Ciel plus froid, les chaleurs de l'été,
Renversant son projet, l'ont bientôt arrêté.
La peste n'a jamais causé plus de miseres,
Que n'en ont ressenti les Français téméraires,
Sous un fatal climat qui leur donne la mort,
Et contre qui, sans cesse, ils redoublent d'effort.
Ils y rencontreront leur entiere défaite,
S'ils n'en font pour toujours une prompte retraite;
S'ils ne renoncent point à désoler des lieux
Dont ils ont éprouvé l'effet pernicieux.

C'EST à ce Ciel charmant que je dois la naissance,
Dans une République où regne l'imprudence,
Qui, fiere des succès d'un commerce puissant,
N'a pour tous ses voisins qu'un mépris offensant;
Aussi se liguent-ils pour punir sa folie!

Je me ſuis vu contraint de quitter ma Patrie,
Et de me reléguer ſous un Ciel étranger,
De peur d'être compris dans cet affreux danger.
Ce n'eſt point ſans regret que j'ai changé de Maître:
J'aimois & j'adorois les lieux qui m'ont vu naître:
Il n'a pas moins fallu que de telles raiſons,
Afin de me priver d'abondantes moiſſons,
Que, dans des lieux ſi beaux, ſi chers à la nature;
La terre nous fournit ſans preſque de culture.
Elle excita long-temps de fâcheux démêlés,
Et bien d'autres que moi s'en ſont vus exilés!
Le reſte des États que comprend l'Italie,
Dont le nombre infini s'augmente & multiplie (1),
Ce qui ne fait que nuire à ſa tranquillité,
Voit troubler ſon repos & ſa félicité:
Tous ſemblent concourir, par une deſtinée,
A fuir leur liberté déjà trop enchaînée.
Regretteroient-ils donc ces fiers Républicains,
Dont je vous ai parlé ſous le nom de Romains?
Que des ſiecles nombreux ont vu porter la guerre,
Et la flamme & le fer aux deux bouts de la Terre;
Qui, déſolant l'Afrique & l'Aſie à la fois,
De l'Univers entier s'étoient couronnés Rois,

---

(1) Ce fut à-peu-près en ce temps-là, que ſe formerent toutes ces petites Républiques, *Florence*, *Luques*, *Piſe*, &c. Que de petits tyrans foulevoient à leur gré; mais qui n'en étoient guere plus libres, pour vivre dans une prétendue indépendance. Alternativement déchirées par des Vainqueurs, hors d'état de les défendre, il eſt conſtant qu'elles devoient regretter les anciens *Romains*.

Faisant par-tout tomber des millions de têtes?
Quel funeste fléau que l'esprit de conquêtes!
L'Europe ne fut pas moins en butte à leurs coups.
Tout devoit succomber sous ces Maîtres jaloux:
Mais la division & les guerres civiles
Eurent bientôt vengé les Peuples & les Villes,
Que de si grands tyrans soumettoient, détruisoient;
Toutes les Nations vainement s'épuisoient,
Pour tâcher d'arrêter cet horrible incendie,
Qui vint, enfin, contr'eux à tourner sa furie.

L'Évangile du Dieu que je vous ai dépeint,
Commençoit à paroître; il étoit déjà craint:
La superbe Italie, à ses Maîtres fatale,
Enfermoit dans son sein leur riche Capitale;
Elle n'étoit pas moins celle du Monde entier!
Le Souverain des Rois sut se l'approprier:
Il y voulut poser ses divins Tabernacles,
Le lieu d'où ses enfants recevroient ses Oracles;
Ainsi Rome jadis le rempart des Païens,
Devenue à présent l'asyle des Chrétiens,
Est le trône visible où regne sur la Terre,
Celui qui de tout temps a lancé le tonnerre?
Le Chef du Sacerdoce, établi de sa main,
Y domine delà sur tout le genre-humain:
C'est l'heureux successeur de l'un de ses Apôtres (1),
Que l'adorable Christ choisit entre les autres,

(1) *S. Pierre*, à qui J. C. dit: *tu es Petrus, & super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.*

Qui devoient comme lui prêcher la vérité,
A l'Église attachant l'infaillibilité.
Il l'en nomma le Chef, Prince de cette Église,
A qui bientôt la Terre alloit être soumise;
Mais il lui prescrivit ses augustes devoirs.
Il remplit ici-bas les plus amples pouvoirs,
Des Clefs en ont été l'ingénieux emblême.
Il porte sur sa tête un triple diadême;
Et la pourpre des Rois jointe à l'humilité,
Entre tous les Chrétiens conserve l'unité.
Il est de nous connu sous le titre de PAPE.
D'anathêmes souvent sa justice nous frappe:
Mais ce Pere commun, que le zele conduit,
Ne cherche, en nous frappant, que cet unique fruit,
Celui de ramener ses brebis égarées,
Vers le sentier étroit des célestes Contrées.
Nommé Pasteur pour paître & non pour dévorer,
A sa tendresse seule il se fait admirer:
Chacun de nous a droit à son ame attendrie,
Et le pécheur est même une brebis chérie:
Le Dieu qu'il représente est comme ces oiseaux,
Toujours pour leurs petits remplis de soins égaux;
Voyez comme entre tous cet amour se partage?
La foiblesse de l'un redouble leur ramage.
Nos Princes ont toujours le plus profond respect,
Ils ne sont, devant lui, que d'un air circonspect;
A ses pieds abattus, ils voient en sa personne,
Le Maître des États, qui les ôte, ou les donne,
Sans rien appréhender d'un si sublime rang.
L'Église a défendu l'effusion du sang:

Et, quoiqu'on ose dire en certaines Provinces (1),
Il ne sauroit toucher au temporel des Princes.
Dieu ne s'est réservé que l'empire des cœurs,
Il garde pour la mort ses châtiments vengeurs.
Les foudres que sur nous lance le Chef visible,
Sont pour nous avertir d'une chûte nuisible,
De notre infraction à la divine Loi,
Et c'est à quoi se borne un salutaire emploi.
Ce Royaume Chrétien est une République,
Qui s'étend sous le nom d'Église Catholique;
Elle a déjà percé dans tout cet Univers,
Et, comme je l'ai dit, tient les démons aux fers.
Son Chef ne combat point; & sa sainte milice
Doit prêcher les vertus & faire horreur du vice:
Elle est, pour cet effet, répandue en tous lieux.
Nos Temples sont soignés, entretenus par eux,
Ministres des Autels, leur état respectable,
Joint au cœur le plus pur, est à tout préférable.
Mais, ainsi que le souffle a terni vos miroirs,
S'ils viennent à pécher contre un de leurs devoirs,
Dieu les livre, pour lors, à l'esprit de vertige,
Et de sa sainte Paix il n'est plus de vestige!

---

(1) Les Pays d'au-delà des *Alpes*, c'est-à-dire, l'*Italie*, où l'on tient là-dessus des opinions que nous avons raison d'appeller *ultramontaines*. Cependant, les Peuples n'y pensent pas tout-à-fait comme les *Ecclésiastiques*, sur-tout des Terres appartenantes aux *Papes*; c'est ce qu'ont montré différentes fois, & le Sénat de *Venise*, & celui de *Gênes*. Un Citoyen de cette derniere Ville, *Colomb*, pensoit trop bien pour n'être point de cet avis.

JE me ſuis étendu ſur ce digne ſujet,
Qui, fixant votre eſprit, doit être votre objet :
Il eſt de mon devoir de frapper vos organes,
Plutôt de ces leçons, que de choſes prophanes;
C'eſt l'unique moyen de vous voir proſpérer.
Car la Religion nous fait tout eſpérer!
Sans elle, vos efforts deviendroient inutiles :
Source de tous les dons, ſes lueurs ſont ſubtiles;
Elle touche le cœur, elle éclaire l'eſprit.
On ne s'égare point ſur les vrais pas du CHRIST.

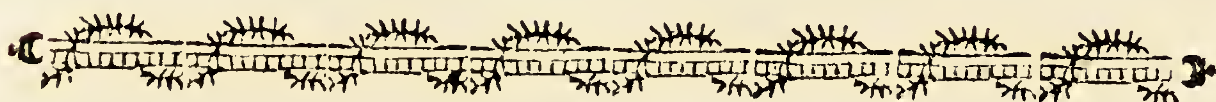
Fin du quatorzieme Chant.





ARGUMENT
DU
QUINZIEME CHANT.

L'AMIRAL, fatigué d'un ſi long diſcours, s'arrête pour reprendre haleine. Embarras du Cacique, qui montre aſſez ce qui ſe paſſe en lui. Colomb, s'étant remis, continue de lui rendre compte des divers États de l'Europe. Il lui parle du commerce & de ſes avantages; des deux Mers; de l'Iſle de Rhodes, où habitoient pour lors les Chevaliers de S. Jean de Jéruſalem, & de leurs guerres continuelles avec l'Empire Ottoman. Tout de ſuite, il paſſe aux Régions ſeptentrionales, dont il lui donne la connoiſſance, & fait le détail des ſaiſons dont l'Europe eſt favoriſée. Deſcription de l'Angleterre, du Portugal, de l'Eſpagne.



CHANT XV.

DE même qu'une courſe & longue & fatigante
Rend toujours du repos la douceur ſéduiſante,
Que, malgré ſoi, le corps eſt forcé d'y céder,
Et que les ſens alors ne ſauroient s'en garder;

Épuiſé d'un récit qu'il n'acheva qu'à peine,
Pour un inſtant Colomb voulut reprendre haleine:
Mais le Cacique ardent qui le crut terminé,
Fit paroître, combien il étoit étonné.
Son viſage annonçoit une extrême ſurpriſe,
Et l'admiration dont ſon ame eſt épriſe;
Dans un ſilence morne, énergique, confus,
Son eſprit s'exprimoit en ſentiments diffus:
Il rouloit en lui-même un nombre de penſées,
Qui troubloient, à coup ſûr, ſes facultés ſenſées,
Qu'il ne pouvoit comprendre, & qu'il laiſſoit trop voir:
Ses regards en étoient le fidele miroir.
Ce qui ſurprend ainſi nos foibles connoiſſances,
D'un tumulte ſecret offre les apparences.
On rejette d'abord ce qu'on ne conçoit pas,
Il excite en nos ſens mille & mille combats;
De mouvements divers l'ame trop agitée
Eſt long-temps à nous rendre une paix conteſtée,
Que l'eſprit & le cœur combattent tour-à-tour,
Dont on n'obtient encor jamais l'entier retour.
Combien les préjugés ſur nous ont-ils d'empire?
Qu'il faut d'efforts ſur ſoi pour chaſſer ce délire!

Avant que le Cacique eût quitté cet état,
Et qu'il ait pu ſortir de cet affreux combat,
Colomb, ne ſentant plus aucune laſſitude,
Fournit encor matiere à ſon inquiétude:
Tel, au milieu du Cirque un Athlete s'abat,
Sous l'extrême longueur d'un vigoureux combat;
Mais, contraint de quitter pour un moment l'arene,

Une nouvelle force auſſi-tôt l'y ramene.
Reprenant un diſcours qu'il voyoit réuſſir : —

Ce n'eſt pas tout, dit-il ; je vous donne à choiſir :
Il eſt des Potentats dont je dois vous inſtruire,
Et qui voudront ſans doute, ou vous plaire, ou vous nuire?
Leurs pavillons un jour paroîtront à vos yeux ;
Vous en verrez ici le concours glorieux :
Car, dès qu'on apprendra la rare découverte,
Que pour notre bonheur, ou bien pour notre perte,
Le Ciel m'a préparée en ces nouveaux climats,
Il eſt ſûr que chacun y portera ſes pas.
De nos Peuples, telle eſt l'humeur induſtrieuſe !
Leur ame fut toujours inquiete, envieuſe ;
Auſſi-tôt que l'un d'eux fait le moindre progrès,
Tous veulent avoir part à ſes heureux ſuccès.

Le reſte de l'Europe auſſi conſidérable,
Mais, à ces trois Pays, rien moins que comparable,
Offre divers États étendus & nombreux.
Je vais vous rapporter les principaux d'entr'eux.
Une Mer, qui n'eſt point celle qui vous arroſe,
Moins grande, entre l'Afrique, entre l'Europe encloſe,
Baigne une infinité d'Iſles & de Pays,
Que l'on ne ſauroit voir ſans en être ſurpris :
Elle porte le nom de Méditerranée.
Nous appellons la Mer dont votre Iſle eſt baignée,
Et qui ſemble entourer cet immenſe Univers,
Faite pour engloutir les Fleuves & les Mers,
L'Océan ! profond, vaſte, étonnant à la vue,

Et dont j'ai ſeul encor pénétré l'étendue.
Ces Iſles, ces Pays, cultivés en tout temps,
Y préſentent aux yeux des milliers d'habitants ;
Avec eux, avec tous, regne un négoce utile,
Dont le produit certain n'eſt jamais infertile :
L'Europe entiere y trouve à fournir ſes beſoins,
Et redonne à ceux-ci ce qui manque à leurs ſoins.
C'eſt l'avantage ſûr qu'on rencontre au commerce,
A quoi, dans nos climats, chaque Peuple s'exerce :
Il a l'art de nous rendre humains, induſtrieux,
Supplée au néceſſaire, & le verſe en tous lieux,
Nos Peuples, différents de mœurs & de langages ;
Sur cet amour du gain compoſent leurs viſages
Les plus durs ont un air affable, poli, doux,
Et jamais l'on ne doit redouter leur courroux,
Auſſi-tôt qu'il s'agit d'aſſurer ces échanges,
Qui ſouffrent parmi nous de ſinguliers mêlanges :
Le commerce a fait naître entre tous un Traité ;
Utile, avantageux à la ſociété.
Vous participerez à tous ſes avantages,
Il pourra déſormais enrichir vos Sauvages.

Une Iſle de la Mer dont je vous entretiens ;
Poſſede des ſoldats braves, & vrais ſoutiens
De la Religion que je vous ai prêchée :
La nobleſſe du ſang, à leur grade attachée,
Autant que la valeur qui les diſtingue tous,
Les rend du nom Chrétien protecteurs & jaloux.
Un rocher fait en tout leur unique défenſe (1).

---

(1) L'Iſle de *Rhodes*, qu'habitoient alors les Chevaliers Hoſpitaliers

Toute la Chrétienté fournit à leur dépenſe ;
C'eſt elle qui recrute un peuple de héros,
Qui ne doit s'occuper que de notre repos.
De cette Égliſe ſainte, & l'honneur, & le luſtre ;
Son Chef Religieux n'a rien de plus illuſtre ;
Ils font vœu d'obéir à ſes commandements,
Et de faire la guerre aux Peuples Ottomans.
C'eſt une Nation que l'Aſie enveloppe,
Qui, pour notre bonheur, n'a qu'un pied dans l'Europe ;
Aveugle en ſes excès, elle ſuit une erreur
Que lui ſouffla jadis un avide impoſteur (1) ;
Cherchant à s'ériger une Égliſe nouvelle,
Il affecta long-temps l'apparence du zele,
Et ſe donnant par-tout, pour Saint, illuminé,
Il parvint à ſurprendre un Peuple efféminé (2) :
L'erreur qu'il lui gliſſa, depuis ce temps accrue,
Fait que toujours ce Peuple & ſe jette & ſe rue
Sur ceux de nos Chrétiens voiſins de ſon ſéjour,
Qu'il mene en ſervitude, ou qu'il prive du jour.
Dieu le convertira. Mais cette heure eſt encore
Un ſecret du Très-Haut, que le Chrétien ignore !
Sans doute, nos péchés attirent ce fléau ?
Ces vaillants Chevaliers le pourſuivent ſur l'eau,

---

de *S. Jean de Jéruſalem*, qui en furent chaſſés quelques années après par les *Turcs*.

(1) *Mahomet*, dont la ſecte s'eſt ſi fort étendue en peu de temps : c'eſt qu'elle flattoit les paſſions qui nous maîtriſent !

(2) Le Peuple *Aſiatique*, de tout temps livré à la molleſſe qui corrompt tout.

Lui livrent en tous lieux une guerre éternelle,
Et puniſſent ſouvent ſon ardeur criminelle.
Leur Iſle pour ce Peuple eſt un fort boulevard,
Qu'il voudroit renverſer, détruire tôt ou tard;
Mais nos Princes jamais ne ſouffriront l'inſulte
Que ce projet hardi feroit à notre culte (1).

Je paſſe d'un climat à l'autre en ce moment:
Le froid de celui-ci fait notre étonnement.
Un hiver rigoureux y répand la froidure,
Et dépouille les champs de toute leur verdure.
Les trois quarts de l'année, en ces triſtes climats;
La terre & les maiſons ſe couvrent de frimats;
Les arbres n'ont alors que des têtes chenues.
Ce ſont des nouveautés qui vous ſont inconnues:
Un printemps éternel paroît régner ici;
De ces objets nouveaux, ſoyez donc éclairci.

De différents climats la Terre eſt compoſée:
Le divin Créateur ainſi l'a diſpoſée.
Le Soleil qui nous luit, l'ame de l'Univers,
N'échauffe pas toujours tant de Pays divers:
Il en eſt, il eſt vrai, que ſans relâche il ſoigne;
Mais il en eſt auſſi dont ſouvent il s'éloigne.
Son cours périodique eſt réglé tous les ans;
Il porte, loin de nous, ſes feux étincelants,

---

(3) Ce fut *Soliman*, qui s'empara de l'Iſle de *Rhodes*, ſous le Grand-Maître de l'*Iſle-Adam*, dont nous avons vu un des deſcendants à *S. Domingue*: l'Empereur *Charles-Quint* donna à l'Ordre celle de *Malthe*, dont les Chevaliers ont depuis pris le nom.

Quand, traverſant le point marqué pour ſes limites;
Il viſite de près ſes Terres favorites,
Celles qui dans le Sud brûlent de ſes chaleurs,
Et qu'il rechauffe encor de nouvelles ardeurs:
Celles qu'il abandonne, & dans le Nord placées;
Par un autre accident ſont toup-à-coup glacées.
Plus il eſt éloigné, plus un froid violent
S'empare du climat qu'il quitte en s'éloignant.
Ce changement, pour vous, doit être peu ſenſible:
Vous êtes au milieu de ce cercle inviſible,
Par où nous figurons le mouvement des Cieux,
Sur un ſimple inſtrument, mais juſte & curieux (1);
Je vous en montrerai l'adroite expérience,
Et vous mettrai bientôt au fait de ſa ſcience.

Les lieux trop rapprochés du Pole glacial,
Au départ du Soleil ſentent ce coup fatal;
L'hiver & ſes glaçons y plongent la Nature,
Dans un profond ſommeil, dans une nuit obſcure:
Quant à notre climat, au Ciel où nous vivons,
L'hiver n'eſt preſque rien qu'un ſoin que nous bravons;
Il fait plus: il engraiſſe & féconde la Terre,
Répand un doux repos ſur tout ce qu'elle enſerre.
La neige & les frimats naiſſent d'un air trop frais,
Qui congele la pluie, en fait un tout épais;

---

(1) Une *ſphere*: l'Iſle de *S. Domingue* eſt ſituée entre les deux *Tropiques*; ce qui rend ſon climat fort tempéré, par rapport aux vents réglés qui y regnent.

L'eau

L'eau même de la Mer durcit à sa surface,
Et porte des fardeaux ; ce que nous nommons glace.
Mais pour nous cet hiver n'est qu'une des saisons
Dont le concours heureux enrichit nos moissons.
Les climats fortunés en reconnoissent quatre,
A tout fertiliser elles semblent s'ébattre.
L'une préside aux fleurs, & l'autre veille aux fruits.
Il n'en est point qui n'ait ses attraits & son prix.
L'hiver même nous rend nos demeures aimables,
Et nous fait inventer des plaisirs sociables ;
Mais, lorsque le printemps vient fondre ses glaçons,
C'est pour lors que la joie enfante nos chansons ;
Que, livrés au plaisir d'admirer la verdure,
Nous nous plaisons à voir s'embellir la nature :
Les arbres dépouillés de feuilles & de fleurs,
S'ornent, en moins de rien, des plus vives couleurs.
L'été, qui lui succede, annonce d'autres charmes ;
Le Moissonneur content a recours à ses armes,
Et la faucille en main recueille tous les dons,
Que le Ciel nous accorde, & que nous demandons :
Car nous n'oublions point d'adresser nos prieres
A l'Être qui peut tout & force les barrieres.
L'automne n'a pas moins ses attraits séduisants,
Malgré son bruit affreux, ses tonnerres bruyants ;
Il reste encor, par-tout, bien des moissons à faire :
Tous les fruits alors mûrs demandent qu'on les serre.
Mais celui qui de tous veut le plus de façon,
Est ce vin pétillant qui fait notre boisson ;
Le Vendangeur joyeux & le foule & le presse,
Et pour le seconder tout le monde s'empresse ;

Des plaiſirs innocents chaſſent tous les ennuis,
Ce temps eſt la ſaiſon & des jeux & des ris.

Ne vous figurez pas que ces Pays arides
Tariſſent d'habitants, qu'ils en ſoient jamais vuides?
La nature paroît, pour ſe dédommager,
Avec profuſion les vouloir propager.
Les arbres ſont moins drus ſur toutes ces montagnes,
L'herbe ne croît pas plus dans vos vertes campagnes,
Que les hommes formés ſous un Ciel rigoureux,
Mais qui ne les produit que ſains & vigoureux.
Il n'eſt point de Contrée, où notre eſpece égale
Le nombre qu'en fournit la Septentrionale:
La Terre ne ſauroit ſuffire à les nourrir;
Auſſi vers nos climats les voit-on accourir.
Quelquefois il en ſort des peuplades entieres,
Qui franchiſſent toujours nos plus fortes frontieres;
Qui, comme des torrents contraints, impétueux,
Viennent rouler ſur nous leurs flots tumultueux.
L'Europe trop ſouvent s'en eſt vue inondée!
Dans la France autrefois leur foule eſt abordée,
Pillant & ravageant tous les lieux d'alentour.
Il en fallut fixer dans un charmant ſéjour,
Accorder à leurs vœux les plus fertiles Terres,
Et terminer ainſi leurs courſes & leurs guerres.
Sous le nom de Normands, mais devenus Français,
Ils ont dû s'applaudir d'un auſſi beau ſuccès.
Ils ſont mieux contenus dans leurs froides Contrées,
Et n'infeſtent plus tant nos Villes raſſurées.
Il s'éleve chez eux des royaumes naiſſants,

Civilisés, polis, aimables & puissants;
Les Arts ont commencé d'enchaîner leur génie,
Ils en vont tout-à-fait bannir la barbarie:
C'est l'ordinaire fruit de leur commerce doux;
Ils en feront un jour, j'espere, autant chez vous.

Mais je ne puis finir, sans vous parler d'une Isle,
Où regne un Peuple fier, industrieux, habile:
Cette Isle tient au Nord, mais sous un Ciel moins dur;
Elle en fut de tout temps le rempart & le mur.
De la fameuse France, & rivale, & voisine,
Elle travaille encor à causer sa ruine.
Ces deux Peuples jamais ne vivront en repos,
Leur sein enfante trop de Guerriers, de Héros,
D'anciens démêlés pour toujours les divisent;
Et, pour les assoupir, il faudra qu'ils s'épuisent.
L'Angleterre est le nom de cette Isle du Nord,
Presque sans nul écueil & d'un facile abord;
Elle savoit jadis à peine se défendre
Contre ceux qui vouloient tenter de la surprendre:
Sa force un jour viendra de ses nombreux Vaisseaux,
Qui la rendront puissante & fiere sur les eaux:
Elle en saura former de rares forteresses,
Plus sûres que ne sont des murailles épaisses;
A ces châteaux mouvants, transportés à sa voix,
Donnera-t-on pour frein l'équilibre des loix?
Qui régira la Mer, commandera la Terre:
Je crains trop d'en ouvrir la funeste barriere;
Et que, si bien postée à leur forger des fers,

Cette Isle ne produise un fléau pour vos Mers (1)!
Chez elle tout abonde : elle y vivroit tranquille,
Sans son ambition qui lui rend tout facile.
En trois divers États, séparée autrefois,
Et l'Irlande & l'Écosse avoient aussi leurs Rois ;
Mais l'Anglais envieux ne veut point de partage :
La premiere a déjà passé sous l'esclavage ;
L'autre, d'un joug si dur ne se sauvera pas,
Quoiqu'elle ait donné l'être à de vaillants soldats.
Qui pourroit résister à la subtile ruse
Dont l'Anglais sait se faire une trompeuse excuse ?
C'est un Peuple, pourtant estimable d'ailleurs !
Oui, je le placerois dans le rang des meilleurs,
Si son dessein n'étoit d'envahir & soumettre
Ce que l'orgueil lui veut inspirer ou permettre.

Enfin le Portugal, dans un climat plus chaud,
Présente une puissance où rien n'est en défaut (2) ;
Qui joint à la richesse une force majeure
Propre à tenir en paix sa tranquille demeure.

---

(1) Ceci tombe sur la puissance redoutable de la *Nouvelle-Angleterre*, dont la Grande-Bretagne n'a pas moins à se plaindre que les autres Nations qui ont des Colonies en *Amérique*. Ses accroissements sont si prodigieux, qu'ils méritent l'attention de la Métropole, comme de toutes les Puissances maritimes.

(2) Le *Portugal* étoit alors très-florissant, & sa gloire peu après monta à son plus haut période, par l'étendue de ses possessions aux *Indes Orientales* : ce lustre avoit beaucoup décliné ; mais le grand Prince qui gouverne maintenant cette Monarchie, la rappelle à sa premiere splendeur.

Trop voiſin de l'Afrique, il n'a de démêlé,
Qu'avec le Maure fourbe, adroit, diſſimulé;
Mais il redoute peu ſon extrême fineſſe,
Témoignage certain d'une grande foibleſſe!
Le Maure n'eſt point craint dans l'Europe aujourd'hui,
Où ſon culte inſenſé s'éleve contre lui:
Il oſa s'attacher à la ſecte Ottomane,
Et Dieu, preſqu'auſſi-tôt, l'oublie & le condamne;
Lorſque le Portugais, dans ſa foi raffermi,
Vit ſans crainte, au milieu d'un ſi foible ennemi.

L'Espagne à l'Africain eſt encor plus en butte;
Mais elle le pourſuit, le pouſſe vers ſa chûte:
Il en avoit conquis la plus ſuperbe part,
Où de ſon faux Prophête il planta l'étendard.
Un glorieux Monarque, à qui l'on ne réſiſte,
Sans ceſſe l'y combat, le déſole, l'attriſte:
Ses remparts les plus hauts commencent à tomber;
Ses plus forts bataillons viennent de ſuccomber;
Et, quand je ſuis parti, ce Prince magnanime
Achevoit d'étouffer le monſtre qui l'opprime.
C'eſt à ce digne Roi qu'à préſent j'appartiens,
Le vengeur de l'Europe, & l'ami des Chrétiens,
Chrétien lui-même; & Prince en qui l'on voit reluire
Les plus rares vertus dont je viens vous inſtruire.
Les États uſurpés par ces fiers Africains,
Avoient eu ſes aïeux jadis pour Souverains;
Ainſi, lorſqu'il leur ôte une telle conquête,
A venger Dieu, les ſiens, à la fois il s'apprête:
Un ſi noble deſſein eſt déjà conſommé,

Et l'illuſtre vainqueur en eſt plus renommé.
Mais il priſera moins ſa célebre victoire,
Que l'honneur d'ajouter votre nom à ſa gloire;
Non pas comme vaincu! ce n'eſt point ſon projet:
Il vous veut pour ſon frere, & non pour ſon ſujet.
Il voudroit partager ſa gloire avec la vôtre,
Policer votre Peuple, & le rendre tout autre;
Par le moyen des Arts qui nous illuſtrent tous,
En faire un Peuple heureux & riche comme nous.
Il enverra par moi ces Miniſtres fideles,
Qui vous enſeigneront & ſeront vos modeles;
Tandis que d'ouvriers rempliſſant le Pays,
Vos ordres & les ſiens ſeront en tout ſuivis;
Vous verrez s'élever de ſuperbes murailles,
Creuſer par-tout la terre & fouiller ſes entrailles
Pour la contraindre enfin à vous combler de dons,
Qui vous étonneront par leurs belles moiſſons.
Si l'on ne la cultive, elle eſt toujours ingrate;
Son ſein eſt fécondé par la main qui la grate,
Et qui ſait à propos ſemer & recueillir:
Bientôt de ce bonheur je vous ferai jouir.
J'apporterai d'Europe une utile abondance
De tout ce qui vous manque & flatte l'eſpérance,
Je m'attends que ſous peu vous bénirez le jour
Où j'aurai mis le pied dans votre heureuſe Cour.

Le Prince que je ſers, eſt l'appui néceſſaire
Que vous a ménagé l'Éternel ſur la Terre;
Car l'État qu'il occupe, outre ceux qu'il reprend,
L'enrichit encor plus qu'il ne peut être grand.

Deux Royaumes déjà rentrés dans ſa famille,
Et celui de Léon, & celui de Caſtille,
En font, depuis long-temps, un Potentat fameux;
Du reſte de l'Eſpagne il réunit les vœux:
Et bientôt on verra cette Contrée immenſe
Obéir, toute entiere, à ſa vaſte puiſſance.
Les Maures abattus, les Peuples ſoulevés,
M'annoncent que ces jours ſont peut-être arrivés,
Que l'heureux Ferdinand expulſe tous ces traîtres (1)
Qui s'étoient emparé du bien de ſes Ancêtres;
Et que ſa rare épouſe, en ſecondant ſon bras,
Vient enfin de livrer le dernier des combats!

Apprenez à connoître une illuſtre Princeſſe,
Digne de votre amour, en qui tout intéreſſe;
Que l'Univers admire & reſpecte encor plus,
Et que le Ciel doua de toutes les vertus:
De ſa Religion protectrice & jalouſe,
Elle n'eſt d'un tel Roi la compagne, l'épouſe,
Que pour faire en tous lieux fleurir le nom Chrétien;
Aux dépens de ſes jours elle en eſt le ſoutien.
Tout eſt ſurnaturel dans l'auguſte Isabelle (2),

---

(1) *Ferdinand d'Arragon*, ſurnommé *le Catholique*, fut un Prince heureux, mais moins digne de louanges que ne ſemblent le mériter ſes ſuccès: il eut une politique qui n'étoit qu'une véritable fourberie; Souverain trop ambitieux, il ſe brouilla toujours avec ſes voiſins, ſurtout avec la *France* qu'il priva de la *haute-Navarre*, dont il s'empara contre tout droit. C'eſt ce Monarque qui jeta les fondements de la puiſſance formidable que *Charles-Quint* porta depuis au plus haut degré.

(2) *Iſabelle de Caſtille*, Princeſſe née pour être une parfaite Héroïne,

L'esprit & la vertu, les graces & le zele;
Au-dessus de son sexe elle porte l'honneur:
Le Maure a bien des fois éprouvé sa valeur!
Vous & moi lui devons la célebre entreprise,
Qui va vous réunir aux drapeaux de l'Église;
C'est elle que le Ciel a chargé de ce soin,
J'en ai toute sa Cour pour preuve & pour témoin.
L'État, trop obéré par des guerres coûteuses,
Laissoit un peu languir mes démarches douteuses:
D'un courage héroïque elle en a fait les frais,
Pour ne point retarder plus long-temps des progrès
Dont elle prévoyoit l'avantage & la gloire.

Cette action, gravée au Temple de Mémoire;
Fera passer son nom à la Postérité,
Autant qu'il étoit fait pour l'Immortalité.

Fin du quinzieme Chant.

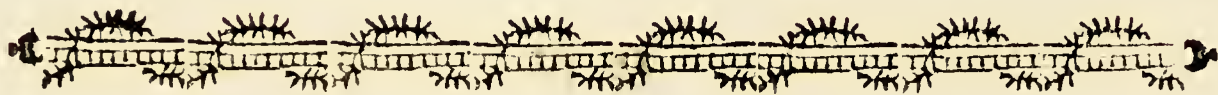
épousa *Ferdinand d'Arragon*, & ne contribua pas moins que lui à chasser les *Maures* de l'*Espagne*; vêtue en Amazone, elle combattoit à la tête des armées; rien n'échappoit à sa pénétration & à sa sagacité. Sans elle, l'*Amérique* seroit peut-être encore à découvrir. Il ne pouvoit naître d'elle qu'un grand homme; aussi fut-elle l'aïeul de *Charles-Quint*, n'ayant laissé qu'une fille disgraciée de la nature.



ARGUMENT
DU
SEIZIEME CHANT.

L'ÉTONNEMENT *du Cacique ne ceſſa, que pour raconter à Colomb des choſes qui le ſurprirent à ſon tour ; à ce détail extraordinaire, il s'imagine que ce Chef des Barbares veut le tromper. Satan lui prépare d'autres épreuves. La Diſcorde, par ſon ordre, ſe revêt d'une figure humaine : elle prend les traits & la reſſemblance d'un vieux Cacique défunt, va parler aux Chefs de chaque bourgade à la faveur des ombres de la nuit, leur ſouffle l'eſprit de trouble & de haine. Aſſemblée de tous les Guerriers oppoſés aux Eſpagnols. Le réſultat eſt d'envoyer un Ambaſſadeur vers le Cacique allié de l'Amiral. On le renvoie avec une réponſe haute & fiere. Entretiens entre Colomb & le Cacique ſon ami, après cette démarche de la Nation ; celui-ci y rend compte de l'état du Pays : nouvelles inquiétudes dans leſquelles cet entretien jette l'Amiral. Cependant, on ſe diſpoſe au départ. Deſcription de l'armée combinée des Eſpagnols & des Sauvages leurs alliés, des lieux que l'on traverſa, & des forces de l'ennemi. L'apparition ſubite des Blancs fait changer de ſentiment aux ennemis, qui, avant de les voir, vouloient attaquer ;*

mais ils ne pensent plus qu'à se défendre, & même à écouter les propositions de paix qu'on voudra leur faire.



CHANT XVI.

LE discours de Colomb, secondé de la Grace,
Auroit-il pu jamais manquer d'être efficace?
Le Barbare docile en fut si pénétré,
Qu'en lui-même long-temps il sembla concentré.
L'Amiral, trop surpris, ne sut d'abord qu'en croire:
Mais il le vit sur lui remporter la victoire:
Le Sauvage, sortant d'un si profond sommeil,
L'eut bientôt rassuré par le plus doux réveil;
Il ne déguisa rien. Sa voix entrecoupée
Montroit assez, combien son ame étoit frappée. —

Si vous ne m'aviez point fait connoître un seul Dieu,
Ce qui, me dites-vous, vous attire en ce lieu,
Je vous adorerois; j'adorerois les vôtres;
Vous seriez tous, mes Dieux: je n'en aurois point d'autres.
Quels hommes!... Se peut-il que vous me disiez vrai?....
Je me perds, à présent, dans tout ce que je sai!...
Hé quoi! cet Univers, cette nature entiere,
Ont pu nous dérober si long-temps leur lumiere?... —
S'écria-t-il, d'un ton qu'accompagnoient ses yeux;
Son agitation le peignoit encor mieux. —

Mais d'où vient, reprit-il, est-ce que je m'étonne?
C'est en vain sur ce point que mon esprit raisonne!
Pourquoi me refuser à tant de vérité?
Ne me souvient-il plus de ce qu'on m'a conté?
Hélas! voilà ce fait transmis par tous nos peres;
Je ne puis plus douter de leurs récits sinceres.
Les miens m'ont raconté ce qu'ils tenoient des leurs,
A titre de secret & d'insignes faveurs:
Qu'un Naturel d'ici, de cette ingrate Plage,
Surpris dans son Canot d'un furieux orage,
Au loin fut emporté par la Mer & les vents:
Qu'il se vit sur des bords inconnus & vivants
Où des hommes vêtus le prirent, le lierent,
Puis, dans de nombreux bourgs, ensuite le menerent.
Mais qu'au fond du Pays ayant été conduit,
Ses sens furent frappés du tumulte & du bruit:
Qu'un Village étendu, dont les maisons de pierre
Dans le milieu des eaux représentoient la terre,
Regorgeoit d'habitants superbement parés;
Qu'au sable de la Mer il les a comparés;
Et qu'il fut enchanté de l'éclat magnifique
Qui s'offroit à ses yeux dans ce séjour unique.
Il fut assez de temps en ce lieu plein d'attraits,
Pour s'instruire à loisir de différents secrets.
Revenu dans l'endroit où l'on fit sa capture,
Dans le fond de son cœur il sentit un murmure
Qui, le jour & la nuit, le laissoit sans repos,
Le rappelloit encor sans cesse sur les flots:
Il n'y put pas tenir. Enfin il se rembarque,
Et le cours du Soleil lui servit de remarque.

Après bien des périls qu'on devine aisément,
Il fit presque, en ces lieux, naître un soulévement.
Les faits qu'il détailla parurent incroyables:
Ce que seul il savoit réalisa ces fables.
Le grand nombre voulut rechercher ce Pays;
Nos Caciques prudents ne furent obéis,
Qu'en saisissant le Chef de tant de téméraires,
Et dérobant sa vue à tous nos Insulaires.
Un tel événement fut bientôt oublié;
De Cacique en Cacique il s'est vu confié:
L'homme jusqu'à sa mort, dans une solitude,
A nos Caciques seuls fit part de son étude,
Et c'est de ce canal que nous tenons le Dieu,
Que jusques à ce jour on fête dans ce lieu.
Il sut en expliquer le culte & les mysteres;
Mais on en rejeta des fureurs sanguinaires,
Que remplace l'encens qui vous a révolté,
Comme étant peu d'accord avec l'humanité.
Ces hommes, disoit-il, *de sang humain avides*,
Le versoient à grands flots sur leurs autels perfides.
Nous en eûmes horreur! en place de ce sang,
On employa le suc extrait de notre flanc,
Qui, sans être cruel, inhumain, sanguinaire,
Satisfait cependant à cette loi févere.
J'en ressens aujourd'hui toute l'indignité:
Mais peut-elle approcher de l'inhumanité!
Cet homme nous apprit, aussi, d'autres usages;
De l'or, que nous avons, il dit que ces gens sages
Font une infinité d'ouvrages curieux:
Il ne fut pas, sans doute, assez industrieux,

Puisqu'il n'a pu jamais parvenir à rien faire
D'un aussi dur métal, d'une telle matiere.
Ce que vous en voyez, seulement applati,
Démontreroit assez qu'il nous auroit menti;
Car nous venons à bout des pierres les plus dures,
A qui nous imprimons les diverses figures
Que dictent nos besoins, ou notre volonté,
Sans avoir pu de l'or vaincre la dureté.
Mais il nous enseigna l'art de cuire la terre (1),
Secret qui vaut celui de travailler la pierre:
Aussi, n'est-ce qu'à nous qu'il doit être permis (2),
D'apprendre ce secret où nous sommes commis.
Nous faisons des présents de ces rares ouvrages,
Et de notre amitié ce sont les témoignages:
Je vous en aurois fait; si je n'eusse apperçu,
Que cet art singulier vous est bien mieux connu,
Et que vous l'emportez comme en toute autre chose:
Car quel est le secret dont votre œil ne dispose!
Jusques à ce moment j'étois dans l'embarras;
Que pouvoir vous offrir de nos tristes climats!
Voyez ce que pour vous il peut m'être possible?
Aux soins de votre Roi, je suis plus que sensible;

---

(1) Dans la plupart des *fouilles* qui se font à *S. Domingue*, on rencontre encore des morceaux de *plats* ou de *pots* cassés; fragments de ces ouvrages grossiers que les *Sauvages* cachoient, tandis qu'ils laissoient l'*or* en proie à leurs farouches Vainqueurs. Tout n'est qu'opinion chez les hommes!

(2) Aux *Caciques*.

J'accepte de bon cœur l'alliance avec lui:
Mais que puis-je? & que dois-je? Offrez-moi votre appui.
Dites; parlez: eſt-il, dans cet affreux parage
Où vous m'avez appris que regne un air ſauvage,
De quoi dédommager & vous & votre Roi,
Des peines & des ſoins que vous prîtes pour moi?
Je veux être Chrétien; & mon impatience
Vous eſt un ſûr garant de ma reconnoiſſance:
Je veux de plus, je veux tout ce que vous voudrez;
J'épouſe le parti, le ſeul que vous prendrez. —

Ainsi ſe termina l'étonnante harangue,
Dont Colomb, à ſon tour, ſentit glacer ſa langue;
Effet de la ſurpriſe où ſon eſprit plongé,
Dans un nouveau cahos ſe voyoit engagé.
Quel étoit ce Pays, ſi peu ſemblable aux nôtres!
Il rêvoit en lui-même: en eſt-il encor d'autres?
L'Univers ſeroit-il beaucoup plus étendu?
Dans cet abyme obſcur me ſerois-je perdu?
Ce ſang humain verſé par de noirs ſacrifices,
Ces pierres qu'on emploie à tous les édifices,
Cet or dont on connoît la nature & le prix,
Ces hommes policés & revêtus d'habits,
Étoient pour l'Amiral autant de caracteres,
Dont il cherchoit en vain à percer les myſteres.
L'eſprit le plus profond ſe perd à raiſonner,
Lorſqu'il creuſe le Ciel, ou croit le deviner!
Colomb avoit en tête une erreur capitale;
Il retrouvoit, dans tout, ſon Inde Orientale:
Jamais de cette erreur il ne ſeroit ſorti,

S'il n'eût eu du hasard un formel démenti (1).
Un point plus délicat l'embarrassoit encore :
Il venoit d'entrevoir dans ce Chef qui l'honore,
Non pas le Souverain de ce Pays entier,
Mais, peut-être, celui du plus petit quartier ;
C'étoit, pour ses desseins, une foible alliance.
Faut-il recommencer sa rude expérience ?
De quartier en quartier lui faudra-t-il courir ?
C'est ce point important qu'il cherche à découvrir.
Il eût fait expliquer le modeste Cacique,
Quand l'Enfer fit agir sa noire politique.

Je l'ai dit : son pouvoir s'armoit contre le fort;
Sa colere expira par ce dernier effort.
Mais il fut douloureux à l'Amiral sensible,
Et pensa rendre enfin son projet impossible.
Ce fort en moins de rien venoit d'être achevé,
Sous les yeux du Cacique il s'étoit élevé,
Et l'on y travailla d'un concert unanime.
Par admiration, autant que par estime,
Les Sauvages aidoient nos gens dans leurs travaux;
Ils disputoient entr'eux pour porter les fardeaux.
Eût-on cru que si-tôt, ardents à le produire,
Ces Barbares en foule iroient pour le détruire?

Satan avoit trop bien concerté son dessein.

---

(1) Il eut occasion de voir, peu après, qu'il s'agissoit là du *Mexique*, dépeint dans ce portrait. Il est aisé d'y être emporté par les *courants*, & par le vent d'*Est* qui souffle le plus ordinairement.

Il falloit mettre en œuvre un pouvoir plus qu'humain,
Afin de résister aux traits de sa colere,
Colomb avoit toujours sa ressource ordinaire,
Le Ciel! qui ne cessoit pour lui ses tendres soins,
Lors même qu'en dormant il y pensoit le moins.

Celle qui met, par-tout, la fureur & la guerre,
Et qui par tant d'excès a désolé la Terre,
La discorde aux cheveux hérissés de serpents,
Dont Colomb connoissoit les affreux sifflements,
Qui l'eussent arrêté, ruiné dans sa course,
Sans le pouvoir divin qui faisoit sa ressource;
Cette hydre qui sait prendre autant qu'il lui convient,
De formes, de couleurs, & que rien ne retient:
La discorde, prenant une figure humaine,
Dans l'Isle, à gros flocons, fut répandre sa haine.
D'un Cacique défunt, craint, estimé, chéri,
Elle vêtit le corps sous les rides flétri,
Et s'alla présenter, en ce morne équipage,
Aux Caciques, aux Chefs de chaque bourg sauvage.
Les ombres de la nuit, avec leur voile épais,
Couvroient en cet instant ses horribles forfaits:
Elle leur tint à tous à-peu-près ce langage. —

Cacique infortuné, qui te croyois si sage,
Tu dors tranquillement? Tandis qu'un Étranger
Te va faire courir le plus mortel danger!
Il veille avec les siens, armés d'une industrie
Qui ne sera que trop fatale à ta patrie!
Caciques malheureux! ces infames Chrétiens

Ne s'occupent ici qu'à forger vos liens!
Oubliez-vous déjà, que nos Dieux & nos Maîtres
Vous en ont informé par l'organe des Prêtres?
Hélas! que de mes jours, ces traîtres étrangers
Ne fussent-ils venus de leurs bords mensongers!
Ils auroient vu, comment tous leurs rusés prestiges
Eussent pu m'offusquer par de honteux prodiges,
Et comme j'aurois su dévoiler au moment
L'éclat insidieux d'un faux enchantement!
Cet heureux temps n'est plus; tous nos foibles Caciques
S'endorment maintenant dans des soins léthargiques.
Que va donc devenir leur chere liberté?
Soleil! leur ôtes-tu ta brillante clarté?
Quelque crime, sans doute, attise ta colere?
Par où ces lieux chéris ont-ils pu te déplaire?
Mais il est encor temps de fléchir ton courroux:
Au pied de nos Autels, que tout tombe à genoux,
Et que les habitants de toute la Contrée
De corbeilles de fleurs parfument ton entrée (1);
Sinon, je leur prédis tous les maux à la fois.
Ils se verront subir de tyranniques loix;
Sous des Maîtres cruels, chassés de leur Patrie,
La beauté de ces lieux sera pour eux flétrie....
Terrible extrêmité, que l'on peut encor fuir!

(1) C'est une coutume religieuse, d'offrir des corbeilles de fleurs au *Soleil* levant, que les Voyageurs n'attribuent qu'aux Peuples de la *Floride*; mais que l'on songe que j'entends peindre toute l'*Amérique*: quant à l'adoration du *Soleil*, ce culte étoit très-commun parmi toutes les Nations du *Nouveau-Monde*.

Je me réveille exprès pour vous en avertir.
Dans les bras du repos, un Dieu, pour vous défendre,
Est venu ranimer & réchauffer ma cendre.
En me chargeant pour vous de ses ordres divins,
Il veut que vous marchiez contre ces inhumains,
Que vous alliez détruire un asyle funeste,
Et que vous n'en laissiez, ni vestige, ni reste;
Que jusques au dernier, vous procuriez la mort
A des gens provenus d'un impudique bord,
Où l'on verse le sang avec effronterie,
Et dont vous connoissez déjà la barbarie.
Rappellez le récit qu'un des nôtres a fait.
Hé! n'est-ce point assez pour craindre ce forfait?
Le Roi du MARIEN, oubliant la justice,
D'un dessein aussi noir s'est rendu le complice;
Ces hommes furieux ont abordé chez lui,
Il s'en est déclaré le soutien & l'appui:
Qu'il rentre en son devoir; ou vengez sur sa tête,
Les maux & les revers que son erreur apprête. —

A la trompeuse voix, les Caciques séduits
Se levent à l'instant, consternés, interdits;
Aucun ne soupçonna que ce fût un mensonge,
Et n'osa rejeter un aussi triste songe.
Le Conseil assemblé sur un si beau rapport,
Aux plus cruels effets on procéda d'abord:
Les jeunes Conseillers fougueux, pleins de courage,
Vouloient que l'on partît, sans tarder davantage;
Les Vieillards, plus prudents, comme par-tout ailleurs,
Ouvrirent des avis doux, simples, & meilleurs,

Il fut donc résolu, malgré tout le murmure,
D'avertir ses voisins, avant de rien conclure.
Le résultat commun, par la crainte dicté,
Fut de faire partir un sage Député.

Déja la Renommée avoit prôné dans l'Isle,
Les secrets merveilleux d'un Peuple plus habile
Que tout ce qui s'étoit jusqu'à ce jour montré:
Ce bruit dans toute l'Isle eut bientôt pénétré;
Et comme il n'a jamais affoibli ses merveilles,
De prodiges divers il frappoit les oreilles:
Ils augmentoient toujours en parvenant plus loin.
Chaque récitateur est chargé de ce soin.
Les dons & les bienfaits d'une importance extrême,
Tomboient, au moindre mot, de la voûte suprême;
Il commandoit aux Cieux, trouvoit les éléments
Prêts à le servir, prompts à ses commandements;
Il gouvernoit la Mer selon sa fantaisie,
Il savoit enchaîner jusques à sa furie:
Et, différemment fait que les autres mortels,
Il paroissoit devoir exiger des autels.
Mais ce qui plus servit au Héros maritime,
Ce qui l'empêcha d'être une triste victime,
Qu'on eût aisément pu sacrifier alors,
Fut d'être envisagé sous de plus grands rapports,
Comme enfant du Soleil, que le climat révere;
Le feu de ses canons lui procura ce pere.
Il s'en étoit déjà vu prodiguer l'honneur;
C'est ce qui lui valut cette insigne faveur:
La Nation entiere en fut si prévenue,

Qu'il ne faut point ailleurs chercher sa retenue;
Tel est du préjugé l'avantage ou le mal,
Utile quelquefois, mais quelquefois fatal;
En l'un ou l'autre cas nous sommes ses esclaves:
L'homme seroit-il né pour porter des entraves?

L'Ambassadeur arrive, au moment que Colomb
Préparoit au Cacique un discours assez long:
Il exposa d'abord le sujet qui l'amene,
Sans employer en rien cette éloquence vaine
Dont les autres climats se sont fait une loi,
Qui déguise souvent l'austere bonne-foi;
De cet art séducteur il ignoroit l'usage.
Sans farder son maintien, composer son visage,
L'objet de son emploi, nettement expliqué,
Parut à l'Amiral un malheur compliqué:
Il fut long-temps muet, sans savoir que répondre;
Tout ce qu'il entendit, servoit à le confondre.
Les menaces que fait toute une Nation,
Sont bien propres, hélas! à faire impression?
Mais bientôt, retranché dans tout son héroïsme,
Cet appareil pour lui ne fut qu'un fanatisme:
La froide allusion des Dieux dont on parloit,
Le courroux qu'à ses yeux la foiblesse étaloit,
Tout ce vain attirail d'étalage frivole
Lui rendit, sur le champ, le cœur & la parole.
Il sentit qu'il ne faut que de la fermeté,
Avec un ennemi qui n'a rien médité.

Le Roi du Marien, ce généreux Cacique,

Quoique d'un naturel tout-à-fait pacifique,
L'avoit pris fur un ton hautain, impérieux,
Qui dans fon fentiment l'affermit encor mieux.
Il vouloit, fans refpect pour l'augufte Ambaffade,
Faifant de fon amour un peu trop de bravade,
Que l'Envoyé fût pris, & qu'on le mît à mort.
Colomb lui fit fentir, combien il avoit tort;
Qu'on refpecte chez nous un pareil caractere,
Qu'il eft toujours facré, quoiqu'il puiffe déplaire,
Qu'on eft libre pour lors de le congédier,
Mais qu'il ne faut jamais avec lui s'oublier.
Il le fut en effet, chargé de cette annonce:
Que l'on iroit porter foi-même la réponfe;
Et que s'il s'agiffoit d'en venir aux combats,
On verroit que l'Europe a formé des foldats.

L'Amiral, cependant, n'étoit point fi tranquile,
Qu'il ne craignît l'effort de ce Peuple imbécile:
La fuperftition agit fur tous les cœurs,
Son zele furieux change jufqu'aux humeurs;
Il n'a que trop fouvent fait de Peuples paifibles,
Des Lions aux combats, & des Guerriers terribles.
L'amitié du Cacique étoit bien un appui;
Mais fon Peuple étoit-il auffi zélé que lui?
En faveur d'inconnus, voudra-t-il tenir tête
A fes Concitoyens qui forment la tempête?
Défendra-t-il jamais, contre fes propres Dieux,
Des étrangers venus pour en purger ces lieux?
Juftement inquiet fur de fi forts obftacles,
Il n'avoit plus d'efpoir qu'en de nouveaux miracles!

Sans troubler la nature & ſans rien déranger,
Dieu, qui le conduiſoit, applanit le danger.

Colomb voulut d'abord ſe faire rendre compte,
De ce qui devoit être, ou ſa gloire, ou ſa honte;
Du nombre de ces Rois; de l'état du Pays;
Si, craints de leurs ſujets, ils étoient obéis;
Si leur puiſſance, enfin, étoit ſi redoutable;
Sur-tout, ſi leur génie au ſien étoit ſemblable,
A celui de l'ami dont il voyoit l'eſprit
Voler bien au-delà de tout ce qu'il lui dit.
Si l'on pouvoit compter, qu'ils recevroient le culte
Qu'il leur annonceroit au milieu du tumulte,
Et qu'il ne pouvoit pas s'empêcher d'annoncer,
Au haſard de déplaire, ou de les offenſer:
Que cette miſſion doit faire ſon refuge;
Que ſans elle il ne peut complaire au juſte Juge;
Dont il ſeroit puni par d'éternels tourments,
S'il manquoit d'obéir à ſes commandements.

Goacanaric (c'étoit le nom du Roi Sauvage)
Lui parla ſans détour, d'une maniere ſage: —
Cinq Caciques, dit-il, occupent ce Pays,
Et nos ſujets nous ſont également ſoumis;
Chacun a pour ſon Chef l'amitié la plus forte,
Mais la Religion certainement l'emporte.
Ces deux points réunis pourroient embarraſſer:
Je penſe qu'aiſément nous les ferons ceſſer,
Dès que de votre Dieu la puiſſance infinie
Voudra faire éclater ſon ſublime génie.

Toute l'Isle déjà connoît votre pouvoir,
Et l'on pourra bientôt l'ériger en devoir;
Par de rares effets il faudra la convaincre:
Je vous la garantis, dès-lors, aisée à vaincre.
Tout ce que j'appréhende en ce moment fatal,
C'est un Peuple farouche, impoli, dur, brutal,
Qui s'est depuis long-temps introduit dans notre Isle;
Sorti, pour désoler notre paisible asyle,
Des régions du feu que vous nommez Midi,
Nos faciles bontés l'ont trop tôt enhardi.
Il est vrai, que son corps double presque le nôtre;
Sa grandeur est encor au-dessus de la vôtre:
Mais il est comme nous dans le reste du corps,
Ce qui le fit en paix recevoir sur ces bords (1).
Il a su profiter de toute la foiblesse
Qu'il entrevit en nous, tranquilles, sans finesse;
Et se formant bientôt un Royaume puissant,
Il n'y commande plus que d'un ton menaçant.
Peut-être, prendrez-vous sur lui le même empire?
Voilà ce qu'en mon cœur ardemment je desire!
Si ce bonheur jamais pouvoit nous arriver,
Je vous réponds alors de vous le conserver.
Ces étrangers sont craints, mais sans qu'on les respecte;
La soif qu'ils ont de l'or, nous est à tous suspecte:
Ils ont su s'emparer du lieu qui le produit,
Nous n'en approchons plus, qu'en tremblant, & de nuit.

---

(1) C'étoient des *Caraïbes* venus des *Isles du Vent*, & originaires de la riviere des *Amazones*. Tous grands & bien faits ; ils conservent encore un air rude & mâle.

Ils en ſont tout couverts ; des pieds juſqu'à la tête ;
C'eſt leur goût dominant : & , dans nos jours de fête ,
Ils brillent d'un éclat, dont nos Peuples jaloux
Ont peine à retenir un trop juſte courroux.
Si vous voulez contr'eux marcher avec vos armes,
Nos Peuples ſatisfaits y trouveront des charmes :
Pour moi, dans quelqu'endroit que vous daigniez aller,
Je vous y conduirai ; vous n'avez qu'à parler. —

L'ESPRIT de l'Amiral, revenu de la crainte,
Trouva dans ce diſcours un nouveau labyrinthe :
Qu'étoit-ce, que ce Peuple arrivé du dehors,
Qu'il jugea des Géants à leur énorme corps (1) ?
A ces obſcurs propos il ne put rien comprendre,
Fut juſqu'à ſoupçonner qu'on vouloit le ſurprendre ;
Que le Cacique fin manquoit de bonne-foi,
Qu'il vouloit, tout au moins, lui donner de l'effroi.
Ainſi nous rejetons ce qui paſſe nos forces,
Et le croyons toujours de trompeuſes amorces.
Mais l'or dont il parloit, pour qui juſques ici
Colomb n'avoit daigné témoigner nul ſouci,
Paroiſſoit éclaircir cette énigme profonde,
Et flatter un eſpoir que la gloire ſeconde.

---

(1) L'opinion de ces *Géants* n'eſt rien moins que de moi. Le P. *Charlevoix* ſemble l'avoir adoptée, d'après les Ecrivains *Eſpagnols.* On croyoit dans ces temps de ſimplicité, qu'il falloit du merveilleux en tout. Les *Hiſtoriens* ne s'en ſont point diſpenſés. Cette Fable n'a pu être fondée que ſur les diverſes tailles des Sauvages *Américains* : ce qui pourroit bien prouver qu'ils ſortent de Peuples différents ?

L'Amiral dit alors au Roi du Marien,
Qu'ils n'avoient qu'à partir, & qu'il ne craignoit rien;
Qu'avec ſes Eſpagnols, le Dieu qui les protege,
Il vaincroit à coup ſûr un Peuple ſacrilege:
Qu'on n'eût qu'à lui montrer, indiquer le canton
Où ce Peuple indomptable oublioit la raiſon,
Et qu'il le ſoumettroit ſans employer ſes armes;
Que ſon unique aſpect le rempliroit d'alarmes: —
Je vais, ajouta-t-il, uſer d'un tel pouvoir,
Que vous, que j'en inſtruis, tremblerez à le voir. —

Il s'aſſemble auſſi-tôt une plaiſante Armée.
Par des motifs divers elle fut animée:
Le Cacique annonça, qu'on marchoit vers les lieux
Où régnoit en tyran un Cacique orgueilleux;
Que le fils du Soleil l'alloit punir des crimes,
Dont, depuis ſi long-temps, ils étoient les victimes,
Et leur rendre en ce jour, la liberté, l'honneur,
Qu'ils ſe laiſſoient ôter par ce fier raviſſeur:
Que, pour convaincre mieux leurs yeux & leurs oreilles,
Ils verroient éclater de nouvelles merveilles.

L'Amiral dit aux ſiens qu'il avoit enfin ſu,
Où croiſſoit ce métal qu'ils n'avoient qu'apperçu;
Qu'on n'en vit jamais tant au reſte de la terre:
Mais qu'il faut eſſuyer une cruelle guerre;
Qu'un Peuple de Géants veille ſur ce tréſor,
Qu'après l'avoir vaincu l'on regorgera d'or.
Qu'ils aient à conſulter au plutôt leur vaillance.
Aucun, à ce diſcours, ne garda le ſilence.

Tous étoient dévorés d'un avide desir ;
Ils ne firent qu'un cri de joie & de plaisir:
L'ardeur dont ils brûloient ne pouvoit se suspendre,
Quand on court s'enrichir, rien ne se fait attendre.

Colomb mit à profit un si soudain transport.
Après avoir garni les vaisseaux & le fort,
A peine se vit-il la moitié de son monde,
Déjà bien peu nombreux quand il affronta l'Onde.
Mais de pareils Héros valent tous les soldats,
Qu'on traîne, en dépit d'eux, quelquefois aux combats.
A l'envi, respirant une ardeur martiale,
Ils sembloient préparer leur pompe triomphale :
Dignes d'être loués ; si toute autre raison
Se fût mêlée au goût pour la riche Toison !
Les Barbares suivoient, en beaucoup plus grand nombre;
Mais de nos Castillans ils étoient moins que l'ombre :
Le carquois sur l'épaule, avec l'arc à la main,
Et la flêche en arrêt, ils avançoient chemin,
Comme si l'ennemi qu'ils savoient loin encore,
Comme si le combat eût été près d'éclore.
L'Amiral instruisoit le Cacique en marchant,
D'un art pour qui ce Chef montroit quelque penchant;
De notre Art militaire il contoit l'origine,
Les loix, l'arrangement, l'ordre, la discipline:
Il charmoit cet esprit qui vouloit tout savoir,
Et donnoit à Colomb le plus flatteur espoir.

On passa des forêts d'une vaste étendue,
Des rivieres, des lacs où s'égaroit la vue,

En côtoyant toujours des monts d'une grandeur
Qui paroiſſoient du Ciel égaler la hauteur :
On ne crut voir jamais le bout de cette chaîne.
Il fallut à la fin abandonner la plaine,
Gravir ſur tous ces monts, par des côteaux moins doux
Que n'eſt l'âpre ſommet des Alpes en courroux.
Il ne falloit pas moins qu'une telle eſpérance,
Celle d'aller puiſer de l'or en abondance,
Pour ſoutenir des gens qui s'étoient rebutés,
Avec moins de raiſons, ſur les flots irrités.
A cet amour de l'or eſt-il rien qu'on préfere ?
Tout eſt d'un poids léger pour quiconque en eſpere!
On traverſa long-temps de ces monts ſourcilleux,
Où l'on ne rencontroit que ſentiers périlleux :
Pour les pouvoir tirer de ces montagnes hautes,
Les Sauvages prêtoient du ſecours à leurs hôtes,
Sans quoi le plus grand nombre y ſeroit demeuré.
Mais enfin on parvint au lieu tant deſiré.
Jamais en arrivant dans le Péloponeſe,
Cette troupe de Grecs ne ſe ſentit plus aiſe ;
Elle qui ſut franchir les plus affreux déſerts,
Braver la faim, la ſoif, mille périls divers (1).

Dès que l'on eut atteint la plus haute montagne,
On découvrit au pied la riante campagne
Où le Roi de Magua tenoit ſa riche Cour.
On voulut contempler un auſſi beau ſéjour.
Il n'eſt point en effet de plaine plus fertile ;
C'eſt un Pays charmant & le meilleur de l'Iſle :

---

(1) La fameuſe retraite des dix mille de *Xenophon*.

Des rivieres ſans nombre y répandent leurs eaux,
Forment de tous côtés d'agréables ruiſſeaux.
Les Caſtillans ravis d'un lieu que rien n'égale,
Lui donnerent le nom de la *Plaine Royale:*
Elle le porte encor; mais le mérite moins
Que quand la barbarie y trouvoit ſes beſoins,
Tant l'Eſpagnol s'endort au ſein de la pareſſe,
Et ſait mal profiter d'une telle richeſſe!
Le Français eſt Colon & né pour cultiver,
L'Ibere à ce bonheur ne ſauroit arriver.

Le Cacique & Colomb virent une cohue,
Qui s'étendoit au loin, juſqu'à perte de vue.
C'étoit la Nation, aſſemblée au haſard;
On en vit déboucher des flots de toute part:
Elle accouroit au bruit de la réponſe fiere,
De l'affront ſignalé qui la rendoit guerriere.
Le ſignal de la guerre avoit été donné:
Déjà Goacanaric, proſcrit & condamné,
Ne devoit rencontrer, pour lui, ni pour ſa race,
Aſyle, ni pardon, ni retraite, ni grace;
Sa perte étoit jurée, auſſi-bien que des ſiens
Qui voudroient ſoutenir le parti des Chrétiens.
Enfin ces étrangers, que l'on haït, qu'on déteſte,
Devoient encor ſubir un deſtin plus funeſte.
Mais le Ciel qui ſe rit de projets criminels,
Fera bientôt changer des arrêts ſi cruels!

Quand on fut deſcendu dans la plaine féconde
Où ſans ceſſe augmentoit ce tourbillon de monde,

La prompte invaſion étonna les eſprits ;
On ne s'attendoit point à ces efforts ſubits :
La Nation vivoit dans une nonchalance,
Qui ne quadroit rien moins qu'à tant de vigilance.
C'eſt par où commença la ſurpriſe & la peur ;
L'ennemi diligent ne fut plus ſi trompeur.
On vint à rappeller ce que la renommée,
D'un pouvoir ſans égal, de ſa force charmée,
Avoit diſtribué de vif & d'impoſant ;
Cet ennemi ceſſa d'être ſi malfaiſant.
La guerre, qui devoit d'abord être offenſive,
A la pluralité ne fut que défenſive ;
Et, ſi les ennemis n'étoient point indiſcrets,
On convint d'écouter leurs paroles de paix.

C'est ainſi que, par-tout, à la crainte s'explique,
Un reſſort décoré du nom de politique.
La nature en doua toutes les Nations.
Au rang des Arts chez nous l'ont mis les paſſions :
Dans cet Art dangereux l'Italien excelle ;
Il eſt ſon propre fonds, c'eſt lui qui le recelle.

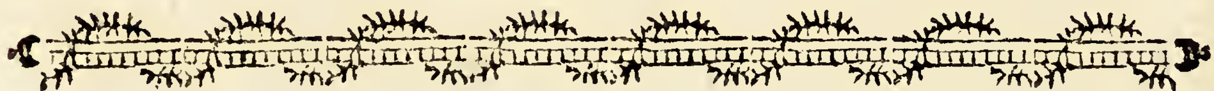
Fin du ſeizieme Chant.





ARGUMENT
DU
DIX-SEPTIEME CHANT.

On arrive en présence. Colomb juge au premier coup-d'œil, qu'il n'aura pas de peine à vaincre des ennemis qui tremblent déjà. Il s'avance au-devant du Chef des Géants, nommé Caonabo, qui croit l'intimider par un discours vif & séduisant. Goacanaric y répond avec encore plus de fermeté. Mais l'Amiral, parlant à son tour, acheve de jeter l'épouvante dans le cœur de ces gens simples & peu expérimentés. Il profite de la circonstance d'une éclipse de Lune, qui devoit arriver le soir même, s'en sert comme d'un prodige dont le Ciel usoit pour leur manifester sa volonté; & il finit par abattre d'un coup d'Arquebuse un oiseau perché sur un arbre: ce qui fit fuir toute cette multitude de Sauvages.



CHANT XVII.

Dans les temps reculés, comme aux siecles récents,
Rien ne doit étonner, ni surprendre nos sens:

Les Peuples aguerris & les Peuples barbares
Ne fourniſſent pas moins les traits les plus bizarres.
L'épouvante ſe fourre au cœur le moins contrit;
Un rien fait trop ſouvent ce changement ſubit :
L'ame reçoit toujours de nouvelles empreintes,
Tantôt de fermeté, tantôt auſſi de craintes.
Il ne faut point ailleurs rechercher la raiſon,
Pourquoi, tel qui fut brave eſt aujourd'hui poltron?
L'honneur, les préjugés, mille autres circonſtances
Déterminent en nous toutes ces différences;
Et l'amour de la vie en eſt bien moins l'objet,
Que l'aſcendant ſuprême à qui l'homme eſt ſujet!
Tout ce qui frappe en lui le reſſort des idées,
Les a, malgré lui-même, auſſi-tôt décidées,
Vers le bien, vers le mal, ainſi qu'il eſt porté;
Ce qui ne détruit point ſa triſte liberté :
S'il en ſait faire uſage, & qu'elle le gouverne,
Son eſprit entre deux choiſit, goûte, diſcerne;
Mais, s'il ſe livre en tout à de premiers tranſports,
Il eſt l'unique auteur, l'artiſan de ſes torts.
L'erreur, qui le conduit, eſt un penchant rapide,
Que la ſaine raiſon n'éclaire, ni ne guide :
Tout offuſque en ce cas; &, ne raiſonnant plus,
Les traits les plus ſaillants deviennent ſuperflus.
Il ne voit, n'entend rien : la plus foible apparence
Lui paroît un éclat de force ou de puiſſance;
Le jour n'eſt jamais clair à ſes yeux aveuglés,
Et les Cieux pour toujours ſemblent être voilés.
Tant de Peuples vaincus, ſans preſque ſe défendre,
D'autres ſe défendant aux rives du Scamandre,

Mais ſubjugués enfin, par la prévention,
Font aſſez voir quelle eſt notre condition!
Ceux que Colomb ſoumit, méritent moins de blâmes;
Il enchaînoit leurs cœurs, il captivoit leurs ames;
Par des objets nouveaux pour leurs yeux trop ſurpris,
En Conquérant adroit, il forçoit les eſprits;
Et, Vainqueur différent des Vainqueurs de la Terre,
Il les aſſujettit ſans leur faire la guerre.
De l'Être indépendant dont il ſuivoit la voix,
Il exécutoit l'ordre & rempliſſoit le choix:
Dans les ſoins généreux où ce grand homme brille,
On l'eût pris pour un Pere inſtruiſant ſa famille.

L'Amiral, avançant d'un air qui ne craint rien,
Vit ce Peuple trembler & prendre un faux maintien.
Il pénétra d'abord ce qu'il avoit dans l'ame.
Ce ſecret découvert le ſurprend & l'enflamme.
Tout ainſi qu'un faux brave aide à ſe déceler,
Il le voit, en criant, ſe rompre & s'ébranler,
L'inſulter par du bruit pour toute contenance.
Le vrai courage eſt froid, & n'a point d'arrogance.
Il connut à ce trait, qu'il n'eût oſé prévoir,
Que ce Peuple ſeroit facile à décevoir;
Et, ſans manifeſter ſa prompte découverte,
Il prédit que ces gens accouroient à leur perte.
Mais, pour mieux raſſurer le Cacique allié,
Il ajoute, auſſi-tôt, qu'ils lui faiſoient pitié:
Qu'en faveur du Cacique & de ſon alliance,
Il vouloit bien paſſer toute leur inſolence;
Qu'ils alloient, de lui ſeul, obtenir leur pardon,
Et

Et que de cette foule il lui faisoit un don,

On étoit en présence, & sans rien entreprendre.
Les deux Partis sembloient n'avoir qu'à se défendre.
Aucun ne remuoit. La troupe des Géants
Fixoit tous les regards de nos Européans,
Mais beaucoup moins frappés de cette énorme taille,
Que de leur voir ainsi retarder la bataille :
Un vain ajustement les étonnoit encor ;
Leurs corps étoient ornés de larges plaques d'or.
Les rayons du Soleil, y dardant la lumiere,
Ajoutoient de l'éclat à cette taille fiere,
Sans donner à nos gens, ni crainte, ni terreur :
Ce coup-d'œil au contraire, augmentoit leur fureur.
Semblables aux soldats, qui dans les champs d'Arbelles,
Vainquirent Darius & ses troupes si belles (1),
Le fer qui les couvroit, est au-dessus de l'or,
Quand sur les pas de Mars il faut prendre l'essor.
L'Amiral ennuyé décida de sa gloire,
En se précipitant au sein de la victoire :
Il s'avance, d'un pas capable d'étonner,
Au-devant de celui qu'il voyoit ordonner.
C'étoit CAONABO, dont l'air mâle, terrible,
N'annonçoit point un Chef qui dût être sensible ;
Vieillard déjà cassé, mais altier, menaçant,
Et sa taille & son ton marquoient un vrai Géant ;
Son corps, quoique courbé sous le faix des années,
Ne retenoit que trop de fieres destinées ;

(1) Vie d'*Alexandre le Grand*, par *Quinte-Curce*.

Il étoit revêtu d'un ſuperbe appareil,
Son eſtomac portoit l'image du Soleil.
Colomb voulut parler : mais, d'un air d'aſſurance,
Il lui tint un diſcours dont voici la ſubſtance. —

Étranger, quel es-tu! Pourquoi, dans nos climats,
As-tu troublé la paix; viens-tu porter tes pas?
Quelle rage a ſaiſi ta fougueuſe manie,
Pour nous venir, cruel, charger d'ignominie!
Que t'avons-nous fait? Dis, s'il en eſt parmi nous,
Qui ſe ſoit attiré ton funeſte courroux?
Pourrois-tu nous citer, que le moindre des nôtres
Ait couru ton Pays pour dépouiller les vôtres?
Nous vivions, ignorés des tiens & de tes Dieux;
Qu'es-tu donc venu faire en ces paiſibles lieux?
Viens-tu, pour aſſouvir tes impudiques flammes,
Enlever, ſous nos yeux, nos enfants & nos femmes;
Ou viendrois-tu, comptant ſur ton activité,
Chercher à nous traîner dans la captivité?
Si ce ſont tes deſſeins, à coup ſûr tu t'abuſes:
Et, pour ſauver vos jours, invente des excuſes;
Mais ne va point ici croire, te figurer,
Que nous baiſions les fers que tu veux préparer.
Voi cette Nation en grand nombre aſſemblée;
Juge (ce n'eſt pas tout) combien l'Iſle eſt peuplée.
T'imaginerois-tu que tant de fiers Guerriers,
Qui, contre toi, ſont prêts à couvrir leurs foyers,
Puſſent facilement recevoir des entraves,
Se laiſſer enchaîner, devenir tes eſclaves?
Avant que ce projet ait pu s'exécuter,

Il faudra se résoudre à tout ensanglanter!
Décide, auparavant, de tes forces débiles.
Tes hommes peuvent être encor plus forts qu'agiles;
Tu peux être un Héros entre les demi-Dieux:
Crois-tu donc que ce soit un titre pour ces lieux?
Sachez que nous sortons d'une illustre origine:
C'est ce qu'à notre taille aisément on devine.
Nous ne sommes point nés parmi la Nation
Sur qui j'ai maintenant la Domination;
Elle nous obéit, nous devons la défendre,
Et je la défendrai; dussé-t-on entreprendre!
Rien ne peut retenir mon trop juste courroux,
Ce Pays, tout entier, est à présent à nous.
Nous sommes avertis, par un Dieu secourable,
Qui, d'avance, nous offre un secours favorable,
Que vous ne débarquez sur ces bords fortunés,
Qu'afin de nous y voir aux fers abandonnés?
Peuples! vous ne suivrez de telles infortunes,
Que lorsque votre cause & la nôtre communes
Pourroient cesser d'avoir les mêmes défenseurs!
Jusques-là nous serons toujours vos protecteurs.
En vain Goacanaric, cet ami si fidelle,
Envers vous & ses Dieux est devenu rebelle:
Ne craignez rien; sous moi l'Étranger & l'ami,
Quels que soient leurs efforts, ne nuiront qu'à demi. —

Le fastueux Géant, rempli de véhémence,
Acheva de la sorte un morceau d'éloquence,
Aussi neuf pour le lieu, que propre à fasciner
De timides esprits peu faits pour raisonner.

Colomb vouloit parler pour le Ciel qu'il implore;
Le Roi du Marien l'interrompit encore. —

Tu viens, Caonabo, d'étaler ton orgueil,
Mais tu touches, je crois, à ton dernier écueil:
Entre l'eſpoir, la crainte, on voit trop que tu flottes;
Si tu veux, j'en appelle à mes Compatriotes?
Qu'ils jugent entre nous, où gît la trahiſon,
Et quel eſt de nous deux qui peut avoir raiſon.
Tu conviens qu'en ces lieux tu n'as point pris naiſſance:
Tu fais le Souverain; d'où te vient ta puiſſance?
Tu ne l'as que trop dit! tu regnes en tyran;
Combien reſſentons-nous, que c'eſt là tout ton plan!
Depuis que nos malheurs t'ont introduit dans l'Iſle,
A-t-elle, ſous tes loix, pu ſubſiſter tranquille?
Tu nous prives d'un droit naturel & ſacré,
Notre or eſt dans tes mains tout entier demeuré.
Je ſupprime, à tes yeux, tant d'autres injuſtices
Qui naiſſent tous les jours de tes moindres caprices;
Perſonne n'eſt ici qui le puiſſe ignorer.
Ce ſont là tes forfaits; tu dois les réparer;
Alors cette amitié, que tu dis que j'oublie,
Deviendra le plaiſir le plus doux de ma vie.
Ce n'eſt que pour toi ſeul qu'a ceſſé l'amitié
Dont tu voudrois te faire un droit à la pitié.
Voici préſentement quel peut être mon crime;
De ce Peuple il ne doit m'attirer que l'eſtime:
Tu ſais que, de tout temps, ſa ſenſibilité
S'eſt fait un droit ſacré de l'hoſpitalité?
Si je ſuis criminel, & ſi j'en ſuis capable,

A ſa fureur, aux miens, je livre le coupable.
Le haſard fit tomber ces étrangers chez moi;
En les accueillant tous, j'ai ſuivi notre loi.
J'aurois peut-être dû, ſongeant à ton exemple,
Qu'avec horreur en toi tout ce Peuple contemple,
Craindre des inconnus, les repouſſer bien loin?
Pour m'en juſtifier, tu prends aſſez de ſoin!
Nous t'avons recueilli, toi, les tiens, ſur nos Côtes;
Nous vous avons traité plus en freres qu'en hôtes;
Ce n'eſt qu'en uſurpant le ſouverain pouvoir,
Que vous vous acquittez d'un auſſi ſaint devoir?
Je ne crains rien de tel des gens que tu déprimes:
Qui peut être jamais capable de vos crimes!
J'ai ſondé l'Étranger que tu vois, & les ſiens;
Ils m'ont paru ſenſés, chargés des plus grands biens,
Sages & retenus, remplis d'une induſtrie
Qui pourra quelque jour illuſtrer ma Patrie.
En cette qualité, je leur ai fait accueil:
Je ne crois pas par-là nous préparer de deuil.
Leur Chef préſentement, va s'expliquer lui-même;
Tu connoîtras qu'en lui brille un éclat ſuprême. —

Si fort préconiſé par un diſcours ſi vif,
Qui rendit à ſon ſort tout le monde attentif;
Qui, même en ſa faveur, excita du murmure
Contre le fier Géant auteur de ſon injure;
L'Amiral prit, enfin, la parole à ſon tour,
Et ſut bientôt gagner le reſpect & l'amour. —

Peuples qui m'écoutez, & vous, ſages Caciques,

Dont je réclame ici les vertus pacifiques;
Vous décideriez-vous ſur des expoſés faux ?
Mais, non! votre climat ignore ces défauts!
Nous ne ſommes rien moins que ce qu'on oſe dire.
Hélas! ſerions-nous faits pour troubler cet Empire?
Un nombre ſi petit d'hommes ſans nul ſecours,
En bonne-foi! peut-il attenter à vos jours?
Cette accuſation eſt ſi déraiſonnable,
Qu'elle tombe en naiſſant, & ſort du vraiſemblable.
C'eſt nous inſulter plus, que nous faire de tort.
Il eſt vrai que le Ciel eſt avec nous d'accord,
Et que nous ne marchons qu'armés de ſa puiſſance:
Mais un ſi grand bonheur prouve notre innocence.
Ce Ciel juſte, équitable, a-t-il jamais permis,
Qu'un forfait ſous ſon nom, le crime fût commis?
Que ſon pouvoir ſervît de voile à l'injuſtice,
Ni que ſa vérité menât au précipice?
Il nous a fait quitter nos femmes & nos biens,
Pour vous venir prêcher le vrai Dieu des Chrétiens,
Pour arracher ce Peuple aux horreurs de l'abîme:
Voilà le ſeul devoir, l'objet qui nous anime!
Nous n'en avons point d'autre; & ce ſoin eſt trop pur,
Pour que votre Pays ſoit avec nous peu ſûr!
Aucun de nous n'en veut, à vos biens, à vos vies;
Nous ne connoiſſons point de telles infamies:
C'eſt en vain qu'on nous prête un motif auſſi noir;
Nous pouvons plus encor donner que recevoir.
Demandez-le aux ſujets du généreux Cacique,
Dont l'eſprit, dont le cœur ſi tendrement s'explique?
Ils ne vous diront point, que, mécontents de nous,

Nous nous ſoyons en rien attiré leur courroux :
Tout ce qui leur a plu de toutes nos richeſſes,
A toujours devancé leur eſpoir, leurs careſſes.
Nous ne nous propoſons, dans nos ſoins haſardeux,
Que le tendre plaiſir de faire des heureux.

Pour remplir ce deſſein, qu'à nos yeux rien n'efface,
Nous avons traverſé le plus horrible eſpace
De ces immenſes Mers qui joignent à vos bords,
Ceux où le Ciel pour nous a verſé ſes tréſors;
Tréſors pour vous cachés ! mais dont la riche ſource
Doit être déſormais votre unique reſſource.
Le premier de ces biens qu'il offre à votre eſpoir,
Eſt un bienfait que l'homme a peine à concevoir,
L'alliance d'un Dieu deſcendu ſur la Terre,
Pour rétablir la paix, en retirer la guerre :
Aſſez & trop long-temps, les hommes malheureux
Ont gémi ſous le poids des fers les plus honteux !
Sur nos bords fortunés, comme ſur ces rivages,
L'empire du Démon exerçoit ſes ravages,
Lorſqu'un Dieu plus puiſſant, en pouvoir, en crédit,
Eſt venu nous ſouſtraire à ce regne maudit.
C'eſt le Dieu qui créa les Cieux, la Terre, l'Onde,
Et les êtres divers qui peuplent ce bas-Monde,
Beaucoup plus étendu que vous ne le penſez !
Ceſſez d'avoir recours à des Dieux inſenſés,
Peuples, qui m'entendez en ces inſtants terribles,
Où je viens démontrer des vérités ſenſibles !
Vous & nous périſſions, ſans le ſecours d'un Dieu,
Éternel, immuable, & préſent en tout lieu.

S'il ceſſoit, un moment, ſes ſoins ſur la nature;
Tout ſeroit confondu dans une nuit obſcure :
Les Aſtres lumineux, qui luiſent tour-à-tour,
Ne feroient plus qu'un tout, de la nuit & du jour;
Et bientôt le néant, d'où la nature eſt priſe,
Que des plus rares dons ſa Bonté favoriſe,
D'où nous ſommes tirés, comme tout ce qui luit,
Nous replongeroit tous dans ſon épaiſſe nuit.
Mais le Dieu que je prêche, eſt un Dieu de clémence :
Il eſt vrai qu'il punit, autant qu'il récompenſe,
Et qu'on ne peut enfreindre un ſeul mot de ſa Loi,
Manquer pour lui d'égards, trahir rien de ſa foi,
Sans s'expoſer, un jour, à d'éternels ſupplices;
Mais il nous fait jouir d'immortelles délices,
Lorſque nous perſiſtons à l'aimer ſans retour,
Et que rien, dans nos cœurs, n'altere cet amour.

Ce ne ſont point ici d'ingénieuſes Fables,
Pour vous rendre, à nos vœux, humains & favorables:
Songez, Peuples, ſongez que ce qui luit aux yeux,
Ces Terres & ces Mers, nous-mêmes & ces Cieux;
Enfin, tout ce qu'embraſſe un Univers immenſe,
Ne peut s'être formé de ſa propre ſubſtance?
Qu'un Maître a dû produire un tout auſſi parfait?
Le Dieu dont je vous parle, eſt celui qui l'a fait.
Ceux que vous adorez ne ſont que ſes Miniſtres,
De rebelles eſprits, farouches & ſiniſtres;
Qu'il a précipités, du haut de ſon ſéjour,
En des cachots obſcurs, d'où s'éloigne le jour.
L'homme leur a paru l'innocente victime

Qu'ils pouvoient attirer avec eux dans l'abîme:
Aussi-tôt, l'attaquant & le jour & la nuit,
Vers leur crime odieux ils l'ont bientôt conduit.
Ils avoient étendu, sur sa vue égarée,
Le voile qui cachoit la Majesté sacrée;
Par l'artifice affreux du Démon séducteur,
Bientôt il oublia jusqu'à son Créateur.
Dieu, pour nous retirer de ces horribles pieges,
Voulut nous faire part des plus beaux privileges;
Il descendit lui-même en ce mortel séjour,
Et vint ouvrir nos yeux fermés jusqu'à ce jour:
Il nous dicta ses Loix, sa Religion sainte,
Dont on n'ose passer la redoutable enceinte,
Sans manquer aux devoirs que sa bouche a prescrits,
Etdontlesplusgrandsbienssonttoujoursd'heureuxfruits.
Depuis que nous vivons sous un si puissant Maître,
La nature pour nous prend plaisir à renaître;
Nos climats embellis par ses soins bienfaisants,
Sont comblés tous les jours des plus rares présents.

Ce Dieu n'exige point de choses impossibles;
Son culte est aussi pur, que ses Loix sont paisibles:
Nous devons fuir le mal, & pratiquer le bien;
A ce signe charmant se connoît le Chrétien!
L'aimer & le chérir, le prier à toute heure,
Desirer à la mort sa céleste demeure,
Faire, pour l'obtenir, hommage de son cœur,
Et ne mettre qu'en lui son unique bonheur;
La Foi, la Charité, la flatteuse Espérance
De vivre & de mourir dans la persévérance,

Et le pardon des maux qu'on nous fait éprouver ;
Sont encor des ſujets où l'on doit s'élever.

Voilà ce que Dieu demande à ſes Fideles.
De toutes les vertus il les veut pour modeles.
Du reſte il leur ordonne, en tous lieux, en tout temps,
D'obéir à leurs Rois, ſauf ſes droits éclatants :
Ce ſont, il nous l'a dit, ſes images ſur terre.
Il ne domine lui, qu'au ſéjour du tonnerre ;
Et c'eſt là, ſans reſpect pour les rangs d'ici-bas,
Qu'il juge les mortels à l'heure du trépas.
Il nous l'a déclaré : celui qui ſera juſte,
Recevra ſur le champ la récompenſe auguſte,
Promiſe à ſes Élus qui, conſtants dans leur Foi,
N'auront jamais fauſſé ſa reſpectable Loi :
Mais auſſi, ſans pitié pour les cœurs infidelles,
Il prépare pour eux des flammes éternelles.

Voyez préſentement, vous tous qui m'écoutez,
Si de pareils objets doivent être goûtés ?
Vous étiez le ſeul Peuple, à qui tant de merveilles
Reſtoient à ſe montrer & charmer les oreilles :
Dieu, pour en enrichir vos climats ignorés,
Sur ces lieux inconnus nous a tous inſpirés ;
Et lui-même, guidant nos pas vers vos Contrées,
Par une vaſte Mer des nôtres ſéparées,
Au travers de périls qui vous feroient frémir,
Nous a mis ſur ces bords où l'on vous voit gémir.
Quoique vous ignoriez le malheur où vous êtes,
Et la proſcription qui menace vos têtes,

Ce n'eſt pas moins un crime aux regards de ce Dieu,
Qui veut qu'on le connoiſſe & l'adore en tout lieu.
Vous en fûtes punis, juſqu'à ce moment même
Où je vous viens porter ſa volonté ſuprême ;
Mais voyez, maintenant, combien vous le ſeriez,
Si vous négligiez trop de tomber à ſes pieds ?
L'Enfer auroit ſur vous encor toute autre priſe !
Ce temps pour les Démons eſt un inſtant de criſe :
Ils attendent, du creux de leurs noirs ſouterrains,
De quel œil vous verrez l'erreur dont je vous plains :
Et je ne doute point, que leur haute malice
N'ait déjà contre nous employé l'artifice :
Que tant de faux rapports qui vous ont été faits,
N'émanent de leur rage, & n'en ſoient les effets.

Mais, pour vous mieux prouver la Puiſſance certaine
De ce Dieu Tout-puiſſant qui vers vous nous amene ;
Peuples ! je vous annonce un prodige ce ſoir (1),
Que ſa faveur veut bien me laiſſer entrevoir :
Dès que l'Aſtre du jour, qui baiſſe ſa lumiere,
Aura fini, pour vous, ſa courſe journaliere ;
L'Aſtre, qui lui ſuccede & préſide à la nuit,
Éteindra tout-à-coup la clarté qui le ſuit,

---

(1) Ce trait d'Hiſtoire n'eſt point, ni du temps où je le place, ni du lieu où je le mets : les Ecrivains de la vie de *Colomb* lui en font honneur plus tard qu'à ſon premier voyage, & diſent que ce fut dans l'Iſle de *Cuba*, que, par une préſence d'eſprit admirable, il employa cette reſſource pour s'en attacher les *Naturels*, qui ne paroiſſoient pas ſi diſpoſés que ceux de l'Iſle *Haïti* à recevoir parmi eux des *Européans*.

Et tous ces lieux plongés dans d'épaisses ténebres,
Ne présenteront plus que des horreurs funebres.
Votre seul repentir lui rendra sa beauté:
Sinon tremblez, mortels! le Ciel est irrité.

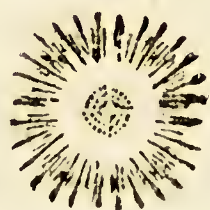
Goacanaric, instruit de ces divins Mysteres,
Dont je vous trace ici de légers caracteres,
Vous en expliquera les détails précieux,
Dès qu'il vous verra prêts à recourir aux Cieux;
Quand vous aurez rompu la chaîne qui vous lie,
Avec ces noirs esprits, messagers de folie;
Que vous aurez brisé leurs Autels impuissants,
Pour ne vous plus livrer qu'au légitime encens,
Que l'on doit à ce Dieu, dont le culte adorable
Regne aujourd'hui, par-tout, sur la terre habitable.
C'est lui que j'ai choisi pour ce dépôt sacré,
Dépôt qu'à sa vertu le Ciel a déféré;
Attendant toutefois, qu'il vous vienne des hommes
Faits pour vous enseigner le chemin où nous sommes,
Des Prêtres de ce Dieu qui demande vos cœurs,
Et qui vous conduira de bonheurs en bonheurs.
Son culte est l'ennemi des querelles, des haines;
Il abhorra toujours les victimes humaines:
Ainsi n'allez pas croire, en vos esprits troublés,
Que, par ce culte saint, ces lieux soient désolés?
La paix & le repos, l'espoir le plus tranquille,
Feront de ce climat le plus superbe asyle.
Nous vous apporterons, en commerce avec vous,
Les plus riches présents, les bienfaits les plus doux,
Et, devenus alors nos amis & nos freres,

Vous participerez à nos destins prosperes.

O toi, Caonabo, pour nous intimider,
Sur quel hardi dessein as-tu pu te fonder!
Penses-tu qu'un discours nous induise en alarmes?
Ignorerois-tu donc le pouvoir de nos armes?
Je vais t'en faire Juge, en ce même moment.
Voi cet oiseau perché: suspens ton jugement. —

Frappé du plomb mortel, l'oiseau tombe par terre.
La multitude croit entendre le tonnerre;
Et, d'une peur affreuse atteinte en cet instant,
Elle se met à fuir comme un timide enfant:
La plupart, terrassés & saisis d'épouvante,
Croyoient sentir en eux le coup qui les tourmente;
L'Amiral & ses gens, long-temps abandonnés,
Virent leurs Conducteurs eux-mêmes consternés,
Et pour les rappeller d'une crainte mortelle,
Il fallut que leur Chef s'armât d'un nouveau zele.

Fin du dix-septieme Chant.





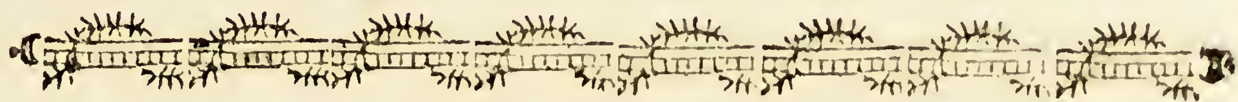
ARGUMENT

DU

DIX-HUITIEME CHANT.

Goacanaric eût fui comme les autres, ſans l'Amiral qui l'arrêta. Nouvelle épouvante que cauſe aux Barbares un événement naturel. Ils viennent ſupplier Colomb de leur faire rendre l'Aſtre qu'un Dragon vouloit dévorer, ſelon la ridicule opinion des Sauvages de l'Amérique. Colomb ſe fait prier juſqu'au temps où il ſait que doit ceſſer le prétendu prodige. En Politique fin, il impoſe à Caonabo la peine de demander lui-même au Ciel la délivrance de la Lune. Effet de cette ſupercherie. Le Chef des Géants devient tout autre à leur égard. Il offre aux Eſpagnols tout ce qu'il poſſede, les mene chez lui, & paroît d'abord pour eux de la meilleure volonté. Son portrait, & celui de ſa Cour. Richeſſes que ſon Palais offre à la vue, dont tous les meubles ſont d'or maſſif. Pour ſéduire les Eſpagnols, le fier Géant s'attache à leur faire goûter des plaiſirs bien capables de corrompre les mœurs, & d'altérer la ſanté. Il étale, pour cet effet à leurs yeux, tous les charmes d'une vie licencieuſe, & leur prodigue mille beautés dont ſa Cour eſt pleine. L'Amiral eſt le

seul, qui s'y conserve pur & sans tache ; il fait même tous ses efforts, mais inutilement, pour empêcher ses gens de succomber.



CHANT XVIII.

L'Éternel autrefois, protégeant les Hébreux,
Répandoit la terreur & combattoit pour eux ;
Du plus frêle instrument il leur faisoit des armes ;
Des hautbois, des clairons, mettoient tout en alarmes :
Pour protéger son Culte & sa nouvelle Loi,
Sans doute que ce Dieu semoit encor l'effroi,
Que, d'un Peuple grossier augmentant la foiblesse ;
Il souffloit sur Colomb les dons de sa sagesse !
Nouveau Législateur, un si sublime rang
Ne devoit plus jamais se souiller dans le sang !
Les temps étoient changés : & cet Être suprême ;
Par la seule douceur, veut aujourd'hui qu'on l'aime.

La foule, dissipée au bruit inattendu,
A l'éclair qu'elle crut du Soleil descendu,
N'osoit plus retourner, fuyoit dans la campagne ;
Et répandoit par-tout l'effroi qui l'accompagne :
Naturels & Géants, tout couroit à la fois,
Cherchoit à se cacher dans l'épaisseur des bois ;
Tout ainsi, qu'au moment d'un furieux orage,
On fuit, pour s'aller mettre à couvert de sa rage,

Le Roi du Marien n'en fut pas moins ſurpris.
Colomb, plus aiſément, raſſura ſes eſprits,
Sans lui rien dévoiler du ſecret qui l'étonne:
La ruſe, quelquefois, eſt innocente & bonne!
Il le laiſſe au contraire, en tout ſon embarras,
Occupé ſeulement à retenir ſes pas. —
Ce n'eſt là, lui dit-il, qu'un foible témoignage
Du pouvoir inconnu dont je puis faire uſage:
Vous en verrez, ce ſoir, un plus ſenſible effet;
Et je crois que par-là vous ſerez ſatisfait. —

Je ne doute de rien, répondit le Barbare;
Vous êtes un mortel ſurnaturel & rare,
Devant qui l'on ne peut réſiſter ni tenir:
Je dois, par le paſſé, juger de l'avenir!
Oui, vous avez acquis notre Iſle toute entiere;
Elle vous appartient, il n'eſt plus de barriere;
Vous en avez forcé le rempart le plus fort,
Et je ſuis, maintenant, certain de notre ſort.
Nous percerons bientôt juſques au dernier gîte. —

Faites donc revenir votre troupe au plus vîte;
Repart l'adroit Colomb, d'un viſage aſſuré.
Le Ciel en ce moment eſt pour nous conjuré;
Je ſens ſur mon eſprit ſa divine influence.
Enfin, l'on connoîtra ce que peut ſa Puiſſance!
Il n'eſt rien, cher ami, dont il ne vienne à bout;
Son pouvoir eſt ſi grand, qu'il réuſſit en tout.
Ne perdons point de temps; volez après les vôtres;
Leur retour à coup ſûr ramenera les autres. —

Le Cacique, à ces mots, se sent encourager.
Tel qu'un cerf poursuivi fend l'air d'un pas léger,
Il part : en un clin-d'œil disparoît de la plaine,
Et se va perdre aux yeux dans la forêt prochaine.
Par des cris redoublés il appelle ses gens,
A se rendre à sa voix assez peu diligents :
Les échos d'alentour, se répétant sans cesse,
Augmentoient dans leurs cœurs la frayeur qui les presse :
C'étoit un bruit affreux, dont l'air retentissant
Ajoutoit à l'horreur du prodige naissant.
La nuit vint tout couvrir de ses épaisses ombres,
Et répandre en ces lieux ses voiles les plus sombres.
La Lune, se levant, ne les put dissiper,
Que pour, l'instant d'après, s'en voir envelopper ;
Son Disque, environné d'une épaisse matiere,
Ne laissa bientôt plus échapper de lumiere ;
La Terre, interceptant son éclat emprunté,
Ne laissoit du Soleil passer nulle clarté.

Avant que l'horizon eût perdu tous ses charmes ;
Goacanaric revint, non pas exempt d'alarmes :
Ses gens, qu'il r'amenoit, fondoient tous en sanglots :
Ils tomberent aux pieds du singulier héros ;
Et leur Chef, partageant la douleur qui les guide,
Se lamentoit, comme eux, sur un coup si perfide.
Un Dragon, crioient-ils, *est prêt à dévorer*
Cet Astre lumineux fait pour nous éclairer... (1) !

---

(1) Il est certain que les Sauvages de la *Floride*, & peut-être d'autres, ont cette extravagante opinion : pour faire lâcher sa proie au

Ils conjuroient Colomb d'arrêter sa furie.
Ce fut long-temps en vain que la troupe le prie:
Astronome discret, il sait trop à quel point,
L'Astre, qui les afflige, attend d'être rejoint
Par l'unique principe où sa lumiere est prise,
Avant de terminer leur trouble & leur surprise.
Au contraire, en esprit subtil & pénétrant,
Il redouble l'effroi de ce Peuple ignorant: —
Je ne peux rien, dit-il, sur ce pouvoir suprême;
Il faut, pour le fléchir, Caonabo lui-même:
Et que ce fier tyran, tombant à deux genoux,
Reconnoisse ses torts, & calme ce courroux:
Qu'il implore du Ciel l'assistance divine.
Il n'est que ce moyen d'éviter sa ruine,
Et de rendre à ces lieux leur premiere clarté. —

Le Géant, près de là, gémissoit écarté
De la foule guerriere auparavant si prompte
A servir ses desirs instruments de sa honte.
On le cherche; on le trouve: il s'humilie aux pieds
Du Chef des Espagnols & de leurs alliés:
Sa faute est, devant tous, hautement étalée;
Politique jamais ne fut mieux signalée!
Colomb, intelligent dans ce profond savoir,
A tous, en cet état, le voulut faire voir.

---

prétendu *Dragon*, ils font un bruit épouvantable de *marmites*, &c. Toute ridicule qu'est cette cérémonie, on la fait commune à beaucoup de Peuples anciens; ce qui fait voir que les hommes sont par-tout les mêmes.

Chacun des ſiens armé d'une torche brûlante,
Montroit, à tous les yeux, ſa pompe triomphante,
Éclairoit, aux regards de ce Peuple accouru,
Un ſpectacle étonnant, qu'il n'auroit jamais cru.
Son Peuple, à cet aſpect, le mépriſe & l'oublie;
Effet toujours certain des Grands qu'on humilie!
Tant qu'ils ſont entourés de leur triſte grandeur,
Il ſemble que tout doit plier ſous leur ſplendeur:
Mais, au moindre revers qui dépouille leur gloire,
Nous remportons, ſur eux, une douce victoire.
Auroit-on préſumé, ſous ce climat nouveau,
Rencontrer de nos mœurs le fidele tableau?

A peine le Géant achevoit ſa priere,
Que la Lune reprit ſa brillante carriere:
La blancheur de ſon teint réfléchiſſoit aux yeux,
Un luſtre dont l'éclat embelliſſoit les Cieux;
Sur un fonds azuré, d'une beauté parfaite,
Cent mille diamants, que l'œil charmé convoite,
Reluiſoient à la fois par tant de feux lancés,
Que les plus beaux des jours en étoient effacés.
Colomb fut obligé d'en rapporter la cauſe,
A cet Être éternel, de qui vient toute choſe:
Car le Peuple, abuſant de ſa ſimplicité,
Le vouloit élever à la Divinité.
Jamais il n'oublia de ſe faire connoître:
On l'auroit adoré, s'il n'avoit craint de l'être.
L'impérieux Géant, le voyant de plus près,
Se livre le premier à cet aveugle excès;
Son eſprit enchanté ne pouvant ſe défendre

D'adorer en Colomb ce qu'il ne peut comprendre!
Et long-temps ce grand homme eut peine à contenir
Une indiſcrette ardeur qui cherche à le ternir;
Sa rare modeſtie égaloit ſon mérite.

Caonabo, changé, lui-même ſollicite
Ce Héros & les ſiens à venir dans ſa Cour,
Se refaire à loiſir des fatigues du jour.
Il offre ſes Palais, ſon Pays, ſes richeſſes,
Veut tout abandonner, & même ſes maîtreſſes:
Il n'a plus rien à lui; tout eſt à l'Étranger;
Heureux qu'il veuille bien avec lui partager!
Colomb, en homme adroit, le flatte, le conſole,
Feint de ne rien vouloir, en donne ſa parole,
Sûr que c'eſt le moyen de gagner tous les cœurs,
Et d'obtenir par-là de plus grandes faveurs:
Il ſait que l'intérêt eſt un vice nuiſible,
Quand ſous ſes vrais dehors, il ſe rend trop ſenſible:
Mais qu'il n'eſt plus aux yeux un objet déteſté,
Dès qu'il a mis un voile à ſa difformité.
Tant d'adreſſe valut à la troupe étrangere
Beaucoup plus de ſuccès qu'un projet téméraire.

Ce Cacique, en public, vif, fier, impétueux,
N'étoit chez lui qu'un Roi tendre, voluptueux.
Le plaiſir, qui ſouvent amollit le courage,
S'étoit acquis des droits dans cette Cour ſauvage;
Quoique la barbarie y parût preſqu'en tout,
On y voyoit, pourtant, régner un certain goût:
L'Amour qui s'y gliſſoit, mais dénué des graces,

En avoit conſervé quelques légeres traces ;
La volupté pour nous a toujours des appas,
Et la groſſiéreté ne la dépare pas :
C'eſt un piege tendu pour l'humaine foibleſſe,
Qui trouble la raiſon, lors même qu'il la bleſſe ;
Il en faut une, hélas ! au-deſſus du commun,
Pour ſauver ſa vertu de ce piege importun.
Notre Héros fut ſeul à s'en pouvoir défendre,
Et rien ne put jamais le forcer à ſe rendre.

Le repos de la nuit & ſon obſcurité
Arrêterent un peu la curioſité.
Nos gens de toutes parts jetoient un œil avide ;
Et la cupidité leur tenoit lieu de guide.
A la vive lueur de flambeaux naturels,
Ils jugerent ces lieux plus faits pour des mortels ;
Leurs yeux étoient frappés par un air d'opulence,
Qui leur fit concevoir, au moins de l'eſpérance.
Auprès du triſte endroit qu'ils venoient de quitter ;
Et que Goacanaric leur faiſoit habiter,
Celui-ci leur ſembla revêtu des trophées
Que l'on s'eſt figuré dans les Palais des Fées.
Mais, pour être en effet beaucoup mieux entendu ;
L'or ſeul donnoit du luſtre au Palais prétendu.

La Couriere du jour, cette étoile brillante
Qui devance le char de l'Aurore éclatante,
Annonçoit que déjà les ombres de la nuit
Alloient céder la place à l'Aſtre qui leur nuit.
Les Eſpagnols, preſſés d'un deſir intraitable,

En trouverent l'attrait au ſommeil préférable:
Tous voulurent veiller; & jamais l'Amiral
Ne put vaincre un eſpoir qui lui ſembloit fatal.
Il fallut avec eux paſſer la nuit entiere,
Sans prendre de repos, ſans fermer la paupiere:
Mais avaricieux goûta-t-il le ſommeil?
Il appréhende trop un funeſte réveil!
La clarté vient enfin réjouir nos Avares,
Montrer, de tous côtés, les tréſors les plus rares.
L'or, répandu par-tout avec profuſion,
Paroiſſoit au-deſſus de toute fiction;
Encor brut, & ſortant des mains de la nature,
Il ſembloit remplacer la pierre la plus dure:
Aux uſages reçus chez ce Peuple géant,
Dont l'induſtrie encor tenoit trop au néant,
Il étoit employé d'une maniere unique,
Qui déceloit le goût, l'eſprit le plus ruſtique.
Ce qui chez nous eſt pierre, ou de bois, ou de fer,
N'étoit ici formé que d'un métal ſi cher;
Et, par un riche accord, dans le moindre uſtenſile
On voyoit réunis l'agréable & l'utile.
La groſſiere façon de ces meubles nouveaux
N'en cachoit point le prix à tous nos Matelots:
Ils convoitoient, d'un cœur que l'intérêt domine,
Ces meubles précieux où leur eſprit s'obſtine.

Sans le reſpect qu'ils ont pour leur ſage Amiral,
Ils ſe feroient jetés ſur ce riche métal;
Et, comme des voleurs qui bravent tout aſyle,
Ils euſſent fait main-baſſe en ce beau domicile.

La prudence du Chef contint leur noir projet,
Les fit même rougir d'un odieux objet:
Car que ne peut toujours l'autorité du Maître
Qui ſait par des vertus ſe faire reconnoître?
Un moyen plus honnête, & dont il leur fit part,
Devoit les enrichir, peut-être un peu plus tard;
Mais ils n'auroient alors nul reproche à ſe faire,
Et c'eſt ce que Colomb ſut rendre néceſſaire.

Dès que le jour paroît, Caonabo flatté
De voir des gens chez lui dont il eſt enchanté,
Qu'il craint peut-être encor autant qu'il les admire,
Et voulant par des ſoins conſerver ſon Empire,
Pour gagner l'amitié de ces hommes divins,
Fait jouer des reſſorts preſque toujours certains.
Les plaiſirs ſenſuels, dont il connoît la route,
Et le charme attrayant, & les riſques ſans doute,
Semés par lui de fleurs vinrent à ſon ſecours,
Et lui valurent mieux que les meilleurs diſcours:
Par eux il vint à bout de mériter l'eſtime
De gens dont nous portons aujourd'hui tout le crime,
Qu'il eut l'art d'attirer dans d'infernales eaux
Où l'Europe a puiſé les plus horribles maux.

Tout ce que le Monarque a de plus magnifique
Entre dans le deſſein où ce Prince s'applique:
Son tréſor eſt vuidé, pour impoſer aux yeux
De tous ces étrangers qu'il égaloit aux Dieux.
Un repas fut ſervi; non dans des plats de terre,
A la Cour de ce Roi l'on n'en connoiſſoit guere;

Mais ſur de l'or tout pur, que des bras forts, nerveux,
Applatiſſoient à froid d'un travail merveilleux:
Ce n'étoient que des grains produits par la nature,
De diverſe groſſeur, & de toute meſure (1):
Le croira-t-on? un ſeul embraſſoit dans ſon ſein,
Cet animal entier, cru jadis ſi mal-ſain,
Dont l'Orient encor ne fait aucun uſage,
Trompé par un abus fomenté d'âge en âge (2);
L'erreur, dans tous les temps, établie une fois
Réſiſte à la raiſon dont elle éteint les droits!
Nos Caſtillans ſurpris d'un ſi rare ſpectacle,
Ne pouvoient s'empêcher de crier *au miracle*;
Et, dupes du preſtige, ils en trouvoient les mets
Au-deſſus, mille fois, de ce qui fut jamais.

Cependant ces ragoûts, ces mets étoient les mêmes
Qui les avoient plongé dans des travers extrêmes,
Chez cet autre Cacique où tant de pauvreté
Refroidit tout-à-coup leur ſenſibilité :
Trop ordinaire effet des paſſions trop vives,
Sous qui nos facultés ſont libres ou captives!
Bien plus maître de lui, Colomb s'obſerva mieux;
Il lui falloit tromper ces Peuples curieux,
Paroître indifférent ſur de telles richeſſes
Pour mieux les amener à ſervir nos foibleſſes.

---

(1) Les Inſulaires de l'*Iſle Eſpagnole* ignoroient l'art de fondre les métaux; enſorte qu'ils ne faiſoient qu'applatir les grains d'or qu'ils trouvoient: le *P. Charlevoix*, d'après les Ecrivains Eſpagnols, fait mention d'un grain d'or qui étoit prodigieux.

(2) Le *Cochon*, animal immonde.

Il croyoit dangereux de laiſſer entrevoir
Un motif ſi peu propre à leur faire un devoir ;
Perſuadé d'ailleurs, qu'il lui ſeroit facile
De manier l'eſprit du Barbare docile.
Ah ! s'il eût deviné les malheurs d'un ſéjour
Qui deviendroit fatal à l'Europe à ſon tour ;
Qui, du ſang le plus pur y corrompant la maſſe,
Nous jetteroit depuis de diſgrace en diſgrace,
D'une ſanté robuſte altérant les reſſorts,
Nuiroit à la nature en dérangeant nos corps ?
Qu'il ſe fût bien gardé d'une telle demeure,
Dont l'Univers gémit, qu'il déplore à toute heure !
La peſte a beaucoup moins ravagé de climats ;
Elle reſpecte ceux où regnent les frimats.

J'ai peint Caonabo voluptueux, ſenſible,
Aux charmes de l'Amour montrant un cœur flexible.
Tout vieillard qu'il étoit, cent beautés tous les jours,
Paroiſſoient à ſa vue étalant leurs atours :
Pour exciter en lui les paſſions tardives,
Elles venoient briller par des danſes laſcives ;
Tout ce qu'ont de groſſier les plaiſirs ſéduiſants,
Étoit mis à profit pour remuer ſes ſens ;
La molleſſe, les tons, le chant, les airs lubriques,
Ne rappelloient que trop ces mœurs Aſiatiques
Que la pudeur condamne, & que défend l'honneur,
Mais qui n'en ont pas moins un attrait ſuborneur.
Il voulut à nos gens, trop aiſés à ſéduire,
Faire part d'un plaiſir qui les devoit détruire,
Et qui, par un poiſon ſi funeſte à jamais,

Met au jour les témoins de nos honteux excès.
Mais peut-être le Ciel, pour punir des coupables,
Permit-il ce fléau qui nous rend miſérables,
Pour attacher un frein au déſordre moral
Dont le profond ſecret n'étoit pas moins un mal?
Si ce furent, grand Dieu, de ſalutaires gages?
Nous en ſommes punis, ſans devenir plus ſages!

Sur la fin du repas, nos convives joyeux
Apperçoivent entrer ce cortege nombreux.
La nouveauté, d'abord, leur fait faire ſilence:
Bientôt après, le cœur ſe mêle à la cadence;
En un inſtant vaincus, ils ſe livrent aux fers
Dont on reſſent encor les aiguillons amers.
La licence devint un vrai libertinage,
Qu'un Chef moins criminel flattoit de ſon ſuffrage.
Il n'eſt plus de reſpect. En vain notre Héros,
Dont le pudique front rougiſſoit à propos,
Voulut faire valoir le poids des bienſéances,
Et remontrer aux ſiens toutes les conſéquences.
Sa voix n'eſt plus, pour eux, celle d'un Chef prudent,
Elle paroît l'effet d'un zele trop ardent:
Plus il veut retenir une folle entrepriſe,
Plus, ſans vouloir l'entendre, il voit qu'on le mépriſe.
Pour n'être pas témoin de leurs écarts honteux,
Il ſort, & va porter ſes pas loin de ces lieux.

Mais, au même moment qu'on le voit diſparoître,
Tant la vertu, par-tout, fait ſe faire connoître!
On ceſſa des plaiſirs capables d'alarmer

Un cœur trop délicat pour s'en laiſſer charmer.
Ce retour ſi ſubit, ce rare ſacrifice
N'étoit dans nos Marins qu'un adroit artifice,
Pour jouir plus long-temps des attraits ſéducteurs,
Qui venoient d'enchanter, de ſuborner leurs cœurs.

Toujours plein de la Loi qu'il prêche à ces Contrées,
Notre Amiral n'admet que des mœurs épurées:
Il rejetoit bien loin ces adouciſſements
Qui viennent à l'appui de nos égarements;
Auſſi, ce fut en vain que ſa troupe perfide
Entreprit de fléchir un cenſeur ſi rigide.
Vainement, pour ſéduire un moment ſa raiſon,
Voulut-elle eſſayer ſur un dangereux ton,
De lui faire comprendre en de telles matieres,
Combien il convenoit d'adoucir ſes manieres:
Que, pour s'établir mieux à la Cour de ce Roi,
Qui faiſoit du plaiſir ſa principale loi,
Il lui falloit fermer les yeux ſur des foibleſſes,
Que ſuivroient à coup ſûr les plus grandes largeſſes. —

Allez, leur répondit ce ſage Conducteur;
Pratiquez encor plus & le crime & l'horreur,
Scélérats! ajoutez le viol & l'inceſte,
Au brigandage affreux qu'en vos cœurs je déteſte.
Ne vous épargnez point. Donnez à l'Univers
Un exemple frappant de vos lâches travers:
Qu'on apprenne bientôt, quelles ſont les tempêtes
Que vous vous apprêtez en ces riches conquêtes.
Je lis dans l'avenir, juſqu'où vos deſcendants

Porteront le désordre & leurs regnes sanglants;
Que rien n'effacera les honteuses manies
D'y suivre aveuglément toutes ses fantaisies;
Et qu'il doit résulter de ces fâcheux excès,
Des maux qui passeront encor tous vos souhaits.
Périssent, juste Ciel, des richesses infames
Dont le trompeur éclat va corrompre nos ames!
C'est acheter trop cher, c'est mettre à trop haut prix,
Ce funeste présent dont nos yeux sont épris.
Que ne prévois-je pas? Quelle source fatale
Va désormais s'ouvrir à notre ardeur brutale!
Hélas! qui venons-nous prêcher en ces déserts;
Est-ce le Roi du Ciel, ou celui des Enfers? —

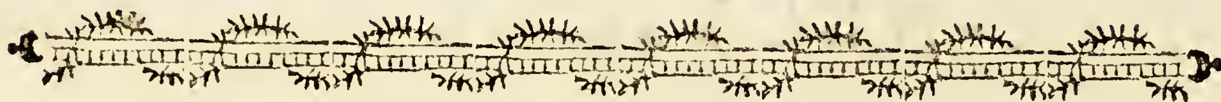
Colomb s'étoit servi d'un ton si pathétique,
Qu'à l'instant on vit naître un air mélancolique
Sur des fronts jusques-là livrés à la gaieté,
Où l'Amour, de ses traits peignoit la volupté.
On ne résiste point au vertueux langage
Qui, sur le vice même, exerce un libre usage,
Et de remords secrets emplissant notre cœur,
Pour un heureux moment s'en rend au moins vainqueur:
Mais tel est le destin de la nature humaine,
Qu'aussi-tôt, vers le mal, un penchant nous ramene?
Inutile promesse & remords superflus!
On lui promit en vain de n'y revenir plus;
Le désordre s'accrut, avec plus de licences,
Que l'on sut d'autant mieux sauver les apparences.

Fin du dix-huitieme Chant.

ARGUMENT
DU
DIX-NEUVIEME CHANT.

Le vertueux Colomb tâche, en vain, de corriger cette Cour vicieuse ; ses gens détournent secrétement le bien qu'il y veut faire : ils parviennent à le séduire lui-même en apparence. Caonabo avoit plusieurs enfants, une fille entr'autres, qu'il destinoit à lui succéder. Cette Princesse, qui possede toutes les qualités du cœur & de l'esprit, est avec cela d'une figure charmante. L'Amiral s'attache à elle dans le dessein de la rendre Chrétienne. Elle le goûte également, & le prie de l'instruire de toutes les connoissances qu'elle ignoroit. L'Amour se mit de la partie ; leurs liaisons devinrent bientôt suspectes, sans qu'il se passât rien de criminel entr'eux. Caonabo veut la marier avec l'Amiral, qui ne peut accepter cette alliance, étant marié en Europe. Ses gens empêchent qu'il n'en informe le pere ni la fille, & l'engagent à dissimuler. Cet incident donne lieu à un événement tragique. Tandis qu'on s'occupe de plaisirs à la Cour du Cacique, il arrive qu'un Amant de la Princesse prend ombrage de Colomb ; qu'il parcourt les terres de Caonabo, brûlant & saccageant tout. Armée d'Espagnols & de Sauvages qui marche contre lui.

La Princesse veut en être; elle paroît à la tête de ses femmes, le Carquois sur l'épaule. L'Amiral combat le jeune Cacique, & met fin à cette courte guerre en le terrassant. Il lui accorde la vie, mais n'en fait qu'un ingrat.



CHANT XIX.

CE n'étoit point assez, pour le sage Amiral,
D'avoir prêché ses gens sur un sort si fatal;
Mais il voulut détruire un exemple funeste,
Cent fois plus dangereux, que n'est l'horrible peste.
Pour la Religion dont il a la faveur,
Colomb sent ranimer son zele & sa ferveur:
Et, sans perdre de temps, au Monarque barbare
Il peint le précipice où son ame s'égare,
Lui fait honte tout haut, en présence des siens,
De se laisser surprendre à d'indignes liens.

LE Sauvage eût goûté cette morale pure,
Qui déjà dans son ame éleve du murmure,
Qui plaît même, au milieu des plus grands attentats,
Et pour le vicieux ne manque point d'appas:
Mais, ô triste retour des choses de la Terre!
Nos Chrétiens corrompus lui livrerent la guerre;
Vendus secrétement à l'impudicité,
Ils surent profiter de sa simplicité,

Étouffer en ſon cœur le germe ineſtimable
D'où naît preſque toujours un ſentiment aimable,
Et par où la vertu, triomphant à ſon tour,
Convainc enfin l'eſprit de ſon ſolide amour.

Pour mettre mieux le comble à leurs ſourdes pratiques,
Ils oſent employer des reſſorts politiques:
L'utilité, d'abord, en paroît le motif;
Le Héros, quelque temps à leur plaire attentif,
Ne comprit point aſſez le but qu'on ſe propoſe
Et de maux infinis faillit être la cauſe.

Parmi nombre d'enfants élevés avec ſoin,
Et dont, avec plaiſir, Colomb fut le témoin;
A la Cour de ce Roi, ſous le nom de barbare,
Brilloit, à tous égards, la beauté la plus rare:
En fille du Cacique inſtruite à gouverner,
De nos talents divers elle voulut s'orner.
Son eſprit étoit fait, pour ſurpaſſer encore
La fineſſe des traits qu'en elle on vit éclore:
Vrai chef-d'œuvre des Cieux, on ne pouvoit la voir,
Sans éprouver en ſoi cet abſolu pouvoir
Qui maîtriſe nos cœurs, les brûle, les conſume,
Par des feux dévorants que ſans ceſſe il rallume.
L'éclat de ſes beaux yeux eût ſéduit la raiſon,
Et porté juſqu'au cœur ſon dangereux poiſon,
Sans le ſecours puiſſant que Colomb ſentit naître
Dans une ame déjà dont il n'étoit plus maître.
D'abord, un feu gliſſé ſous des appas trompeurs,
Lui déguiſa long-temps l'objet de ſes terreurs:

Dans des ſoins empreſſés, propres à le ſéduire,
Il ne crut découvrir qu'un deſir de s'inſtruire;
Mais l'Amour, ſe cachant ſous ces ſimples dehors,
N'en eſt que plus à craindre & redouble d'efforts!

Notre Amiral s'attache à la jeune Indienne,
Dans l'unique deſſein d'en faire une Chrétienne.
Un motif, auſſi pur, devoit-il enfanter
L'excès des maux affreux qu'on en vit réſulter!
Hé quoi! la pureté des ames charitables
Peut donc dégénérer en des travers coupables?
De l'homme, par ce trait, humilions l'orgueil;
De fleurs preſque toujours il couvre ſon cercueil!
Colomb, admirateur des dons que la nature
Avoit dans ce beau corps verſés avec uſure,
Mais beaucoup plus touché des charmes d'un eſprit
Pour qui rien de trop fort n'avoit été produit,
Se livroit, tout entier, à la douceur d'entendre
La Princeſſe épuiſer tous les ſujets d'apprendre.
Jamais laſſe d'ouir les leçons du Héros,
Elle ne vouloit perdre aucun de ſes propos;
Et, du matin au ſoir recueillant ſes ſentences,
Son eſprit nourriſſoit de funeſtes ſemences.
L'Amour, comme un ſerpent, ſe cache ſous les fleurs,
Et bientôt il lui fit reſſentir ſes ardeurs.
Les gens de l'Amiral, plus que lui faits au crime,
Deſſillerent ſes yeux ſur ce nouvel abîme;
Non pour l'en détourner, mais pour tirer parti
De cet événement dont il fut averti.
Bien ſûr de ne jamais donner ſur lui de priſe,

De

De ne point consommer cette folle entreprise,
Colomb ne se prêtoit à leurs conseils honteux,
Que pour mieux réussir dans des projets douteux.
Mais il paya bien cher sa fausse complaisance,
Le Ciel lui fit sentir toute son imprudence.

La Cour du Roi sauvage en prit un nouveau jour.
Tout n'est-il pas de droit embelli par l'Amour?
Le vernis qu'il répand sur toute la nature,
Aux plus champêtres lieux sert souvent de parure.
Il est l'ame de tout. Il brille d'un éclat
Qui change la pâleur en un vif incarnat;
D'un mouvement subit, mais incompréhensible,
A la stupidité, triste, morne, insensible,
Il procure cet air qu'anime un feu divin:
Aussi, jamais l'Amour n'entreprend rien en vain!
Les animaux grossiers éprouvent sa puissance.
Il préside à nos jeux comme à notre naissance.
Par-tout il est présent, &, sous des noms divers,
Souffle cette chaleur qui peuple l'Univers.
Le malheur est qu'ainsi que le venin se glisse,
Empruntant quelquefois le goût de la réglisse,
Il nous porte la mort sous un aspect riant;
Ce qui devroit toujours nous le rendre effrayant.

Caonabo, charmé de voir dans sa famille
Croître un tel rejeton, adoroit cette fille;
Et, quoique le Barbare aimât tous ses enfants,
Cependant celle-ci captivoit plus ses sens:
A succéder un jour il l'avoit destinée.

Il vouloit à Colomb l'unir par l'hyménée;
Certain de faire un choix dont il s'applaudiroit,
Et que nul, déformais, ne le contrediroit.
L'Amiral marié, fidele à fes promeffes,
Recevoit à regret de fi vives tendreffes:
Son cœur y répugnoit. Sous ombre d'époufer,
De ce Peuple crédule il craignoit d'abufer,
De donner lieu, peut-être, à fa troupe infidelle,
D'étancher à loifir une foif criminelle.
L'honnête homme fe fait des fcrupules de tout;
L'apparence du mal fuffit à fon dégoût:
Mais un fecret penchant, dont il ne fe défie,
Porte fouvent atteinte à fa philofophie;
Et, fans qu'il le foupçonne, entr'ouvre fous fes pas
L'abîme, dont d'abord il ne fe doutoit pas.
Colomb auroit fubi cette haute infortune,
Qui n'eft dans ce bas-monde, hélas! que trop commune,
Si, contre cet écueil où l'on voit échoués
Tant de dignes mortels nés pour être loués,
Un célefte pouvoir, qui forme le vrai fage,
N'eût fauvé fa vertu de ce fatal naufrage.

D'UN auffi grand revers naquit le plus grand bien;
Colomb s'y ménagea le plus ferme foutien,
Et le goût que pour lui fut prendre la Princeffe,
Servit aux Efpagnols, les combla de richeffe;
Ou, pour mieux dire encor, ce fut fur cet amour,
Qu'ils fonderent l'efpoir d'un plus heureux retour.

LA Princeffe, en amante & généreufe & tendre,

Se livra, ſans réſerve, au goût qu'on lui vit prendre:
Sans être Européane, & ſans ſavoir comment
Doit ſe conduire en tout l'Amante avec l'Amant,
Ignorant juſqu'au nom que portent ces ſoupleſſes,
Qui chez nous ſont un art déduit de nos foibleſſes,
N'écoutant, en un mot, qu'un deſir naturel;
Elle fit, pour s'unir au plus rare mortel,
Ce qu'auroit fait ailleurs l'Amante la plus vive,
Pour ſuivre un ſentiment, le goût qui la captive.
Que l'Amour eſt un maître adroit, induſtrieux!
Il étend ici-bas ſes ſoins ingénieux,
Et nul dans la nature, exempt de ſes amorces,
Ne peut rien oppoſer au-deſſus de ſes forces.
Qui n'a-t-il point vaincu, dans ce vaſte Univers?
La vertu la plus pure eſt ſoumiſe à ſes fers.
Juſtifions Colomb, qui n'a pu s'en défendre:
Quel mortel, aſſez fort, oſeroit l'en reprendre!

Occupé ſans relâche à la voir par état:
Eſt-il donc ſurprenant qu'enfin il ſuccombât?
Sans s'en appercevoir, bientôt à la Princeſſe
Ce grand homme rendit tendreſſe pour tendreſſe;
Enchanté des progrès que ſon eſprit faiſoit,
Comme en ſon propre ouvrage il ne s'y complaiſoit,
Que pour en admirer toute l'adreſſe unie
A la fécondité du plus mâle génie.
Mais, à ce premier ſoin, ſuccéda malgré lui,
Un plaiſir qui devint une ſource d'ennui:
Seul à ſeul avec elle, & dans le tête-à-tête,
Empreſſé par devoir à ſuivre ſa conquête,

Il ſe prit aux filets que l'Amour lui tendoit,
Et pouſſa des ſoupirs tels qu'on les lui rendoit.

Sans ſe l'imaginer, le Héros le plus ſage
S'accoutuma long-temps à ce dur eſclavage,
Reſſerrant des liens qu'il eût trop tôt rompus,
Si plutôt, par malheur, il les avoit connus:
Il n'en eût que plus tard achevé l'entrepriſe
Qui devoit de l'Europe exciter la ſurpriſe.

Sous le nom de Zémès, les Eſprits infernaux
Diſpoſoient à leur gré de ces Peuples brutaux;
Ils en étoient les Dieux par des feintes magiques,
Et ſurprenoient ſouvent leurs ames frénétiques:
A la crédulité meſurant leur pouvoir,
Tout étoit juſques-là facile à décevoir.
Depuis que l'Eſpagnol avoit paru dans l'Iſle,
La ruſe devenoit un peu plus difficile;
Il fallut recourir à des moyens certains:
Les ſeules paſſions en ouvroient les chemins.
Ce fut donc vers ce but, leur unique eſpérance,
Que les Démons confus tournerent leur puiſſance.

Tandis que nos Amants jouiſſoient du bonheur
D'entretenir ainſi leur mutuelle ardeur,
Un bruit inopiné mit ces lieux en alarmes,
Et l'on s'y vit contraint de reprendre les armes.

Un Cacique voiſin, jeune, préſomptueux,
Juſques à la Princeſſe avoit porté ſes vœux:

De ſes charmes épris, ſans jamais en rien dire,
Il avoit dans ſon cœur renfermé ſon martyre;
Attendant le moment favorable à ſes ſoins,
Pour pouvoir à ſes yeux s'expliquer ſans témoins.
Dès qu'il ſut le projet de l'hymen qui s'apprête,
Il ne crut pas devoir en attendre la fête,
Et la témérité, dirigeant tous ſes pas,
Fit voler devant lui l'horreur & le trépas.
Ce jeune audacieux, plein d'un bouillant courage,
Semoit aux environs les effets de ſa rage;
A la tête des ſiens, courants de tous côtés,
Rien n'étoit à l'abri de tant de cruautés.
Il fallut, au plutôt, réprimer ſon audace,
Sans ſavoir le ſujet d'une telle menace,
Ni pourquoi ce Cacique, en un premier tranſport,
Portoit, de toutes parts, & la flamme, & la mort:
Qu'on étoit éloigné d'en ſoupçonner la cauſe!
Le Roi, pour le punir, ſur le champ ſe diſpoſe.
Mais Colomb, diſputant cette gloire avec lui,
Prétend être le ſeul à marcher aujourd'hui;
Il veut avec ſes gens terminer cette guerre,
Sûr qu'il la finira par ſes coups de tonnerre.
Il ne put rien gagner ſur cet eſprit fougueux;
Sauvages, Étrangers ſe joignirent entr'eux,
Afin d'aller enſemble, en leur juſte colere,
Exterminer bientôt ce jeune téméraire.
Il n'en falloit pas tant, pour en venir à bout;
Avec ſes Eſpagnols Colomb eût fini tout.
Mais, s'il fut étonné de cet excès de zele,
Il le fut encor plus, d'une ardeur trop nouvelle,

Pour que ſon cœur déjà bleſſé par tant d'attraits,
Ne ſentît point le coup porté par d'autres traits.

La Princeſſe, malgré tout ce qu'il peut lui dire,
Suivant les mouvements d'un cœur qui ne ſoupire
Que pour voler après cet Amant adoré,
Maîtreſſe d'en flatter le penchant à ſon gré,
Et ne connoiſſant point ces dures bienſéances
Qui gênent parmi nous de douces eſpérances,
Se livrant toute entiere au feu qu'elle reſſent,
Du pouvoir de l'Amour fit un eſſai plaiſant.
Comme on alloit partir, & que l'air en réſonne,
Elle parut ſoudain en nouvelle Amazone,
Ayant ſur ſon épaule un ſuperbe Carquois
Qui ſe montroit aux yeux pour la premiere fois:
Ses eſclaves ſuivoient, pareillement armées,
Et toutes du combat ſembloient être charmées:
On eût dit, à les voir dans cet état guerrier,
Qu'elles avoient déjà cueilli plus d'un laurier,
Et que, dans les haſards où courent ſeuls les hommes,
Elles l'emporteroient ſur tous tant que nous ſommes.
Ainſi ce ſexe tendre, & foible, & délicat,
Se pare, quand il veut, des vertus du ſoldat;
Le courage ſe joint à ſes graces divines,
Et, s'il eſt des Héros, il eſt des Héroïnes?
Mais, ſi cette Milice avoit de la fierté,
Son Chef brilloit ſur-tout, d'un air de majeſté
Dont les yeux ne pouvoient ſoutenir la nobleſſe,
Et que Colomb en prit beaucoup plus de tendreſſe!
Vainement voulut-il ſe le diſſimuler;

Il aimoit trop, hélas! pour le pouvoir céler;
Et, d'une & d'autre part, Étrangers & Sauvages
Lisent, combien en eux l'Amour fait de ravages.
De cette troupe chere il vouloit prendre soin;
Sans en être inquiet il n'alloit jamais loin:
A veiller ce dépôt, appliquant son étude,
Il n'apporta jamais autant d'exactitude.
Ses gens, de leur côté, moins innocents que lui,
Mais craignant ses regards qui leur eussent trop nui,
Se prêtoient volontiers au trouble de son ame,
Et tiroient mieux parti d'une coupable flamme:
L'innocence est tranquille & n'a point de soupçons,
On la trompe aisément, quoiqu'elle ait de leçons;
De cette soldatesque ils ne s'écartoient gueres,
Et la nuit, à coup sûr, cachoit bien des mysteres.

Les Zémès, acharnés à se venger sur nous
De tout ce que le Ciel frappoit contr'eux de coups,
Trouvoient, sans contredit, l'occasion trop belle
De faire à l'Univers une plaie éternelle!
Ils auroient bien voulu séduire l'Amiral,
Lui faire partager un destin si fatal;
Mais on devoit user de plus de retenue:
Sa vertu le gardoit; elle étoit reconnue.
Et, pour l'attaquer mieux, jaloux de son repos,
Ils soufflent contre lui la haine & les complots,
Dans le cœur du Cacique, à leurs desseins utile,
Versent tout le venin que la rage distile.

Bientôt on rencontra le farouche ennemi,

Qui n'avoit point ſemé la terreur à demi:
Par-tout où le dépit attira ſa préſence,
On ne voyoit que fruits d'une affreuſe inſolence;
Des villages déſerts, un Pays dévaſté,
C'étoit l'échantillon de ſa férocité.
De corps encor fumants la terre étoit couverte!
L'humanité ſouffroit de cette horrible perte,
Sans qu'on pût deviner, quel important ſujet
Avoit ainſi produit le plus terrible objet!
Caonabo jura d'immoler ſa victime,
Et de ſacrifier l'auteur d'un pareil crime.
Il l'eût effectué. Mais l'Amiral, plus doux,
Devenu ſon vainqueur, ſut calmer ce courroux.

Il n'eſt rien que l'Amour ne nous faſſe entreprendre.
Combien a-t-il réduit de Royaumes en cendre?
Si le jeune Cacique eût été ſecondé,
D'un déluge de maux il auroit inondé
Les États où devoit régner cette Princeſſe,
Si digne d'être aimée avec délicateſſe!
Ses Guerriers n'eurent point la même ardeur que lui:
Le flambeau de l'Amour pour eux n'avoit pas lui.
En voyant approcher la cohorte étrangere,
Ils ſe mettent à fuir d'une courſe légere.
Lui ſeul, déſeſpéré, ſe lance à l'Amiral;
A ſon air, on eût dû reconnoître un rival!
Pour triompher bientôt ſa main eſt déjà prête;
Il leve ſur Colomb un puiſſant *caſſe-tête*:
Mais le coup détourné, d'un bras plus vigoureux
L'Amiral renverſa ce Prince malheureux: —

Rends-toi, lui cria-t-il ; maintenant ſans défenſe,
Tu ne ſaurois long-temps me faire réſiſtance ;
Je te réponds de tout : ne crains rien déſormais,
Je te quitte, en un mot, du prix de tes forfaits :
Compte ſur ma parole, & vis ; mais ſois plus ſage. —

Ah ! cruel ! répondit cet amoureux Sauvage ;
Entreprends ſur mes jours tout ce que tu voudras :
Je meurs avec plaiſir ; mais ne m'outrage pas ;
Je n'ai rien fait ici, que je ne duſſe faire.
Que n'ai-je, dans tes flancs, aſſouvi ma colere !
Voilà quel eût été le but de mes ſouhaits ;
Enfin, voilà pourquoi j'armai tous mes ſujets.
Crains tout de ma fureur.... Il en dit davantage :
Sa bouche exprimoit bien tout l'excès de ſa rage.
Un lion furieux, que bleſſent des Chaſſeurs,
Jamais, en rugiſſant, ne peint mieux ſes douleurs.
On ſe jeta ſur lui. Colomb ne put entendre
Le reſte d'un diſcours qu'il dédaigna d'apprendre ;
Ce Héros, ſatisfait de l'avoir terraſſé,
S'applaudiſſoit du ſang qu'il n'avoit point verſé :
La modération eſt le devoir du ſage,
Et n'a jamais ſervi que de luſtre au courage ;
Quand la férocité dégrade les Vainqueurs,
La généroſité leur gagne tous les cœurs.
Mais, pour mieux conſommer ſon rare ſacrifice,
Il courut du Monarque appaiſer la juſtice.

On ignoroit encor le prétexte du mal
Que venoit de produire un inſtant ſi fatal :

Pour en ſavoir la cauſe, on mande le Cacique;
Et voici dans quels mots le Barbare s'explique. —

Je veux, Caonabo, t'informer d'un ſecret,
Sur quoi je n'ai peut-être été que trop diſcret;
Et c'eſt là tout mon tort, la faute que j'ai faite!
Punis-m'en à ton gré; jouis de ma défaite.
J'aime ta fille. Hélas! d'où vient ai-je attendu
Un temps, pour le lui dire, où je me vois perdu?
Regarde dans ſes yeux le trait qui m'eſt funeſte.
Le plaiſir de la voir eſt tout ce qui me reſte.
Quels que ſoient les tourments qu'on me fera ſouffrir,
Du moins l'aurai-je vue avant que de mourir;
Un auſſi grand bonheur ſoulagera mes peines!
Je n'avois que voulu rompre d'étranges chaînes,
Que, ſans y réfléchir, ton aveugle bonté
Nous donne en cet hymen juſtement déteſté.
Mais, ſi j'ai ſur les tiens exercé ma vengeance,
J'en voulois moins à toi, qu'à ton extravagance,
Et mon intention étoit d'exterminer
Ces étrangers venus exprès pour dominer.
Mes foibles compagnons ont mal ſervi ma haine;
Je tombe ſous le poids du deſtin qui m'enchaîne:
Heureux! ſi j'avois pu, ſuccombant ſous le ſort,
A leur indigne Chef porter au moins la mort!
Pour un ſi beau motif implorant ta famille,
Votre libérateur, & celui de ta fille,
Tu me verrois alors, pour vivre ſon époux,
Faire tout; te prier, embraſſer ſes genoux.
Mais, puiſque mon malheur me deſtine au ſupplice,

Sans avoir réussi, qu'il faut que je périsse,
Commande promptement: ordonne mon trépas:
Plus content de mourir, je ne supplîrai pas. —

Un propos si fougueux étonna l'assemblée.
La Princesse en parut quelques instants troublée.
L'Amiral fut atteint d'un mouvement jaloux.
Le Roi fit éclater un violent courroux.
Selon leurs intérêts, marqués sur les visages,
On vit diversement chacun des personnages
Jouer, dans cette scene, un rôle singulier.
Le pere révolté lui parla le premier. —

De quel front portas-tu tes vœux jusqu'à ma fille,
Sans consulter les droits que j'ai sur ma famille?
Est-ce toi qui la regle? & faut-il qu'à tes pieds,
Et mes enfants & moi, soyons humiliés?
Insensé! n'ai-je pu faire le choix d'un gendre,
Sans essuyer les maux que tu viens de répandre?
Accabler mes Sujets, désoler ce séjour,
Est-ce un crime que puisse excuser ton amour?
Oses-tu te vanter d'une telle imprudence!
As-tu jamais pu croire adoucir ma vengeance!
Va, si je n'écoutois que mon ressentiment,
Tu n'éviterois point un rude châtiment.
Mais, en remerciant l'Étranger que tu braves,
Je veux que l'on te voie au rang de ses esclaves:
Je t'abandonne à lui; plus généreux que toi
Pour garantir tes jours il engagea ma foi.
Tu fus son prisonnier, qu'il devienne ton Maître;

En le voyant de près, ſache mieux le connoître. —
Ainſi Caonabo termina ſon diſcours.

La Princeſſe parla dans des termes plus courts,
Avec une bonté, d'un ton ſi plein de charmes,
Que tous les ſpectateurs en verſerent des larmes: —
Cacique, lui dit-elle, écoute la raiſon,
Et déteſte à jamais ta noire trahiſon;
Étoit-ce le moyen par où tu penſois plaire?
Je t'aurois abhorré! crois-le, je ſuis ſincere.
Il me faut, pour former un ſi tendre lien,
De nobles ſentiments, un cœur tel que le mien.
Quant à moi je t'excuſe, & veux bien te le dire,
Sans craindre d'offenſer l'honneur de cet Empire. —

Ensuite l'Amiral, touché d'un ſort ſi doux,
Et remis à l'inſtant de ſon tranſport jaloux,
Pour ne céder en rien à l'auguſte Princeſſe,
A cet infortuné prodigua ſa tendreſſe: —
Loin d'inſulter, dit-il, au revers qui t'aigrit,
Juge de l'aſcendant que j'ai ſur mon eſprit;
Malgré l'emportement où le tien s'abandonne,
Quand ma Religion veut que je te pardonne,
J'obéis avec joie; &, pour te le prouver,
Sois libre. Donne-moi la main pour achever.
Avec toi, j'entends faire une étroite alliance;
Vivons amis: que rien n'altere la conſtance
Que nous nous jurerons en ce même moment;
Je veux bien le premier t'en faire le ſerment.
Ne crois pas qu'à tes feux jamais Colomb s'oppoſe.

Du malheur qui te ſuit, il n'eſt rien moins que cauſe.
S'il dépendoit de lui de remplir tous tes vœux,
Sois ſûr que, dès ce jour, tu te verrois heureux.
Ne va point préſumer que jamais Colomb change:
C'eſt ainſi que j'agis, & qu'un Chrétien ſe venge. —

L'UNION fut jurée, & l'Amiral content.
Son rival, devant tous, le paroiſſoit autant;
Mais il diſſimuloit, c'étoit un faux augure!
Le Barbare amoureux devint bientôt parjure:
Concertant, à loiſir, des projets inhumains,
Dans le ſang Eſpagnol il ſut tremper ſes mains.

C'EST ainſi que, conſtant dans ſa haine perfide;
En uſoit autrefois un farouche Numide?
Malgré la paix offerte au pied de ſes autels,
Il voulut aux Romains porter des coups mortels;
Et, partant de Carthage au gré de ſon Idole,
Il devoit tout brûler, Rome & le Capitole:
Mais qu'y rencontra-t-il? une deſtruction
Qui pour jamais mit fin à cette Nation!
On voit donc que le Ciel veille à la foi publique?
Il renverſa toujours la fauſſe politique,
Qui, ne prenant conſeil que des plus noirs accès,
Sur ſon iniquité fonde tous ſes ſuccès.

Fin du dix-neuvieme Chant.

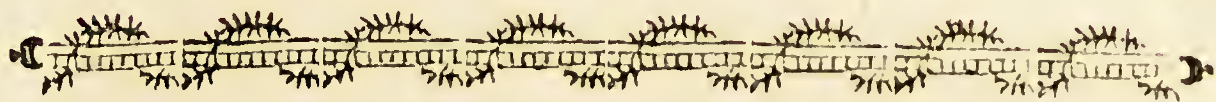




ARGUMENT
DU
VINGTIEME CHANT.

L'AMIRAL veut parcourir l'Isle, & la visiter exactement. On se met en voyage. Description de ce que l'on vit. Colomb instruit les Sauvages sur l'Agriculture & autres Arts utiles. L'on s'arrête dans un endroit charmant, sur les bords d'un fleuve, où l'Amiral projette de fonder une Ville : c'est Santo-Domingo, bâtie le long de l'Ozama. Une Reine veuve vint au-devant des Espagnols : circonstances de cette entrevue. On découvre des Mines de toutes les especes ; essai qu'en fait faire Colomb, ce qui jette les Barbares dans l'admiration. Mines de Cibao, les plus considérables de toute l'Isle, dont s'étoit emparé Caonabo à l'exclusion des Naturels du Pays. L'Amiral, à l'aspect de tant de richesses, croit reconnoître dans cette Isle l'Ophir de Salomon. Il lui en veut donner le nom, mais se détermine enfin à l'appeller l'Isle-Espagnole.





CHANT XX.

Après cette victoire, aux deux partis égale,
Et s'être reposé dans un court intervalle,
Colomb, de plus en plus satisfait de ces lieux,
Reparla du plaisir d'en repaître ses yeux :
De ce desir secret son ame possédée
Aux siens, depuis long-temps, proposoit cette idée ;
Il vouloit voir entiere une Isle où, chaque jour,
Son esprit découvroit le plus rare séjour.
Mais il n'avoit encor pu tirer d'esclavage
Des gens qui se plaisoient à cette Cour sauvage,
Sans qu'il les soupçonnât du désordre honteux
Dont il vit, après coup, les effets trop fâcheux.
La Princesse voulut être de la partie :
Pour son digne Vainqueur s'est-elle démentie ?
Malheureuse pourtant, de ce qu'un feu si beau
Ne pouvoit de l'hymen allumer le flambeau !
Toujours elle ignoroit cet obstacle invincible
Qui rendit pour ce nœud l'Amiral inflexible,
Et qui devoit bientôt leur causer des chagrins,
Bien moins par la raison, que par le temps éteints.

Caonabo suivoit ; & son armée entiere
Servit de conductrice à la troupe étrangere.
On marcha droit au Sud, par de vastes forêts
Où le Soleil alors ne pénétroit jamais ;

Il ſembloit que le Ciel en eût fait la dépenſe,
En créant l'Univers par ſa toute-puiſſance :
Que des arbres ſi hauts & courbés ſous leur poids,
N'étoient encor que ceux élevés à ſa voix,
Et que, témoins muets de ces divins prodiges,
Ils en fuſſent aux yeux les antiques veſtiges.

Un Pays arroſé par de nombreux canaux,
Invitoit par avance à de nobles travaux.
L'Amiral, en voyant de ſi belles campagnes,
Que terminoient, au loin, la Mer ou des Montagnes,
S'écria, dans l'excès d'un louable tranſport : —
O Terre ! de quels biens, ſans travail, ſans effort,
N'enrichirois-tu point nos mains induſtrieuſes ?
Nations, que je vois ſi peu laborieuſes,
Vous ne méritez pas de jouir d'un tréſor
Mille fois au-deſſus du vain éclat de l'or ! —
Pour lors il raconta, combien l'Agriculture
A d'utiles moyens pour forcer la nature,
La contraindre à fournir ſes plus précieux dons,
Et nous favoriſer en dépit des ſaiſons.
Il leur cita l'exemple où nos premiers Ancêtres,
Peu contents des tréſors dont ils étoient les Maîtres,
Les négligeoient, par-tout, pour des ſoins plus touchants,
Et de leurs propres mains enſemençoient leurs champs :
Que ſouvent au ſortir de gagner des batailles,
Ils couroient de la Terre inſulter les entrailles : —
Ces fameux habitants, paiſibles Cazaniers,
Aimoient mieux, diſoit-il, enrichir leurs greniers ;
L'ennemi le plus craint doit être la famine ;

Il

Il faut donc ſe garder de ſa dent aſſaſſine ? —
Siecles trop fortunés, qu'êtes-vous devenus!
Dans l'Europe, vos noms ſont à peine connus!
Votre heureuſe méthode eſt enfin diſparue (1)!
Il leur fit le portrait du ſoc, de la charrue,
Des différents moyens dont les cultivateurs
Savent d'un ſol ingrat arracher des faveurs.
Par ces nouveaux récits, & par tant de merveilles,
Il captivoit ainſi leurs cœurs & leurs oreilles;
Ce Peuple étoit ſans ceſſe en admiration,
Rien ne le détournoit de ſon attention.

L'ENDROIT le plus riant, le plus joli du monde,
Fixa de nos Marins la courſe vagabonde;
Du moins, s'y virent-ils en repos quelques jours,
Colomb ayant voulu parcourir ſes contours.
A l'aſpect de ce lieu, cru le plus beau de l'Iſle,
Son eſprit s'entêta d'y fonder une Ville,
Portée, en moins de rien, au point de ſa ſplendeur,
Mais déchue aujourd'hui de toute ſa grandeur:
Elle n'eſt maintenant, que comme ces maſures,
Qui retracent, hélas! les ſenſibles injures
Que le temps fait à tout, & dont rien n'eſt exempt,
Mais que l'on voit encor reſpecter du Paſſant.

---

(1) Ces apoſtrophes font voir aiſément, combien il y a long-temps que cet ouvrage a été fait : car l'Agriculture eſt, depuis quelques années, une ſcience dont on a ſenti l'utilité, ſur laquelle on fait tous les jours des recherches, & qui occupe aujourd'hui tout le monde.

De ſa magnificence on admire la trace,
Sans que le goût moderne ait rien qui la remplace.
L'Ibere, ſous ce Ciel, devenu pareſſeux,
Y laiſſe tout tomber en un déſordre affreux.
Ces ſuperbes Palais des Conquérants de l'Iſle,
Aux oiſeaux de la nuit n'offrent plus qu'un aſyle.

Sur les bords toujours verds d'un Fleuve, dont les eaux
Se groſſiſſent ſans fin du tribut des ruiſſeaux,
Qui, coulant à la Mer par une large bouche,
Ne connoiſſent de fond qu'aucun Navire touche ;
L'Amiral, parvenu, jugea de prime abord,
Qu'il n'étoit point d'endroit mieux fait pour être un port :
Auſſi-tôt on y campe ; il court, & l'examine,
Dans l'objet important que ſon cœur lui deſtine :
Tout lui ſemble, en un mot, ſi propre à ce deſſein,
Qu'il eût voulu dès-lors y mettre au moins la main.
Il en fit de ſes ſoins l'étude principale ;
Il y fonda depuis ſa Ville capitale ;
Et, comme une autre Rome, en un luſtre ſi beau,
Elle a long-temps régné ſur ce Monde nouveau.
On dit que l'Ozama, ſe penchant ſur ſon Urne,
Prévoyant ſes revers, prit un air taciturne ;
Qu'il pleura même alors des malheurs à venir,
Et qu'en bouchant ſon port il nous en veut punir (1).

---

(1) L'*Ozama* (prononcez *Oſſama*) eſt le plus beau Fleuve de l'Iſle de *S. Domingue* : il a ſon cours de l'Oueſt au Sud ; ſa beauté fit prendre à *Colomb* la réſolution d'y fonder une Ville, c'eſt *Santo-Domingo*, Capitale des poſſeſſions Eſpagnoles, ſiege d'un Archevêque &

VERS le bord opposé de cet orgueilleux Fleuve,
Régnoit sur ses Sujets une Princesse veuve :
Elle vint au-devant du cortege nombreux
Qui faisoit à Colomb un hommage pompeux ;
Non pas pour imiter la Reine d'Éthiopie,
Ni cette Talestris, du même goût ravie,
Qui crurent toutes deux enfanter des Héros,
Par un moyen peu sûr, & presque toujours faux (1) !
De tous ces étrangers elle entendoit l'histoire,
Sans que, jusqu'à ce jour, elle en eût pu rien croire ;
Mais, en les approchant, un pouvoir inconnu
Lui fit soudain tenir ce langage ingénu : —

VOUS, qu'on dit du Soleil descendu sur la Terre
Pour nous faire adorer les éclairs, le tonnerre,
Qui portez dans vos mains un instrument fatal
Dont la plus prompte mort suit de près le signal ;
J'avois jusques ici combattu cette idée.
Au trouble intérieur dont je suis obsédée,
Je n'en puis plus douter : de ce surnaturel,
Dont vos traits sont empreints, je sens le coup mortel ;

---

d'une Audience Royale. Elle a long-temps commandé à la *Terre-ferme*. Les sables bouchent aujourd'hui son port.

(1) Il faut, pour la premiere, consulter l'Ecriture-Sainte sur *Salomon*, que cette Reine vint chercher, attirée par la haute réputation de sa sagesse ; &, pour l'autre, les Histoires qui traitent d'*Alexandre le Grand*, que rechercha cette Princesse Indienne, afin d'en avoir lignée & un fils qui pût naître d'elle avec l'héroïsme du pere. Rien de moins certain que cette maniere de produire des Héros.

Oui, pour nous mieux tromper vous reſſemblez aux
hommes!
Mais vous n'êtes rien moins que tous tant que nous
ſommes!
Puniſſez mon erreur, en ne m'épargnant pas:
Je viens mettre à vos pieds ma vie & mes États. —
Tel fut le compliment de la Reine Indienne. —

Vivez, lui dit Colomb; régnez; ſoyez Chrétienne:
C'eſt tout ce que ſouhaite un homme en ce moment,
Sur qui l'on ne peut faire un plus faux jugement.
Quand vous nous connoîtrez, toutes ces vaines craintes,
Reine, diſparoîtront: chaſſez-en les atteintes:
Interrogez tous ceux dont je ſuis entouré,
Et bientôt votre cœur ſe verra raſſuré. —
Après quoi, l'accablant d'égards, de politeſſes,
Reſſources de nos jours preſque toujours traîtreſſes!
Il ſut ſi bien gagner cet eſprit de travers,
Qu'il vola, de lui-même, au-devant de ſes fers.
Diaz, jeune Eſpagnol, d'une figure aimable,
Devint en peu pour elle un objet deſirable;
Elle ne put tenir contre un minois charmant:
On la vit, au retour, couronner ſon Amant.
Ce fut par cet hymen, ſous ce climat ſauvage,
Que la Religion commença ſon ouvrage.

L'Amiral contenta ſa curioſité.
Il vit tout le Pays, d'un & d'autre côté:
Les plans qu'il en leva, preuves de ſa ſcience,
Donnerent à l'Eſpagne une ample connoiſſance;

On y forma, sur eux, ces célebres projets,
Utiles quelque temps, à l'État, aux Sujets,
Mais qui, dégénérant en abus insensibles,
Devinrent à la fin des fléaux trop nuisibles.
Déserte, abandonnée, ouverte à ses voisins,
Pour cultiver ses champs elle n'eut plus de mains;
Et cette Nation fiere autant que fameuse,
Dans l'Europe aussi-tôt cessa d'être nombreuse.
Elle acquit des trésors qui lui coûterent cher,
Et l'or lui parut moins convenir que le fer.
Malheureuse à jamais, si les autres Puissances
N'avoient donné, comme elle, en ses extravagances (1)!
L'équilibre par-là s'est un peu rétabli,
Mais le corps général n'est pas moins affoibli.

Colomb, fin connoisseur & que tout intéresse,
Devina que des riens feroient notre richesse;
Il lut dans l'avenir, ce qui de nos Vaisseaux
A fait, long-temps après, les précieux fardeaux.
De la pourpre de Tyr il retrouva l'usage,
Sans avoir découvert ce rare coquillage,

---

(1) Je n'entends nullement insulter à la *Nation Espagnole*, que je respecte autant qu'elle le mérite; mais je n'ai pas dû passer sous silence la cause, vraie ou fausse, à laquelle on rapporte communément sa dépopulation, ainsi que celle du reste de l'*Europe*. On sait que tout fut abandonné pour courir après ces nouvelles découvertes. Le Gouvernement plus sage, & mieux instruit, travaille depuis long-temps à arrêter des émigrations si funestes; & les Arts utiles introduits en *Espagne*, y rétablissent déjà le nerf & la force, dont l'*Amérique* dérangeoit peut-être la bonne constitution. Cette Puissance redevient ce qu'elle a été autrefois.

Perdu pour l'induſtrie, égaré pour jamais,
Et qui du luxe alors excitoit les regrets:
Herbes, inſectes, bois, dont s'ornent nos parures,
Et dont l'art fit depuis les plus belles teintures,
Vous n'échappâtes point à ſon docte ſavoir!
Il vous eſſaya tous, vous fit appercevoir.
Mais l'Eſpagnol aveugle, & d'or inſatiable,
Ne voulut point entendre à ce ſoin raiſonnable:
Il lui fallut, avant d'en goûter le travail,
Où l'on n'eſt même auſſi parvenu qu'en détail,
Tarir l'or & l'argent des mines de cette Iſle,
Qu'en plus ſolides biens le Français voit fertile.
Rappellons-nous la Fable, où certain Imprudent
Oſa prier ſes Dieux de lui faire un préſent,
Qui fut pour lui bientôt un ſurcroît de miſere;
Au lieu de demander leur faveur ſalutaire,
Tout ce qu'il toucheroit devoit tourner en or:
Mais il ſe repentit d'un funeſte tréſor
Qui juſqu'aux aliments étendoit ſa puiſſance.
De ſes Dieux irrités, implorant la clémence,
Aux pieds de leurs Autels on le vit de ce don,
Pour s'en débarraſſer, recourir au pardon.
L'Eſpagne l'éprouva: dans ce temps déplorable,
Elle paroiſſoit riche & fort peu redoutable (1)!

---

(1) Ceci eſt encore une preuve du temps où il a été écrit: car cette Monarchie reprend ſon ancien luſtre, depuis qu'elle eſt gouvernée par des Souverains éclairés ſur leurs véritables intérêts, qui, comme de raiſon, veulent ſe faire reſpecter par Terre & par Mer.

Tous les essais qu'on fit, surprirent l'Amiral.
On découvrit entier le regne minéral;
En genres différents cette Terre féconde
Paroissoit réunir les richesses du Monde.
Colomb, n'ignorant rien sur ces divers métaux,
En expliquoit l'usage, & leurs biens, & leurs maux.
Il instruisoit ainsi la foule des Barbares,
Qui, peut-être, eût trouvé ses actions bizarres,
Sans les sages discours dont il accompagnoit
Chaque nouveau métal que son œil discernoit.
Mais ce qui plus encor étonna les Sauvages,
Charmés, mais beaucoup moins, de tant d'autres usages,
Fut de voir ces métaux réduits en fusion;
Puis changer de figure & de dimension,
Devenant à son gré, sous des Maîtres habiles,
Leurs mêmes instruments, leurs meilleurs ustensiles.
L'Amiral avoit pris d'excellents ouvriers;
Il pouvoit à l'instant fournir tous les métiers.
Ce devoir, inspiré par son prudent génie,
Est devenu commun à toute Colonie:
Ceux qui l'ont négligé, dès les commencements,
N'ont fait dans leurs travaux que des progrès bien lents.

Enfin, nos Voyageurs terminerent leur course
Par un lieu qui leur fut de plus grande ressource.
Ils n'avoient encor vu que de légers témoins
Des richesses d'une Isle au-dessus des besoins,
Qui renferme en son sein tout ce que la nature
Donne aux autres climats avec plus de mesure.
Ici, leur avarice eut à se contenter:

Dieu ! que de monceaux d'or en vont-ils emporter ?
Ils souhaiterent tous, en leur ame egarée,
La force de Samson, les bras de Briarée.
Si Colomb n'eût réglé cet embarras nouveau,
Ils fussent tous péris sous un si cher fardeau.
Les Sauvages en vain, pour soulager leur peine,
S'offrirent de porter cette agréable chaîne :
Nul d'entr'eux n'accepta qu'on portât son trésor,
Mais remit volontiers ce qui n'étoit point or.
A quels aveuglements ; cette soif des richesses
N'a-t-elle pas conduit mille fois nos foiblesses !
Sans le Ciel, protecteur de Colomb & des siens,
On eût pu massacrer ces avides Chrétiens ;
De leurs armes défaits, de leur ressource unique,
Ils risquerent le tout en fausse politique :
Leur Chef, à cet égard ne pouvant gagner rien,
Marcha lui seul armé pour être leur soutien.

Il est une Montagne, à présent méconnue,
Que sans doute le Ciel dérobe à notre vue
Pour empêcher les maux qu'elle a fait autrefois,
Lorsque l'heureux Colomb la soumit à ses loix ?
Son nom est Cibao. Ses dedans si superbes
Présentoient des dehors dépouillés même d'herbes :
Des rochers calcinés annonçoient son destin :
On l'eût pu comparer aux forges de Vulcain ;
Et jamais de ce Dieu le noir laboratoire
N'offrit rien de pareil à qui le voudra croire.
C'est là que la nature, allumant ses fourneaux,
Forge toujours cet or, source de tant de maux,

Et d'où par des conduits pris ſous la Terre entiere,
Elle filtre par-tout cette riche matiere.
On veut que ſon ſommet ſe cachât dans les Cieux ?...
Mais ne reprochons rien à qui c[illegible]e ſes yeux (1):
Préſumons que, plutôt la colere céleſte
Sous ces nouveaux Titans fit éclater le reſte.

Ce fut, quoi qu'il en ſoit, encor au tendre Amour
Que nous dûmes l'aſpect de ce brillant ſéjour.
C'étoit là le tréſor où puiſoit toute l'Iſle;
Mais que Caonabo lui rendit inutile,
S'en étant emparé, lorſqu'il vint en ces lieux
Surprendre des humains ſimples, officieux.
Malgré tous ſes propos, le fourbe uſoit de feinte:
Pour un lieu ſi chéri peut-on être ſans crainte?
Sa fille plus ſincere, & que le cœur guidoit,
En fit à l'Amiral l'aveu qu'il demandoit;
Car, de Goacanaric qui toujours l'accompagne,
Il avoit tout appris de la rare Montagne.
Trop délicat, peut-être, avec l'uſurpateur,
Il ne veut rien avoir ſinon par la douceur.
Caonabo pâlit, crut certaine ſa perte,
Quand Colomb lui parla de cette découverte.

---

(1) On lit dans les anciens Hiſtoriens Eſpagnols qui ont écrit de la découverte du *Nouveau-Monde*, des particularités incroyables pour ceux même qui ſont à portée de conſulter le local : on ignore, par exemple, dans *S. Domingue*, où étoient ces fameuſes Mines de *Cibao*, tant célébrées par *Oviedo*, *Solis*, *Herrera*, & autres Ecrivains dont quelques-uns dépoſent *de viſu*; rien n'approche de la deſcription qu'ils en donnent.

L'Avare, dont on vient de voler le trésor,
En plaintes, en regrets, ne prend pas plus l'essor.
L'Amiral rassura son ame inquiétée;
Mais la sienne n'étoit gueres moins agitée:
Il connoissoit ses gens. Comment les contenir,
Quand, pour se charger d'or, on les a fait venir?
Heureusement le Roi s'enferra de lui-même;
Et l'Amour fut encor l'artisan du systême:
L'espoir de voir bientôt son Amant de retour,
Engagea la Princesse à chercher un détour
Qui du Barbare altier fît taire l'avarice,
Et gagnât sur son cœur le plus fort sacrifice.
De quoi n'est point capable un esprit amoureux?
L'adresse est de l'Amour le secret merveilleux.

Au pied du riche Mont arrive enfin la foule.
Le Sauvage étranger secrétement s'y coule;
Mais l'avare Monarque, appréhendant leurs mains,
Ne veut qu'aux Espagnols en ouvrir les chemins:
Et pour mieux s'assurer de ces mains infidelles,
Il voulut que Colomb posât des sentinelles.
L'Espagnol à ce soin s'employa d'autant mieux
Qu'il crut garder pour lui ces magnifiques lieux:
Des Géants en fermoient toutes les avenues,
Des Naturels de l'Isle adroitement connues,
Qui, trompant quelquefois tout l'art des surveillants,
Montroient, pour ce métier, de singuliers talents (1).

(1) L'adresse à voler est un des traits distinctifs du caractere des *Sauvages*, & à quoi doivent prendre garde ceux qui commercent avec eux.

LA porte de ce Mont étoit une ouverture
Petite, baſſe, noire, infame à ſa figure ;
Les cachots de l'Enfer n'ont rien de ſi hideux :
On trembloit, en entrant dans ce ſéjour affreux.
Mais on avoit à peine abandonné l'entrée,
Que d'admiration l'ame étoit pénétrée.
Le jour de tous côtés éclairoit un caveau,
Large, profond, rempli de l'éclat le plus beau:
Un or fin & tout pur, ſymmétriſé par veines,
Inſultoit hautement aux reſſources humaines,
Et, mettant la nature au-deſſus de nos Arts,
Par un travail exquis brilloit de toutes parts.
Les Caſtillans diſoient, dans leurs tranſports avides,
Que le lieu renommé ſous le nom d'Heſpérides,
Cet opulent jardin vanté chez leurs aïeux,
Renfermoit bien moins d'or, que n'en voyoient leurs
yeux !
De ce riche métal la chambre parquetée
Offroit un vif éclat à la vue arrêtée:
Les murs & le plafond en étoient ſurchargés ;
Les Eſpagnols trembloient de s'y voir engagés,
Craignants qu'un poids ſi lourd, détaché de ſa place,
Ne leur fît éprouver quelqu'inſigne diſgrace.
Par-tout l'or végétoit. Divers moindres caveaux
Ne préſentoient pas moins ces ſpectacles nouveaux.
Bien des grains échappés à leurs maſſes totales,
Sembloient vouloir ſabler ces magnifiques ſalles:
Elles euſſent fait honte aux tréſors de nos Rois.
Rien n'approcha jamais de cet unique choix !
C'étoit le vrai ſéjour du Dieu de la richeſſe,

L'Amiral, tout-à-coup sortant de son ivresse,
Dit qu'il reconnoissoit l'*Ophir de Salomon*,
Et prétendit long-temps que l'Isle en eût le nom;
Mais enfin, sans quitter une erreur aussi folle,
Il se détermina pour celui d'Espagnole (1).

Lorsqu'on eut à loisir, tout vu, tout admiré,
En un lieu si bien fait pour être desiré;
Le Monarque craintif mena la troupe avide,
Dans un de ses Palais plus riche que splendide:
Voisin de la Montagne, il servoit d'entrepôt,
De premier magasin à son rare dépôt;
Puis transporté, selon les desirs du Monarque,
Il alloit être aux yeux une insultante marque
Des liens dont un Peuple, unique en liberté,
Par de vils étrangers s'étoit vu garrotté.
Mais le Ciel, pour punir une coupable audace,
Fera de ces Géants disparoître la race (2)!
C'est où, sans le secours de forges, ni d'étaux,
L'on travailloit enfin, le roi de tous métaux.
Colomb toujours utile, & ne cherchant qu'à plaire,
Peut-être trop épris d'un feu qu'il ne peut taire,

---

(1) *Colomb* eut d'abord des idées singulieres, mais bien excusables, sur les nouvelles Terres qu'il découvrit. La grande Isle de *S. Domingue* fut tantôt pour lui l'*Ophir de Salomon*, la *Grande Atlantide* des Anciens, la *Cipango* de *Marc Pol* de Venise, &c.

(2) Il seroit difficile d'en découvrir la moindre trace, si ce n'est quelques ossements monstrueux, qui ne sont encore que des productions *fossiles*, comme il s'en trouve en *Europe* & ailleurs.

Au moyen du creuſet dont il ſait ſe ſervir,
Entraînoit tous les cœurs & les venoit ravir.
Caonabo, lui-même, admiroit des ouvrages,
Que n'euſſent pas oſé ſoupçonner des Sauvages;
Il voyoit, ſous la main de ces adroits mortels,
A qui ſon cœur ne peut refuſer des autels,
Le plus dur des métaux, dont il fait ſon idole,
Son cher or devenir comme une terre molle,
Former mille bijoux qui charmoient tous ſes ſens,
Et dont à la Princeſſe on faiſoit des préſents.
Il n'en craignit que plus pour ſa riche conquête,
Et prévoyoit les maux aſſemblés ſur ſa tête.

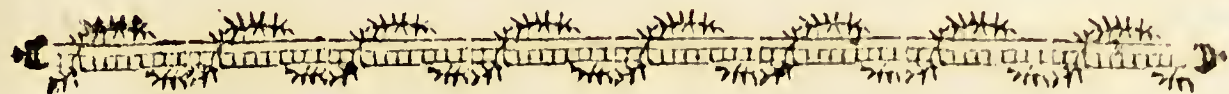
Fin du vingtieme Chant.





ARGUMENT
DU
VINGT-UNIEME CHANT.

COLOMB, amoureux de la Princeſſe ſans preſque s'en douter, donne lieu au Ciel de le retirer de ſa molleſſe. Son Génie a ordre d'agir ſur ſes eſprits: il prend la voie du ſonge, pour lui faire honte de ſon état. Il étoit ſeul avec la Princeſſe, quand il rêva que tout étoit perdu; il voit ſes Vaiſſeaux en feu, & ſes gens aux mains avec les Sauvages. Sa gloire ſe réveille. Il annonce ſon départ. Victoire qu'il gagne ſur lui. La Princeſſe ſe conduit en Amante ſage & vertueuſe. Il lui fait part de la néceſſité où il eſt, de partager les tréſors de ſon pere. Elle en goûte le projet, ſe charge de l'exécution, & détermine Caonabo à ce dur ſacrifice. L'Amiral va joindre ſes gens, qui ſe baignoient dans un Fleuve, digne image du Pactole chanté par l'Antiquité. Il les mene recevoir les préſents forcés du Cacique. Enſuite l'on ſe met en route, pour aller retrouver la Flotte. Deſcription de cette nouvelle marche qui ſe fit également que les précédentes, entre les Eſpagnols & les Barbares. La Princeſſe fut auſſi du voyage.



CHANT XXI.

L'AMIRAL s'endormit long-temps dans ce séjour.
Il pensoit foiblement à son prochain retour;
Par le cœur attaché, ne songeant qu'à des charmes
A qui, malgré lui-même, il ne rendoit les armes,
Que faute d'avoir su d'abord fuir un danger
Où ni foibles ni forts ne doivent s'engager.

JUSQUES-LÀ, du Héros l'ame tendre & sensible
N'avoit rien entrepris qui ne lui fût possible:
L'Amour mit tant d'obstacle à son cœur généreux,
Qu'il pensa succomber sous le poids de ses feux.
Quitte-t-on, sans regret, un objet qui nous touche?
Le cœur se plaît toujours à démentir la bouche;
Et, quel que soit l'effort que fait notre raison,
On revient, malgré soi, vers l'attrait du poison;
Il s'avale à long traits, si la vertu plus forte
Ne maîtrise à la fin l'ardeur qui nous emporte.
C'est ce qu'heureusement éprouva l'Amiral,
La vertu détruisit la cause de son mal.

IL fallut cependant se faire violence,
Et du Ciel irrité s'attirer la vengeance:
Mais quels sont les humains qui n'ont point de défauts!
Leur austere raison porte souvent à faux.

Colomb paſſoit ſes jours, indolent ſur lui-même,
A voir, à contempler la Princeſſe qu'il aime;
Et, ſous un vain prétexte occupant ſes loiſirs,
En feignant de l'inſtruire il s'armoit de deſirs.
Tout ſervoit, chaque jour, à reſſerrer ſes chaînes.
Quel que fût au-dehors le motif de ſes peines,
Quoique l'on n'y vît rien, que d'honnête & de pur,
Le démon ſur ſes ſens agiſſoit à coup ſûr:
Il y portoit, ſans fin, le ravage & la honte,
Et, peut-être, ſa chûte alloit-elle être prompte?

Jusqu'alors les Démons d'un ordre inférieur,
Ces Zémès, envoyés par leur ſupérieur,
Afin de s'établir un empire durable
Chez un Peuple ignorant, à nul autre ſemblable,
Avoient plus que ſuffi pour ce regne infernal:
Mais leur foible pouvoir étoit trop inégal,
Depuis que l'Eſpagnol, armé de traits céleſtes,
Portoit dans les eſprits des coups auſſi funeſtes.
Lucifer jugea donc, que lui ſeul déſormais
Devoit les ſuppléer, remplacer les Zémès;
Il leur laiſſa le ſoin, dans ce déſordre extrême
Où ce n'étoit pas trop de ſa puiſſance même,
Seulement d'exciter des deſirs ſéduiſants,
Et d'en faire couler le charme dans les ſens;
D'agir en fomentant ces paſſions ſi vives
Qui tiennent dans leurs fers juſqu'aux ames captives,
Et, de feux dévorants rempliſſant tous les cœurs,
Livrent l'homme à périr de ſes propres fureurs.
Quant à lui, vers le Chef il dirige ſes forces,
S'attache

S'attache à l'accabler de flatteuſes amorces:
Certain que, s'il l'amene à goûter le poiſon;
C'en eſt fait: il dérange & trouble ſa raiſon.
Satan ſe rappella, que chez nos premiers peres,
Il avoit de la ſorte attiſé nos miſeres:
Le ſerpent n'étoit plus un maſque à propoſer?
Mais cent autres moyens viennent le remplacer!
Et l'Eſprit ténébreux, que trop peu l'on redoute,
De nos fragiles cœurs n'ignore point la route!

Ce n'eſt que par degrés qu'on arrive aux excès;
Mais trop ſouvent l'entrée en fixe le ſuccès;
Le premier pas ſuffit pour entraîner un ſage,
Quelquefois dans l'écart que craignoit ſon courage:
Les bords d'un précipice, ornés de tant de fleurs,
Ne nous jettent que trop dans d'ameres douleurs!
L'Amiral en couroit la carriere fatale.
Car tel qu'on vit jadis filer aux pieds d'Omphale
Un célebre Vainqueur, un Héros amoureux,
La quenouille & l'aiguille excitoient tous ſes vœux.
Pour ces inſtructions, réveillant ſon adreſſe,
Dans cet amuſement il s'oublioit ſans ceſſe;
En croyant ſatisfaire un innocent devoir,
A ſon ennemi même il donnoit tout pouvoir.
Dans le travail des mains ſemblable à Pénélope,
La Princeſſe ignoroit les ouvrages d'Europe,
Il fallut l'en inſtruire; & ces ſoins étrangers,
Pour le foible Colomb n'étoient que des dangers.
A de groſſiers travaux toujours accoutumée,
Il lui falloit guider une main trop aimée:

C'étoit là pour ſon cœur un péril renaiſſant,
Qui pouvoit à la fin ceſſer d'être innocent.
David ni Salomon, pour tomber dans le crime,
N'ont point vû ſous leurs pas creuſer un tel abîme?
Tout menaçoit ici le Héros abattu,
Si Dieu n'eût relevé ſa mourante vertu.

Un jour, qu'il ſe livroit bien plus que de coutume,
Ce Héros reſſentit une vive amertume.
Ils s'étoient enfoncés dans un bois trop épais,
Pour qu'en ſecret l'Amour n'en fît pas tous les frais!
Sur un gazon charmant, au bord d'une Onde pure,
Où l'air ne réſonnoit que du tendre murmure
Des plus jolis oiſeaux qui chantoient leurs amours,
Et de l'eau qui fuyoit en ſerpentant ſon cours;
Nos deux Amants aſſis goûtoient, ſans ſe le dire,
Ce plaiſir inconnu qui fait que l'on ſoupire,
Que ne goûta jamais qui ne ſait point aimer,
Et que l'Amitié même a droit de réclamer.
Mais des lieux ſi ſuſpects ſont toujours redoutables!
Le crime n'y paroît qu'avec des traits aimables;
Et Colomb, ſuccombant aux douceurs du repos,
En ſentit ſe mêler le piege à ſes pavots.
Son ennemi veilloit. Pour corrompre ſa flamme,
De deſirs en deſirs il promene ſon ame:
En peignant à ſes ſens de dangereux portraits,
Il compte le gagner par de pareils attraits:
C'en étoit fait peut-être; & l'Amiral ſenſible
Ne ſe prêtoit que trop à ce charme inviſible:
Il étoit ſans défenſe au milieu du ſommeil,

Et le Démon ravi l'attendoit au réveil.
Jamais Renaud charmé, devenu moins timide,
Ne fut plus à propos tiré des bras d'Armide,
Quand les deux Chevaliers qui veilloient sur ses jours,
Bravant tous les périls, vinrent à son secours.

Enfin le Ciel, lassé de sa lâche retraite,
Lui mit devant les yeux sa honteuse défaite.
Son Génie appellé devant le Tout-Puissant,
Eut ordre de partir; &, d'un ton menaçant,
Par l'affligeant portrait de sa gloire éclipsée,
De rétablir l'honneur en son ame blessée.

Sur l'aîle d'un zéphyr l'Esprit traverse l'air;
Il est déjà rendu sous un bocage verd,
Où le Héros, dormant aux pieds de sa maîtresse,
Recevoit de sa main l'innocente caresse.
Quoique les seuls témoins de leurs ardents soupirs,
Ils ne s'étoient encor formé d'autres plaisirs:
La sagesse de l'un, l'innocence de l'autre,
Dans un siecle bien moins corrompu que le nôtre,
Ne leur laissoient de droits, qu'autant qu'il est permis
Entre deux tendres cœurs par les vertus unis.
Pour en être un modele, en cette Cour perdue,
La Princesse naquit avec la retenue
Tant prônée aux Chrétiens par leur Religion:
Elle en faisoit déjà sa consolation;
Et, si le Ciel trop tôt n'eût abrégé sa vie,
Elle en auroit été fidélement servie.
Grand Dieu! qui comprendra vos justes jugements?

Les Bons ainſi traités, que feront les Méchants?
L'Amiral, de retour, eut la douleur d'apprendre,
Qu'on n'en conſervoit plus qu'une inutile cendre:
En penſant jour & nuit à leurs chaſtes amours,
Il arroſoit de pleurs ſon tombeau tous les jours.

Autour de ce Héros voltigeoient les doux ſonges:
Ils portoient à ſes ſens d'agréables menſonges.
Son cœur & ſon eſprit, pleins de ſa paſſion,
Veilloient pour mieux goûter l'aimable illuſion.
Le corps ſeul repoſoit. Quand le Miniſtre ſage
Parut pour s'acquitter du céleſte meſſage:
Fuyez, leur cria-t-il, *ſonges vains & trompeurs;*
Emportez hors d'ici vos charmes impoſteurs.
Vous ne corromprez plus un Héros magnanime,
Qui ne devroit brûler que d'un feu légitime.
Allez: & déſormais, laiſſez au Ciel le ſoin
De régler ſa conduite; & retirez-vous loin.

A ces terribles mots, prononcés par un Ange,
Tout fuit, tout diſparoît, la ſcene bientôt change.
L'Amiral n'apperçoit que ſonges effrayants
A la place de ceux qu'il trouvoit ſi riants.
Les plus ſanglants tableaux à ſes yeux ſe préſentent.
Contre ſes Eſpagnols les Barbares attentent.
Il en voit la plupart ſuccomber ſous leurs coups.
Ses Vaiſſeaux ſont en feu, l'air paroît en courroux.
Il entend une voix horrible & menaçante:
Qu'eſt devenu Colomb? Quoi, ſa vertu mourante
L'a-t-elle abandonnée en un ſi grand péril!

Où s'eſt-il retiré? que dit-il? que fait-il?
Eſt-ce donc là celui dont la Bonté ſuprême
Avoit cru faire choix pour tromper l'Enfer même?
Dans d'indignes liens doit-il être enchaîné!
Eſt-ce à cet emploi vil qu'il étoit deſtiné?

La voix ſe tut, après cette vive apoſtrophe,
Qui traçoit au Héros la vive cataſtrophe
Dont il crut vainement rompre tous les reſſorts.
Une froide ſueur s'empara de ſon corps.
L'eſprit encor frappé d'une frayeur extrême,
Il s'éveille en ſurſaut, & le viſage blême.

La Princeſſe ne put le voir en cet état,
Sans exiger de lui le chagrin qui l'abat:—
Un rêve, lui dit-il, d'un ſiniſtre préſage,
Vient, dans ce même inſtant, d'étonner mon courage;
Si des avis du Ciel il eſt l'avant-coureur,
Je dois appréhender le plus triſte malheur.
J'ai vu mes gens aux mains contre vos fiers Sauvages,
Et je veux empêcher de funeſtes ravages
Que la déſunion a toujours enfanté.

Permettez que j'implore auſſi votre bonté.
Le Ciel m'inſtruit encor, que je ne puis, ſans crimes,
Attiſer avec vous des feux illégitimes;
Je ne le cache point: le Dieu que nous ſervons,
N'approuve pas toujours ce que nous approuvons;
Et, de la chaſteté zélateur intrépide,
Il ne veut point d'un cœur chancelant, ni timide.

Il défend à tous ceux qui vivent ſous ſa loi,
D'épouſer qui n'a pas encor reçu ſa foi:
Et je ne ſens que trop, au trouble qui m'agite,
Tout innocent qu'il eſt, que notre amour l'irrite.
En perdant ſa faveur je perdrois tout le bien
Que je conviens devoir au titre de Chrétien:
Vous en ſerez, Princeſſe, un jour favoriſée;
Oui, j'aurai le plaiſir de vous voir baptiſée!
Je reviendrai dans peu pour un bonheur ſi doux,
Et vous pourrez alors vous choiſir un époux.
Vivez, hélas! vivez, dans cette heureuſe attente:
Je vous jure à ce prix une amitié conſtante. —

L'Amiral ſe ſentit, après cette leçon,
Une force nouvelle; il en connut le don:
Et la Princeſſe, amante auſſi ſage que tendre,
En reproches amers ne ſe fit point entendre.
Mais Colomb, cependant, voyoit ſes pleurs couler.
Ce Héros eût voulu la pouvoir conſoler,
Lorſque, d'une voix foible, & pourtant ſoutenue,
Elle lui découvrit ſon ame toute nue. —

Pourquoi te cacherois-je ici mon déſeſpoir,
Dit-elle? Il t'eſt aiſé de t'en appercevoir!
Je ſens que malgré moi, les forces m'abandonnent.
Oui, mon ame & mon cœur différemment raiſonnent.
Quand la premiere veut écouter tes raiſons,
Qu'elle fait plus; les goûte, & ſuſpend mes ſoupçons:
L'autre, plein du regret de me voir délaiſſée,
Tâche de m'inſpirer une fauſſe penſée.

De cet affreux combat ne ſois point alarmé:
Mon eſprit, tout entier contre toi déſarmé,
Me parle en ta faveur, & ſeconde mon ame.
Je ſaurai repouſſer le deſir qui m'enflamme,
Et juſqu'à ton retour en contenir l'ardeur;
Fais comme moi, Colomb, ne deviens point trompeur;
Conſerve cet amour, dont j'ai fait mes délices,
Sa perte me vaudroit les plus cruels ſupplices.
Pars; & reviens forcer à ſe dédire un cœur
Qui ne craint que de perdre un illuſtre Vainqueur:
Je t'en conjure, au nom du Dieu qui te commande,
A qui je fais d'avance une ſincere offrande;
Tu le ſais? Je l'adore! & ne cherche avec toi,
Qu'à le ſervir, & vivre en obſervant ſa loi. —

Ces ſentiments ſortis d'une ſource bien pure,
Puiſqu'ils étoient dictés par la ſimple nature,
N'alarmerent que plus le ſévere Amiral,
Qui, confus, redoutoit juſqu'à l'ombre du mal.
Il ſe vit ſur le point d'ôter toute eſpérance
A qui ne lui parloit que de perſévérance:
Ce n'étoit plus cet homme amoureux & jaloux;
Son amour ſe changeoit en des tranſports plus doux.
Le ſuccès d'un voyage où réſide ſa gloire,
Sur ſon auſtérité remporta la victoire.
Il conſervoit d'ailleurs, ſous ce piege innocent,
L'hommage le plus digne à faire au Tout-Puiſſant;
Car il jugeoit le cœur de cette Sauvageſſe
Le plus propre à ſentir une dévote ivreſſe,
Et crut ce temps plus fait pour la déſenchanter

D'un eſpoir qu'au haſard il falloit imputer ;
Il n'en avoit jamais en rien flatté l'idée!
Elle n'en fut pas mieux encor perſuadée.
L'Amiral, la laiſſant dans cette illuſion,
Prit un ton plus conforme à ſon ambition.

L'Avarice du pere étoit un ſûr obſtacle
A ce départ ſi-tôt projeté par miracle:
Et Colomb ne pouvoit ſe réſoudre à partir,
Avant que ſur ce point on l'eût pu convertir. —
J'ai beſoin d'or, dit-il à ſon aimable fille,
Pour être mieux reçu par les Rois de Caſtille:
Vous ſavez l'armement qu'ils ont fait à leurs frais
Je vous ai raconté, Princeſſe, ces projets.
Je peux tout enlever, c'eſt le droit de conquête.
On ne doit qu'à vous ſeule un pouvoir qui m'arrête.
J'ai peine à retenir mes farouches ſoldats ;
Ils voudroient eſſayer la vigueur de leurs bras.
Faites que votre pere écoute la juſtice :
Par-là, vous lui rendrez un ſignalé ſervice :
Sans quoi, je n'oſerois répondre de guerriers
Qui ne ſont point venus cueillir de vains lauriers.
Des mœurs de nos climats vous êtes informée,
Et votre ame ſenſible en a paru charmée ;
Tout s'y vend, tout s'achete, & rien n'y produit rien :
On ne peut réuſſir, ſi l'on manque de bien.
Du reſte il faut, Princeſſe, encor que je revienne ;
Vous brûlez du deſir d'être faite Chrétienne ?
Je n'aurois pas ſans or un ſeul des Matelots,
Sans qui je n'oſerois traverſer tant de flots.

On eſt libre chez nous ; nous ſommes ſans eſclaves :
Mais nous avons forgé beaucoup d'autres entraves !
De toutes, l'intérêt eſt le plus ferme appui,
Qu'aient les ſoucis cuiſants, l'avarice, & l'ennui. —

Cette Princeſſe étoit & bonne & généreuſe,
Quoiqu'elle ne fût point timide ni peureuſe ;
Le Ciel avoit logé dans ſon eſprit ſubtil,
Toute la fermeté du courage viril :
Mais elle étoit auſſi mille fois plus prudente,
D'un exquis jugement, & qui pis eſt, Amante.
Le diſcours de Colomb la toucha juſqu'au vif ;
Elle lui promit tout. Son zele fut actif ;
Et l'on en vit bientôt naître des témoignages,
Qui furent égalés aux plus grands avantages.

De ſon rêve inquiet, & que rien n'adoucit,
L'Amiral court aux ſiens en faire le récit.
Il les trouve nageant dans une paix profonde,
Et recueillant de l'or qu'avoit entraîné l'Onde.
Par le chaud invités à chercher un ruiſſeau,
Le haſard leur offrit un prodige nouveau.
Parvenus ſur les bords d'une forte riviere,
Dont le rapide cours contraint toute barriere,
Nos gens, pour s'y baigner, dépouilloient leurs habits,
Quand d'un ſpectacle neuf leurs yeux furent ſurpris.
Cet objet n'eſt rien moins qu'une trompeuſe idole :
Il nous retrace encor le fabuleux Pactole,
Ce Fleuve dont long-temps parla l'Antiquité,
Et qui, hors de ce lieu, n'a jamais exiſté.

Son ſable parſemé de ces riches paillettes,
Se roule ſous des eaux fraîches, vives & nettes:
L'indolent Eſpagnol n'en ſait pas profiter;
Hélas! ſes mains le font à peine ſubſiſter (1).

Leur Chef s'approcha d'eux: d'une bouche tremblante,
Il leur fit en détail cette hiſtoire ſanglante;
Et, remarquant qu'un rêve étonnoit peu des cœurs
Que retenoient ici de fatales ardeurs,
Il ajouta: — Ce n'eſt, je l'avoûrai, qu'un ſonge,
Aſſez ſouvent l'écho de l'erreur, du menſonge;
Mais c'eſt toujours ainſi que le Ciel m'avertit.
Sa voix, vous le ſavez, jamais ne nous mentit?
Allons; partons, enfants; uſons de diligence:
Peut-être, eſt-ce un moyen d'éviter ſa vengeance!
Caonabo nous va faire part de ſon or,
Il épuiſe pour nous le fond de ſon tréſor.
Quittez ce foible ſoin où votre eſprit s'amuſe;
Ce que vous en tirez ne peut être une excuſe,
Quand on doit s'occuper d'objets plus importants.
Je vais remplir vos vœux & vous rendre contents.
Venez, & ſuivez-moi; marchons vers le Barbare. —

On arrive au Palais, où le Cacique avare,

(1) C'eſt la riviere d'*Yaqué*, ou de *Monte-Chriſt*, dont les eaux roulent effectivement des paillettes d'or; les pauvres gens de *S. Yague*, où elle paſſe, en ramaſſent quelque peu: ce qui ne va guere par jour, qu'à quatre eſcalins pour chaque perſonne, 3 liv. d'*Amérique*, & 40 ſols de *France*.

Par ſa fille informé du deſſein qu'on a pris,
De joie, en ce moment, ſentoit ſon cœur épris.
Il étoit déjà las, fatigué de ſes hôtes:
Pour ne les pas haïr, ils ont trop fait de fautes!
Excepté l'Amiral dont il ſe louoit fort,
Il déteſtoit le reſte, & déploroit ſon ſort.
La peur le retenoit dans un reſpect auſtere.
Fourbe, autant que craintif: voilà ſon caractere.
Sa fille avoit d'abord excité ſa fureur,
En lui parlant du don preſcrit à ſon humeur:
Mais, ayant réfléchi ſur tout ce qui l'agite,
Il crut, à trop bas prix, en être encore quitte.
Le plan dont il s'ouvrit, qu'il diſoit former tard,
Fut contre leur retour de ſe faire un rempart.
La Princeſſe à Colomb découvrir cet obſtacle;
Mais il la raſſura par un plus ſûr oracle.

Comme s'il eût été ſenſible & généreux,
Ce Prince adroit & fin s'arrachoit les cheveux;
Les larmes inondoient ſon perfide viſage:
Chez nous connoît-on mieux cet équivoque uſage!
Les hommes ſont, par-tout, marqués au même coin.
Pour retenir des gens, qu'il eût voulu bien loin,
Il n'eſt aucun inſtant où ſa ruſe n'emploie
Les prieres, les pleurs, la douleur & la joie.
Enfin, ne les pouvant contraindre à demeurer,
Il étale à leurs yeux ſon or ſans ſoupirer,
Tant le fourbe ſavoit l'art de ſe contrefaire!
Et, pouſſant juſqu'au bout cet odieux myſtere,
Il veut à leurs Vaiſſeaux accompagner les pas

D'amis qu'il eût voulu fixer dans ſes états.
L'Amiral eſt le ſeul qui n'en fut point la dupe.
Il l'en auroit puni, ſans le ſoin qui l'occupe ;
Son eſprit, toujours triſte, écoutoit ſans rien voir,
Et craignoit des revers qu'il n'oſoit pas prévoir.

Cependant, du butin donné par le Sauvage,
Il le pria d'en faire à ſon gré le partage,
Pour éviter, dit-il, toute diſpute entr'eux.
Chacun eut pour ſa part au-delà de ſes vœux.
Rien ne retenant plus notre troupe importune,
Elle marcha bientôt au gré de ſa fortune.

Sous prétexte de voir ces magiques Vaiſſeaux
Qui ſembloient maîtriſer & les vents & les eaux,
Mais plus pour obéir à ſon tendre martyre,
Et ſuivre, plus long-temps, l'époux qu'elle deſire ;
La Princeſſe voulut de nouveau voyager,
Quoique fît ſon Amant pour l'en décourager.
Il craignoit d'être encor une conquête aiſée :
Telle en effet aux yeux de l'amoureux Théſée,
Celle dont il obtint un généreux pardon,
Parut moins redoutable aux bords du Thermodon.
Amazone comme elle, & peut-être plus ſage,
Colomb la redoutoit ſous ce fier équipage ;
Son cœur de ſes liens à peine ſoulagé,
Faiſoit appréhender de s'y voir rengagé.

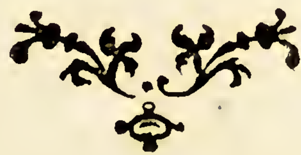
On voyoit donc encor marcher la même armée,
A cette fois, pourtant, différemment formée :

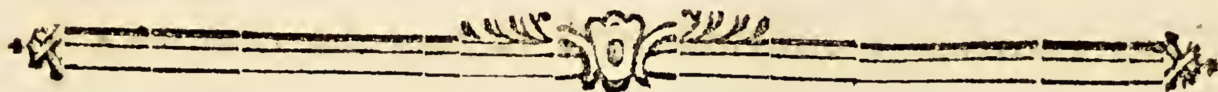
Nos Castillans courbés sous le faix de leur or,
N'avoient rien daigné prendre aux dépens du trésor.
A côté d'eux venoient de robustes Sauvages,
Portant avec respect, leurs armes, leurs bagages,
Et cent autres, choisis plus vigoureux, plus forts,
Des Rois & de Colomb portoient tous les trésors :
C'étoient des présents faits pour les Rois de Castille,
Pour les Grands de leur Cour, pour toute leur famille,
Mais ce qui, dans nos jours, eût enchanté les yeux,
C'est cet unique grain, objet si curieux,
Dont l'immense grandeur nous paroît incroyable,
Et que Caonabo faisoit servir de table ;
Dix Barbares plioient sous son énorme poids :
L'Amiral destinoit ce beau présent aux Rois (1).

Fin du vingt-unieme Chant.

---

(1) S'il en faut croire les Ecrivains *Espagnols*, ce grain d'or étoit si monstrueux, qu'il pouvoit servir de plat à un cochon tout entier; le croira qui voudra ? il ne parvint point en *Europe*, s'étant perdu avec le Vaisseau qui le portoit, au second voyage de *Colomb*. Cette piece si curieuse & si rare lui appartenoit; il se proposoit d'en faire présent à ses Maîtres.





ARGUMENT

DU

VINGT-DEUXIEME CHANT.

Détail de la route que tinrent les Castillans, en reprenant le chemin de leurs Vaisseaux. Description du Pays qu'ils traverserent. Village infecté du cruel mal, qui se répandit à leur retour en Europe. Fameux Étang qui frappa leur vue. Douleur de Colomb, en voyant son fort ruiné. Discours qu'il adresse à Goacanaric, au sujet de ce triste spectacle. Réponse qu'y fait le Cacique innocent. Joie qui se répand dans tous les esprits, en voyant la Flotte mouillée au même endroit. Raisons que donne le frere du Cacique sur la destruction du fort. On amene à l'Amiral l'auteur de cette infortune. Propos furieux de Guarionex, à l'occasion de cette entreprise. Colomb demande sa grace & celle de ses complices. Il charme, par cet excès de modération, toute la multitude des Barbares, peu accoutumés à pardonner.





CHANT XXII.

L'EMBARRAS du convoi fit prendre une autre route.
Le chemin que l'on tint fut plus aiſé, ſans doute ?
Car l'Eſpagnol trouva ſon fardeau ſi léger,
Qu'il ne fut pas beſoin qu'on le vînt ſoulager.

On parcourut des bois, puis de vertes prairies,
Où des bêtes ſans nombre auroient été nourries ;
Là, nul troupeau paiſſant ne flattoit les regards,
Et l'œil ſe promenoit en vain de toutes parts :
L'Iſle n'en avoit point, même d'aucune eſpece :
Colomb y doit fonder cette utile richeſſe (1) !
Nul reptile, en revanche, enflé d'un noir venin,
N'y vient en trahiſon glacer le ſang humain ;
Et, d'ailleurs tranſporté, le ſerpent n'y peut vivre :
Quel Démon, ou quel Dieu prend ſoin de l'y
pourſuivre (2) ?

---

(1) *Colomb*, voyant que l'Iſle manquoit de *beſtiaux*, en apporta dans tous les voyages qu'il y fit. Il relâchoit exprès aux *Canaries*. Toutes les eſpeces multiplierent bientôt au point que l'Iſle en ſeroit ſurchargée, ſi les *Français* ne s'y fuſſent établis.

(2) C'eſt une opinion répandue à *S. Domingue*, où l'on aſſure que les *ſerpents* qu'on y tranſporte d'ailleurs, meurent ſur le champ ; ce que je n'ai garde d'atteſter : on n'y voit que des couleuvres en très-grande quantité, de formes & de couleurs diverſes, qui ne ſont rien moins que malfaiſantes. J'ai vu des Negres les prendre à la main comme des anguilles.

Mais le Ciel, compenſant & les biens & les maux,
Parmi ces rares dons a mêlé des défauts;
La terre y filtre un ſuc dont le poiſon nous tue,
Et que n'égale point la mortelle Ciguë:
Des herbes font mourir (1). Des fruits par leur beauté,
Surprennent le Paſſant qui s'arrête enchanté,
Mais un prompt repentir ſuit le goût qui l'entraîne (2):
Eſt-ce un piege tendu pour la nature humaine?
Des arbres, il eſt vrai, bienfaiſants & benins,
Y chaſſent de nos corps ces funeſtes venins;
Les ſimples même y font des cures merveilleuſes (3).
Mais l'air y porte-t-il ces atteintes fâcheuſes,
Dont le ſang, à la fin, ſe trouve corrompu?
Quel horrible préſent nous en eſt-il venu!
Les poiſons les plus vifs, introduits dans nos veines,
De Vénus en courroux ont ſignalé les haines.

Nos gens, ſans le ſavoir, en virent des effets,
Qu'ils n'euſſent point connus ſans en être inquiets.
Au milieu d'un déſert, & ſéparé du reſte,
Un village s'offrit, qu'on crut frappé de peſte:
Les oiſeaux ſembloient fuir ce ſéjour infecté,
Et l'air tout à l'entour paroiſſoit empeſté.

---

(1) Il n'eſt guere de Pays où il y ait plus de *poiſons*, ce que les *Negres* connoiſſent mieux que nous.

(2) La pomme de *Machenillier*, ou de *Mancenille*, le plus ſubtil poiſon qu'il y ait au monde; tout eſt dangereux dans cet *arbre*, juſqu'à ſon *ombre*.

(3) *Saint-Domingue* poſſede, en revanche, des *plantes* ſalutaires, & l'on y retrouve preſque toutes celles du *Levant*.

Ses

Ses habitants, honteux plus que nous ne le ſommes,
Y vivoient retirés du commerce des hommes,
Sous un Chef appellé du nom de SYPHILIS (1):
Ils étoient dans leur mal triſtement recueillis;
Le corps ſec, décharné, le teint pâle & livide,
Exhalant une odeur rebutante & putride;
L'attente de la mort faiſoit tout leur eſpoir.
Quel déluge de maux! l'eût-on pu concevoir?
Mais ce qui de nos gens rendit l'eſprit perplexe,
Tous n'étoient que vieillards, de l'un & l'autre ſexe;
Encor n'en voyoit-on que fort peu de celui
Où les graces du corps de tout temps ont relui.
La nature, ſans doute, en eſt bien plus l'amie?
Sa vengeance eſt en nous beaucoup moins endormie(2).—
Qu'eſt ceci, dit Colomb? Quels ſont ces malheureux!
Ne puis-je ſecourir leur état douloureux? —
Enclin à la pitié, ſa vertu bienfaiſante
Le portoit à ſavoir le mal qui les tourmente. —
Paſſons, dit la Princeſſe; *évitons un ſéjour*,
Où l'air infect corrompt la pureté du jour. —
L'Amiral de leur ſort ne peut donc rien apprendre:
Mais, bientôt, l'intérêt que l'Europe y va prendre,
Ne l'y rendra que trop commun & familier;
Quand le Ciel voudra-t-il nous le faire oublier!

---

(1) J'ai emprunté ce nom du célebre *Fracaſtor*, Médecin Italien, qui a donné un très-beau *Poëme* latin ſur la funeſte maladie que je décris; il vient d'être traduit en proſe françaiſe.

(2) Cet horrible mal fait des progrès bien plus rapides dans les *hommes* que dans les *femmes*, ſur-tout au lieu où l'on veut que ſoit ſon *berceau*. Je ſuis toujours les opinions les plus reçues.

Colomb s'imagina, que tous ces miſérables
Étoient là relegués pour des maux incurables,
Ou, du moins, jugés tels par d'ignorants humains: —
J'amenerai, dit-il, nombre de Médecins,
Et tout ce qui leur ſert & de ſuppôts & d'aides;
Ces maux ſeront traités avec de ſûrs remedes. —
Ainſi ſon cœur brûloit du deſir d'être à tout,
Ainſi la charité n'étoit pas moins ſon goût.

Un long & large etang vint étonner la vue.
Mais on fut moins ſurpris de ſa vaſte étendue,
Que de trouver ſon eau, comme l'eau de la Mer,
D'un goût âcre & ſalé, déſagréable, amer.
Mille monſtres marins s'ébattoient ſur cette onde,
Dont on ſonda le fond, & qui parut profonde.
On y vit le combat du vorace Requin,
Qui de l'homme ſouvent a tranché le deſtin,
Avec le Crocodile, animal amphibie,
Dont la dent n'eſt pas moins cruelle à notre vie.
Que l'homme eſt malheureux! manque-t-il donc de maux?
De quel front ſe dit-il le Roi des animaux?
Quel Roi! que ſes ſujets détruiſent & dévorent!
Si friands de ſa chair, eſt-ce ainſi qu'ils l'honorent?
L'homme tyranniſé par tant de paſſions,
Semble être un compoſé de contradictions!
On crut un bras de Mer cet étang remarquable;
Déjà Colomb en fait un canal profitable,
Qui preſque eût traverſé l'Iſle de bout en bout:
Mais Dieu détruit bientôt ce que l'homme réſout!
Avec étonnement on s'apperçut enſuite,

Que la Mer jusques-là devoit n'être conduite,
Qu'au travers de la terre, & par des souterrains
Capables d'effrayer les plus fiers des humains.
En effet quelque jour, cette masse emportée
Pourroit bien alarmer la France épouvantée :
O Ciel! préserves-en nos Colons fortunés;
A cet affreux destin seroient-ils condamnés (1)?

De côteaux en vallons, & de vallons en plaines,
Jusques auprès du fort on parvint, non sans peines.
Mais, juste Dieu! quel est le spectacle effrayant
Qui se présente aux yeux du Chef impatient?
Pourra-t-on de Colomb ébaucher la tristesse?
Étourdi d'un tel coup, sa fermeté le laisse.
La pâleur de la mort se répand sur son front.
Plongé dans la douleur, il craint plus qu'un affront.
Tremblant de ne pouvoir achever son voyage,
Ses Vaisseaux n'ont-ils point péri dans cet orage!...
Ses gens sont-ils tous morts!... Est-il d'autres complots!..
Sa crainte, sans parler, s'expliquoit par sanglots.
Jamais d'Agamemnon la constance ébranlée
Ne peignit mieux son ame à la Grece assemblée,

---

(1) L'Etang de *Xaragua*, ou du *Cul-de-sac*, communique à la Mer de l'Ouest & du Sud de l'Isle par-dessous terre : il est à craindre que quelques violentes secousses de tremblement de terre ne détachent cette partie.

La prédiction, quoiqu'ancienne, a pensé être vérifiée le 3 Juin 1770, jour de la *Pentecôte*, où l'on en essuya un à *S. Domingue* beaucoup plus violent que celui qui avoit détruit *Lisbonne*; au rapport des personnes qui les ont ressenti tous deux.

Quand l'Oracle menteur, éclairci par Calchas;
De sa fille innocente ourdissoit le trépas.

C'ÉTOIT là des Zémès l'un des dignes ouvrages.
Ils avoient soulevé la plupart des Sauvages,
Pendant que leur Cacique & Colomb, de concert,
Promenoient le vrai bien à ces Peuples offert;
Qu'ils répandoient par-tout la divine sagesse
Dont ils sentoient en eux la douce & sainte ivresse.
Ces Démons, enragés du progrès des Chrétiens,
Cherchent à la révolte un Chef & des soutiens:
Ils ne furent pas loin. La noire ingratitude
Eut bientôt mis un terme à leur inquiétude.
La horde de brigands secondés des Enfers,
Usa de perfidie en ce triste revers;
Où les temps, devenus calmes & pacifiques,
Sembloient même enchaîner jusques aux fanatiques.
Mais, parmi nous, souvent de solemnels traités,
Quand l'intérêt le veut, sont-ils mieux respectés!

TOUT le monde observoit l'Amiral en silence.
D'un endroit si funeste il s'approche, il s'avance:
Quelle vue!.... On lisoit, sur tous les fronts écrits,
Les divers mouvements inspirés à ses cris.
Caonabo masquoit, sous sa feinte ordinaire,
Les sentiments secrets de son ame vulgaire;
Il n'en étoit touché, qu'autant qu'il le falloit
Pour cacher aux regards ce qu'il dissimuloit,
Le plaisir dont son cœur ressentoit les atteintes,
Mais il l'accompagnoit de troubles & de craintes:

Au départ qu'il desire, un pareil accident
Ne devoit-il point être un obstacle évident ?
Voilà ce qui s'oppose à sa joie inquiete.

La Princesse eut long-temps une douleur muette ;
Mais enfin ses regrets éclatant à propos,
Elle voulut en vain consoler son Héros.

Le reste de l'armée, ignorant l'art de feindre,
Contre l'auteur du mal ne pouvoit se contraindre ;
Colomb étoit chéri : le respect & l'amour,
Dans ces cœurs bons & francs, agissoient tour-à-tour.

Ce fort, ce triste fort n'est plus qu'un tas de cendre !
Est-ce le feu du Ciel ?... Mais qui l'a vu descendre ?...
Des ossements humains à demi-consumés !...
Sont-ce là des projets que les Cieux aient tramés ?...
Colomb ne put tenir à cette horrible vue ;
Écoutant les transports de son ame éperdue,
Au doux Goacanaric il adressa ces mots,
Souvent interrompus de pleurs & de sanglots : —

Tu ne peux ignorer, quelle est la main hardie
Qui s'est abandonnée à tant de perfidie ?
Je n'en puis accuser que les tiens ou que toi.
J'avois trop écouté ta feinte bonne-foi,
Inhumain ! ne crois pas échapper ma vengeance ;
Ni celle de ce Dieu que ta fureur offense ?
Il ne permet jamais ces desseins criminels,
Que pour en perdre mieux les coupables mortels ;

Et c'eſt par-tout ainſi que ſa juſtice éclate.
D'aucune impunité, que ton cœur ne ſe flatte.
Son bras levé ſur toi m'annonce ſon courroux,
Rien ne peut ici-bas en ſuſpendre les coups:
Tremble, perfide, tremble; à la foi violée,
Ta vie eſt ſur le point de ſe voir immolée. —

L'ÉQUITABLE Cacique, innocent & ſurpris,
Dont le cœur gémiſſoit à ces affreux débris,
Incapable du trait dont l'Amiral l'accuſe,
Répondit, ſans uſer de détour ni de ruſe: —
Je te jure, Étranger, que je n'ai nulle part
Au crime qui pourra retarder ton départ;
Plus que toi, je ſouhaite en tirer la vengeance.
Mon frere a commandé durant ma longue abſence;
Je ſaurai tout de lui: s'il eſt coupable, ou non;
Son ſang effacera ſa lâche trahiſon.
Mon équité toujours veut que je le puniſſe;
Soit qu'il en ait été l'artiſan, le complice,
Ou que, faute d'avoir veillé ſur mes ſujets,
Il n'ait pu prévenir de ſi fâcheux objets.
C'eſt ainſi que je penſe en ma colere extrême;
Par-là je prouverai, ſi je hais, ou ſi j'aime.
Hâtons-nous d'arriver: ſuſpends tes noirs chagrins;
Le mal, peut-être, eſt-il moins grand que tu le crains. —

C'ÉTOIT avec raiſon qu'il parloit de la ſorte.
On marche encor long-temps avec la même eſcorte;
Ces gens, quoiqu'ennemis aſſez peu patients,
Ne paroiſſoient entr'eux, ni fiers, ni défiants;

Nos Efpagnols fembloient avoir fait ce miracle.
Réunis pour en voir l'original fpectacle,
Et différents d'efprits, de tailles, & de mœurs,
Tous ces Peuples divers enchaînoient leurs humeurs.
Caonabo lui-même, étouffant fon murmure,
Du malheur qu'on craignoit faifoit fa propre injure,
Il promettoit, tout haut, d'en punir les auteurs.
Chacun fe répandoit en plaintes, en clameurs.
Pour le fort d'Ilion jadis réduit en cendre,
Les malheureux Troyens en firent moins entendre!
On vit enfin ceffer cet état douloureux,
A l'afpect des Vaiffeaux rendus à tous les vœux:
Mouillés au même endroit, mais non fans défiance,
Leurs gardes attendoient avec impatience.

Colomb, à cette vue oubliant fa douleur,
Sentit le doux efpoir renaître dans fon cœur.
Il n'eft plus inquiet, que d'entendre l'hiftoire
Qu'un auffi noir tableau peignoit à fa mémoire:
La ruine du fort ne pouvoit être un jeu;
On leur en fit le trifte & lamentable aveu.
Le frere du Cacique, avançant d'un air fombre,
Leur dit quel fort fatal diminuoit le nombre
Des imprudents foldats confiés à fes foins,
Et, pour s'en difculper, produifit des témoins.

Tel fut, en abordant la troupe voyageufe,
Le récit fingulier d'une action honteufe: —
Je viens, mon frere; & toi, qui naquis en des lieux,
Où les hommes font vains, fourbes & vicieux;

Vous conter en détail les infames pratiques
Qu'exercent, ſans pudeur, tous ces gens tyranniques.
Ne me reprochez point s'ils furent maſſacrés:
Ils ne reſpectent rien; les droits les plus ſacrés,
L'aſyle qu'on accorde à leur miſere extrême,
La bonne-foi, l'honneur, & la chaſteté même,
Tout n'eſt rien à leurs yeux qu'un rempart impuiſſant,
Dont ils ont, pluſieurs fois, franchi le pas gliſſant.
Ces lieux n'ont que trop vu leurs cruels brigandages
Enfanter les viols, les meurtres, les pillages!
J'ai fait ce que j'ai pu, pour arrêter le cours
De ces maux violents qui menaçoient leurs jours,
Et dont je prévoyois les effets déplorables:
J'ai long-temps contenu nos ſujets miſérables;
Je retiendrois encor leur trop juſte courroux,
Sans l'accident qui vint précipiter leurs coups.
Je ne ſais quel ſujet de haine, ou de vengeance,
A tout armé contr'eux, mis tout d'intelligence;
Mais un Cacique fier, plein d'un fougueux tranſport,
Le jeune Guarionex a pris en main leur mort.
Des nôtres & des ſiens il s'eſt mis à la tête,
A fait, à mon inſu, gronder cette tempête
Que je n'ai pu ſavoir, apprendre que trop tard.
Je raſſemble auſſi-tôt mes gens de toute part,
Et volant au ſecours de ces hôtes perfides,
Je vois tout dévorer par les flammes avides.
Je n'ai pu ſauver rien, en ce déſaſtre affreux,
Mais je m'en ſuis vengé ſur mille malheureux:
J'ai ſuivi ma colere;& Guarionex lui-même
N'a pu ſe dérober à ma fureur extrême.

Avec d'autres gardé pour vous être remis,
Vous les pourrez traiter comme des ennemis. —
C'eſt par-là qu'acheva le frere du Cacique.

Colomb, que ſurprend moins l'événement tragique,
Levant les mains au Ciel, s'écria dans l'inſtant: —
O Dieu! j'admire ici ton pouvoir éclatant.
Je ne ſuis plus ſurpris d'un ſi cruel ſupplice:
Oui, c'eſt un châtiment dicté par ta juſtice!
Apprenez, ô mortels! que Dieu punit toujours;
Heureux, quand il le fait à la fin de nos jours,
Et qu'on ſe reconnoît à la main qui nous frappe!
Jamais rien à ſes yeux ne paſſe ni n'échappe. —

On entre dans le Bourg, pendant cet entretien
Où parla l'Amiral en vrai héros Chrétien,
Enſeignant, répandant ſa ſublime Doctrine,
Et ne prêchant à tous que la Bonté divine.
Son rival dangereux, de Peuple environné,
Fut avec les Captifs ſur le champ amené.
Le déſeſpoir, la honte, allumoient ſon viſage:
On y voyoit dépeints tous les traits de la rage.

Dès qu'il put approcher du célebre Héros,
Sa bouche s'exprima dans ces terribles mots: —
Quoi! je me revois donc encor en ta préſence?
Faudra-t-il que je ſois toujours en ta puiſſance?
Les deſtins ennemis, courroucés contre moi,
Voudroient-ils m'obliger à plier ſous ta loi?
Moi qui ne hais rien tant, te déteſte, t'abhorre,

Qui voudrois te vouer à la mort que j'implore!
J'aimerois mieux périr, que me voir condamné
A vivre ſous ton joug, heureux & fortuné.
Altéré de ton ſang, j'aurois voulu le boire;
Je le ferois encor, ſi l'on m'en vouloit croire:
N'ayant pu contenter, aſſouvir mes deſirs,
J'ai, dans le ſang des tiens, goûté d'autres plaiſirs.
Que ne puis-je arracher, à tous tant que vous êtes,
Ce cœur, ce lâche cœur qui menace nos têtes!
Aveuglés, ces gens-ci vous croyoient immortels (1);
Mais je leur ai fait voir que vous n'étiez point tels:
Et, quand de leur ſalut j'entreprends la défenſe,
Que je venge avec eux notre commune offenſe,
La terreur les reprend, ils me tournent le dos;
J'en ſuis ſaiſi, jeté dans de profonds cachots.
Si vous n'ouvrez les yeux, oiſive populace,
Ces cruels étrangers éteindront votre race:
Attendrez-vous en paix, pour vous donner la mort,
Qu'ils aillent ſe chercher du ſoutien, du renfort?
Mettez en liberté mon ſiniſtre courage,
Je vous réponds alors de finir notre ouvrage;
N'appréhendez ici, ni leurs bras, ni leurs feux:
Ne ſerions-nous donc pas des hommes tout comme eux? —

---

(1) Les *Américains* ont eu quelque temps cette opinion des *Européans.* C'eſt dans l'Iſle de *Porto-Rico*, qu'ils en furent déſabuſés; un *Sauvage* ſe baignant avec un *Eſpagnol*, le tint long-temps ſous l'eau innocemment où il expira. Cet événement, dû au haſard, fut un trait de lumiere pour des gens ſi groſſiers.

Ce farouche difcours ne fit rien dans l'armée ;
La vertu de Colomb y fut trop confirmée :
Après qu'il eut parlé, tout le monde admira
La modération où fon cœur s'égara. —

Est-ce ainfi, répondit le Héros maritime,
Avec une douceur qui lui gagna l'eftime
De ceux même féduits par fon fougueux rival ; —
Eft-ce ainfi pour le bien, que tu me rends le mal ?
Quel fujet, ou plutôt quel Démon t'y convie !
J'ai pu t'en empêcher, j'ai pu t'ôter la vie ;
Et je n'en ai rien fait ! tu le fais ?... Mais je veux
Conferver, malgré toi, des jours fi dangereux :
Je veux plus : te montrer notre tendre Patrie :
Peut-être, y perdras-tu toute ta barbarie,
Et te ramenerai-je en ton climat natal,
Sage , judicieux, moins traître, & moins brutal ?
Quand envers toi mon ame au pardon s'abandonne,
Il eft plus jufte encor qu'à tous elle pardonne. —
Pour lors, intercédant auprès des Généraux,
Qui vouloient affommer ces rigides bourreaux,
Il charma l'Affemblée, en obtenant leur grace,
Et fut même en leurs cœurs fe frayer une place.

Mais Guarionex partit, vit l'Efpagne en effet,
Et de plus, en revint Chrétien & fatisfait :
Il changea fur Colomb d'idée & de fyftême ;
Ce fut lui qui le tint fur les Fonts de Baptême.
C'eft le Prince Henri, qui, fous ce nom nouveau (1),

(1) On peut lire dans les Hiftoriens *Efpagnols*, & même dans leur

De la guerre long-temps alluma le flambeau;
Qui, pour venger Colomb de chagrins domeſtiques,
Contre ſes ennemis fit des exploits uniques.

Fin du vingt-deuxieme Chant.

---

copiſte le *P. Charlevoix*, combien ce Prince *Henri* ſuſcita d'affaires aux *Eſpagnols* de *S. Domingue*. Retiré dans les montagnes, avec les braves gens qui venoient s'y joindre à lui, il ne ceſſa de harceler cette premiere *Colonie*, juſqu'à ce qu'elle eût reconnu ſon indépendance. Si les Conquérants du *Nouveau-Monde* euſſent rencontré beaucoup d'hommes de cette trempe, ils ne fuſſent pas ſi facilement devenus les Maîtres de la plus conſidérable partie de l'*Univers*.

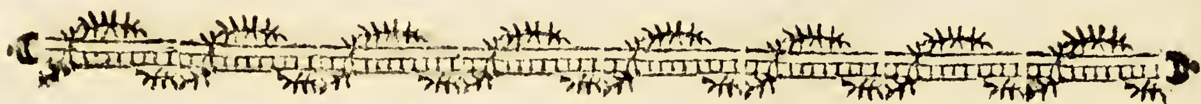




ARGUMENT
DU
VINGT-TROISIEME CHANT.

On ſe prépare au depart. Carene donnée auparavant aux Vaiſſeaux. Adieux que fait l'Amiral. On leve l'ancre par le plus beau temps. Concert entre les matelots & les perroquets qu'ils embarquerent. L'Enfer joue de ſon reſte ; il excite un ouragan furieux : vœu que font les équipages. Le Ciel protege toujours Colomb. Satan, par un dernier effort, empêche les matelots de manœuvrer, hâtant en eux les progrès du venin qu'ils portent en Europe. Le Ciel arrête encor l'effet de ce malheur. Une Iſle déſerte ſe préſente à l'Amiral, des courants l'y conduiſent. Il deſcend à terre & la parcourt : prodige qu'il y voit : viſion dont il eſt favoriſé. Il y eſt entretenu par la Vérité, la Religion & la Juſtice. Détail des entretiens qu'il eut avec elles. La Religion lui indique de quoi guérir ſes gens ; enſuite la Vérité, par ordre du Très-Haut, lui montre dans ſon miroir toute l'Hiſtoire de l'Amérique.





CHANT XXIII.

Tout fut en peu de jours diſpoſé pour partir.
L'Amiral ne vit rien qui pût l'en divertir ;
Et, pour ne pas manquer à la prudence humaine,
Aux Vaiſſeaux, par ſon ordre, on donna la carene.
Les vivres furent faits avec profuſion :
La Mer plus que la Terre en fut l'occaſion.
Au défaut du doux jus exprimé de la vigne,
On n'épargna point l'eau naturelle & bénigne ;
Jamais cette boiſſon utile à la ſanté,
N'auroit dû le céder à ce jus tant vanté ;
Mais l'homme eſt envieux de ce qui lui peut nuire !
A combien de poiſons ſe laiſſe-t-il ſéduire ?
Colomb, plus défiant qu'il n'a jamais été,
Qui connoît le Sauvage & ſa méchanceté,
Afin de prévenir la derniere infortune,
Exclut de ſes Vaiſſeaux leur préſence importune :
C'étoit un parti ſage, ami de la raiſon.
On embarque bientôt la riche cargaiſon ;
A quoi l'on ajouta tout ce qui parut rare,
Propre à faire eſtimer un Pays ſi barbare :
Tel en uſe toujours le Voyageur prudent ;
Pour ce qui vient de loin, on n'eſt que trop ardent !
C'eſt en vain qu'aujourd'hui l'Europe en tout excelle ;
La Chine a plus de droit d'exciter notre zele :
Ses chefs-d'œuvre, il eſt vrai, bizarres, languiſſants,

Y ſemblent être faits en dépit du bon ſens;
Solidité, deſſein, prix exceſſif, tout gronde:
N'importe; ils ont touché l'extrêmité du Monde!
Ne guérirons-nous point de l'étrange travers
Qui veut que, pour nous ſeuls, ſoit né tout l'Univers?
Laiſſons cette folie à des Peuples bizarres,
Peut-être moins ſenſés & preſqu'auſſi barbares,
Quoique crus ſi chéris du Maître des humains,
Que tous ces malheureux nommés Américains.

Ensuite on embarqua le priſonnier atroce,
Qu'il fallut enchaîner comme bête féroce:
Ses gens, pris avec lui, vouloient ſuivre ſon ſort;
Le Barbare aiſément ſe dévoue à la mort,
Et telle eſt pour ſes Chefs ſon aveugle tendreſſe;
Qu'il deſcend avec eux au tombeau ſans triſteſſe:
Exemple moins d'amour que de fort préjugé,
Par la longue habitude en devoir érigé!
Colomb en choiſit trois, tant pour ſervir leur Maître;
Qu'à la Cour d'Arragon pour les faire paroître.
Rien ne l'arrêtant plus, le Héros glorieux
Donne quelques moments à ſes derniers adieux:
Le ſeul Goacanaric, pour lui toujours le même,
Y répond devant tous par un regret extrême.
Caonabo, voulant imiter ſa douleur,
N'en montra que l'écorce & la fauſſe couleur;
Mais ſa fille ſincere, en offrant ſes alarmes,
Répandoit dans ſon ſein de véritables larmes:
Amante déſolée, inquiete, ſans pouls,
Du plus vif déſeſpoir elle ſent tous les coups.

L'Amiral, dans le cas où fut jadis Énée,
Mieux que lui se tira d'une telle journée;
Grace à la fermeté dont le Ciel lui fit don,
Sans voir mouiller ses yeux il quitta sa Didon.

Les Vaisseaux n'attendoient qu'après son arrivée,
Pour profiter du vent, de la Mer soulevée:
Mille & mille zéphyrs se jouoient sur son eau,
Paroissoient de Thétis annoncer le tableau.
L'air étoit dégagé de ces épais nuages,
Avant-coureurs certains des plus tristes orages:
On leve l'ancre; on part, aux acclamations
De ces Peuples formés de tant de Nations,
Qui, bordant le rivage, élevoient jusqu'aux nues
Des sons aussi confus que leurs voix inconnues.
Les Vaisseaux pavoisés, couverts de pavillons,
Charmoient tous les regards; heureux échantillons
Des succès réservés aux Races Espagnoles,
Tant qu'on verra flotter leurs seules banderolles!
Quand de hardis voisins y porteront les leurs,
Que les yeux y seront frappés d'autres couleurs,
Alors tous ces progrès iront en décadence;
Ainsi l'a décidé la juste Providence.

A ce bruyant éclat dont s'étonnent les airs,
Se mêlerent aussi de moins rudes concerts:
Nombre de Castillans, mariant la guitare
Aux accords dont leur voix ne fut jamais avare,
Chantoient le doux bonheur dont ils alloient jouir;
Mais des oiseaux sembloient se plaire à les ouir,

Et

Et puis, faiſant *chorus* de leurs féconds ramages,
Ils en étourdiſſoient les joyeux équipages.
Le plumage charmant de ces rares oiſeaux,
En avoit fait charger nos deux riches Vaiſſeaux:
Mais du rouge & du verd l'agréable mêlange
N'eſt point ce qui les rend plus dignes de louange;
Leur babil éternel ne ſe peut égaler,
Et l'homme, comme lui, leur apprend à parler.
Oiſeau tant célebré, Perroquet de Corine,
Étois-tu différent, ou de même origine,
Toi qui ſervois d'écho pour ſes folles amours (1)?

Cet innocent plaiſir dure encor quelques jours.
Mais l'ennemi ſecret du ſurprenant myſtere,
Le voyant s'accomplir, ramaſſe ſa colere.
Tous les traits raſſemblés de l'infernal courroux
Produiſirent ſoudain les plus funeſtes coups:
Plus il eſt indigné d'avoir manqué ſa proie,
Plus en de nouveaux tours ſa rage ſe déploie.
C'eſt ainſi que ſe montre un taureau furieux,
Qu'on provoque au combat pour le plaiſir des yeux:
Il s'élance, il écume, il s'épuiſe en adreſſe,
Dès que ſon ennemi le fatigue ou le preſſe;
Il repouſſe la ruſe & s'en ſert à ſon tour;
Il remplit de ſes cris tous les lieux d'alentour;

---

(1) Liſez ce qu'en dit *Ovide*. Les *Perroquets* de l'*Amérique*, quoique diverſifiés entr'eux, different cependant de ceux des autres Contrées; les *Perroquets* de *S. Domingue* ſont d'une ſeule eſpece, tous verds & rouges, mais grands babillards.

Et, saisissant enfin le moment qu'il souhaite,
Force son adversaire à gagner sa retraite.
Satan n'en usa pas avec moins de fureur:
Il tire tous les vents de leur séjour d'horreur
Et, sans avoir besoin de Junon ni d'Éole (1),
Livre un combat horrible à la Flotte Espagnole.
Ce ne sont plus des vents, mais d'affreux tourbillons,
Pires qu'en voit le Nord sous le nom d'Aquilons:
L'air de tous les côtés ne présente qu'orages;
On en sentit fort loin les terribles ravages;
Dans tout cet Archipel les arbres arrachés,
Des masses de rochers de leur lieu détachés,
Les hommes, les oiseaux, ne sachant où se mettre,
N'étoient qu'essais du mal que l'Enfer peut commettre (2).
La Mer n'est plus de l'eau, c'est un gouffre de feux
Où vont être engloutis ces Marins malheureux;
La fatigue déjà les trouble, les énerve:
Qui les garantira, si Dieu ne les conserve?
Voi, mortel insensé, les périls où tu cours,
Et combien, pour des riens, tu prodigues tes jours!
Le liquide élément ne fut point fait pour l'homme,

---

(1) La colere de *Junon* & les secours qu'elle tire d'*Eole* sont les grands ressorts mis en œuvre par *Virgile*, Poëte Chrétien, je n'ai pas eu les mêmes ressources.

(2) J'ai voulu dépeindre les *ouragans* particuliers à l'*Amérique*, qui y font souvent d'affreux ravages: les vents font en un clin-d'œil le tour du compas, renversent & détruisent tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage; il y a eu des Navires tout chargés, enlevés & jetés fort loin dans les terres. La *Guadaloupe* est très-sujette à ces tempêtes.

L'ESPRIT de l'Amiral en travail ſe conſomme ;
Il ne peut plus ſuffire à le porter par-tout,
Et craint de ne pouvoir venir enfin à bout
De tenir long-temps tête à la fougue indomptable,
Du vent qui le pourſuit, de la Mer qui l'accable.
Ses voiles dans les airs ſont le jouet des vents,
Il ne ſauroit dompter leurs ſouffles inconſtants ;
Ses ponts ſont engagés ſous l'Onde mutinée,
Et ſon unique eſpoir eſt dans la deſtinée :
Le Ciel juſqu'à cette heure a-t-il conduit ſon ſort ;
Pour le faire périr à l'approche du port ?
Il n'en peut rien penſer ; c'eſt ce qui le conſole,
Et lui fait au Très-Haut adreſſer la parole : —
Dieu Puiſſant ! lui dit-il, ſe jetant à genoux ;
Me ſuis-je donc encor attiré ton courroux ?
Regarde, par pitié, notre affreuſe miſere,
Et reviens un inſtant de ta juſte colere.
Sois propice à nos maux ; rends le calme à la Mer ;
Chaſſe ces vents fougueux enracinés dans l'air.
Votre protection me fut ſi ſecourable ;
En manquerois-je ici le ſecours favorable !
Daignez, Dieu juſte & bon, miſéricordieux,
Nous ſauver d'une mort ſi prochaine à nos yeux ;
Mais, ſi vous le voulez, recevez-en l'offrande ? —
Ses gens n'attendent point, que le Chef leur commande
D'implorer en commun la céleſte Bonté :
C'étoit terreur en eux, mais en lui piété :
Le danger eſt preſſant quand le Matelot prie,
Autrement on ne peut voir ſon ame attendrie.
Tous, en levant au Ciel & leurs yeux & leurs mains,

Foibles, découragés, invoquoient tous les Saints;
Ils firent même un vœu, dont l'effet ordinaire
N'eſt jamais d'opérer un repentir ſincere.
C'eſt en ſe corrigeant qu'il faut toucher le Ciel:
Qu'a-t-il beſoin de cœurs qui s'abreuvent de fiel!
Penſe-t-on le tromper par de vaines prieres?
Dieu n'apperçoit-il pas nos actions entieres?
Il a toujours ſondé juſqu'aux replis du cœur;
Et ſa main, dès l'inſtant, puniroit le pécheur,
S'il n'étoit retenu par ſes miſéricordes.

Les Vaiſſeaux ballotés n'étoient qu'à mâts & cordes.
Nos Marins attendoient la mort à tout moment,
Lorſque le Ciel fit faire un ſubit changement:
Plus de vent, plus de mer, & le beau temps ſuccede;
Le Soleil reparoît: ils n'en avoient eu l'aide,
Depuis plus de huit jours que duroit un brouillard
Qui les faiſoit ainſi naviguer au haſard.
Mais Dieu veilloit ſur eux; permettant ces épreuves,
Pour les accoutumer à des Mers alors neuves.

L'Enfer leur réſervoit un trait de ſon courroux,
Qui devoit l'emporter ſur tous ſes autres coups.
O Ciel! faudra-t-il donc que ſa noire malice
Toujours à ta Bonté donne de l'exercice?
L'Amiral, en Pilote inſtruit & vigilant,
Veilloit ſeul ſur le pont, exerçant ſon talent,
Cherchant, dans ce déſordre utile & néceſſaire,
Un moyen pour ſortir heureuſement d'affaire.
Il ſavoit trop que l'homme aide à s'intimider,

Lorſqu'en priant les Cieux il doit encor s'aider;
Colomb, dans le péril, ne perdoit point la tête.
Il vit de loin venir la fin de la tempête;
Auſſi-tôt appellant ſes gens pour manœuvrer,
Malgré tous ſes avis il n'en put rien tirer.
Sur leurs lits la plupart étendus, mais ſans force,
Avec le ſentiment ſembloient faire divorce (1):
Les autres, abattus ſous le poids de leurs maux,
N'étoient d'aucun ſecours aux deux triſtes Vaiſſeaux:
Hélas! ils étoient preſque à côté l'un de l'autre;
On entendoit crier: *votre état eſt le nôtre:*
Nous ſommes tous perclus! en cette extrêmité,
Que faire? L'Amiral, de ce ſoin agité,
Invoque encor du Ciel la grace ſinguliere,
Et ſes yeux moins fermés, ouverts à la lumiere,
Découvrent ſur le champ un objet enchanteur,
Qui lui fit retrouver l'eſpoir cher à ſon cœur.

C'EST une terre, à quoi l'on n'avoit pas pris garde.
Colomb, durant long-temps la lorgne & la regarde:
Elle n'étoit pas loin. Mais, comment arriver!
Son eſprit étonné ne ceſſe de rêver.
Mene-t-on des Vaiſſeaux qui n'ont ni bras ni voiles?
Enfin il s'apperçoit que, ſans l'aide des toiles,
Sans rames, ſans qu'il fût beſoin de gouverner,
Un courant violent venoit les entraîner.

---

(1) On ſait que le *mal*, que je crois avoir expoſé ſans choquer l'honnêteté publique, ſe déclare ordinairement par un engourdiſſement dans les membres: cette vérité phyſique m'a fourni l'idée de ce coup de théâtre, ſans bleſſer la vraiſemblance.

Quelle joie! Il ne ſait, en ſon ardeur extrême,
S'il doit s'abandonner à la faveur ſuprême,
Qu'il ne peut méconnoître en ce preſſant beſoin;
Si tout entier aux Cieux il laiſſera ce ſoin.
Mais il ſent de nouveau réveiller ſa prudence;
Son ame reconnoît la divine aſſiſtance:
Il ſaute au gouvernail, crie à l'autre Vaiſſeau,
D'en faire autant, de ſuivre, & d'aller dans ſon eau.
Il évita par-là nombre infini de roches,
Dont il ſe garantit des terribles approches.
A la fin, il ſe voit en toute ſûreté
Dans une anſe où l'on eſt par la quille arrêté:
C'étoit un fonds de vaſe, & mêlangé d'un ſable
Auſſi doux qu'il eſt fin, tranſparent, mou, friable;
Un bien ſi peu commun ſurpaſſant ſon ſouhait,
Colomb rendit à Dieu grace d'un tel bienfait.

Lui ſeul, menant l'eſquif, mit preſque tout à terre.
Mais quel eſt donc ce trait d'une incroyable guerre,
Dont Satan a frappé d'illuſtres malheureux
Qui tombent, tout-à-coup, dans un état affreux?
Souffla-t-il ſur leurs corps ces rudes maladies,
Par où nos facultés deviennent engourdies?
Non: il réveille en eux & hâte le venin
Qu'ils avoient contracté ſous ce climat malin,
En prenant des plaiſirs où l'Amour nous égare;
Poiſon alors, pour nous, auſſi nouveau que rare!
Mais, hélas, aujourd'hui devenu ſi commun,
Que nous n'en faiſons plus un myſtere importun!
Quelle condition! fâcheuſe découverte,

Tu conduis à grands pas l'Univers à ſa perte!

L'AMIRAL, ſe livrant à ſon humanité,
Viſite tous ſes gens dont il eſt infecté :
Ils ſe plaignent par-tout des douleurs les plus vives,
Qui juſques dans leurs os ne ſont que trop actives ;
Ils jettent les hauts cris : la douceur du ſommeil
Ne ſuſpend point leur mal, au moins juſqu'au réveil.
Les remedes n'ont rien qui calme ſa furie.
Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'il craignoit pour leur vie.
Colomb étoit le ſeul jouiſſant de ſanté,
Le prix de ſes vertus & de ſa chaſteté.
Les Cieux voulurent mettre une fin à ſes peines,
Et retirer ſon cœur de ſi fatales chaînes.

CETTE terre eſt une Iſle. Il la veut parcourir,
Peut-être, à ſes deſirs quelqu'un viendra s'offrir?
Il ſe met en chemin dans cette incertitude.
Il fit bientôt le tour de cette ſolitude,
Sans y rien découvrir, qu'un pays ſi déſert,
Qu'il n'étoit qu'un refuge aux habitants de l'air.
Mais, dans l'intérieur de lieux auſſi ſauvages,
Il crut appercevoir d'aſſez jolis bocages,
Qui fixerent d'abord ſon eſprit incertain ;
Il y fut, malgré lui, mené par le deſtin.
Il s'enſonce au milieu d'une forêt épaiſſe,
Sans guide, ſans ſecours, que ſa ſeule triſteſſe :
Il lui ſembla trouver un ſentier pratiqué,
Il le ſuit ; mais il croit l'avoir perdu, manqué,
Par des murs naturels, rochers inacceſſibles,

Il se voit arrêté dans ces déserts pénibles
Où, ne sachant enfin par où tourner ses pas,
Il s'assied sans murmure, étonné, mais plus las.
Son ame ne peut perdre une douce espérance.

Il contemploit ces murs, d'une hauteur immense,
En admiroit le roc artistement taillé :
Le meilleur ouvrier l'eût moins bien travaillé ;
Le marbre de Paros n'est pas plus magnifique.
Mais quel étonnement ! Est-ce vertu magique ?
Il voit se séparer, sans fracas & sans bruit,
Ce roc si surprenant dont l'obstacle lui nuit,
Et le plus beau pays présenter à sa vue
De cent objets divers la faveur imprévue.
Le plus frappant pour lui fut un riche Palais,
Qui, dans un grand lointain, offroit tous ses attraits :
En dôme façonné, présentant un portique ;
De colonnes en rond, à la maniere antique,
Paroissant revêtu pour soutenir un toît
Couvert de lames d'or que son œil apperçoit ;
Les rayons du Soleil réfléchissant sur elles,
Se prêtoient à l'éclat de ces tuiles nouvelles.
Pour s'y rendre, Colomb ne sauroit balancer :
Il se leve ; & bientôt il ose s'avancer.
Mais à peine a-t-il mis le pied dans cette enceinte,
Que, sans en ressentir la plus légere crainte,
Il vit se refermer, tout comme auparavant,
Ces murs dont il reçoit un secours décevant.
Il promene ses yeux au gré de leurs caprices,
Et ne voit que beautés dans ce lieu de délices.

Chargés également, & de fruits, & de fleurs,
Les arbres y portoient de ſuaves odeurs :
L'air étoit embaumé. Ce jardin agréable,
Aux plus célebres lieux eût été préférable :
Flore n'habite point un ſi brillant ſéjour,
Quoiqu'en diſe la Fable ; & l'Iſle de l'Amour,
Cet endroit qu'elle vante encor à nos oreilles,
Ne renferma jamais de ſi grandes merveilles.
La Nature raſſemble, en ce lieu plein d'appas,
Ce qu'elle a de plus beau dans les divers climats.

Notre Amiral ſurpris par un autre miracle,
Eſt forcé de céder au plus rare ſpectacle :
En approchant plus près de l'auguſte Maiſon,
Un objet aſſaillit, étouffa ſa raiſon ;
Que vois-je ? cria-t-il : *un groupe de Déeſſes !*
Il ne put un moment ſecouer ſes foibleſſes,
Qui prenant le deſſus, dérangeant ſon eſprit,
Reprirent ſur ſes ſens leur ancien crédit.
Il voulut adorer ces Beautés immortelles,
Sans ſonger que c'eſt Dieu qu'il adoroit en elles :
Attributs, en effet, de la Divinité,
Elles en ſont toujours l'eſſence & l'unité.
Dieu brûle & ſe repaît de leurs céleſtes flammes,
Qu'il voudroit vainement voir entrer dans nos ames ;
L'homme, depuis long-temps, en a perdu les droits !

Sous un berceau de fleurs, elles n'étoient que trois.
Sur l'une, il vit briller les dons de la jeuneſſe ;
Son teint frais & vermeil éclatoit ſans rudeſſe ;

Une gaze légere, attachée avec ſoin,
La lui fit croire nue en la voyant de loin;
Elle avoit à la main une ſuperbe glace,
Où tout ſe reproduit & jamais ne s'efface.
La ſeconde brilloit par tant de majeſté,
Que juſques à ſon nom, tout en eſt reſpecté;
Femme d'un certain âge, & d'un voile couverte,
Son viſage annonçoit, ſoit quelque grande perte,
Soit un revers ſenſible à ſon cœur affligé;
On voyoit que ſon corps en étoit négligé:
Modeſte en ſes habits, modeſte en ſon langage,
Tout paroiſſoit en elle auſſi ſimple que ſage:
Un livre couvert d'or ſe montroit ſous ſon bras,
Et lui faiſoit ſouvent prononcer des hélas!
Ses yeux fixés ſur lui l'enviſageoient ſans ceſſe,
Il ſembloit arracher, poſſéder ſa tendreſſe.
L'autre, d'un air ſévere, un bandeau ſur les yeux;
Détournoit, confondoit les regards curieux;
On liſoit aiſément ſur ſon viſage auſtere,
Que l'innocence même a de quoi lui déplaire,
Et qu'il faut être pur, comme ſon chaſte ſein,
Pour lui faire avouer qu'on eſt & droit & ſain.
Son bras levoit à peine une énorme balance.

La premiere rompit un aſſez long ſilence: —
Mortel favoriſé des hommes & de Dieu,
Le ſeul qui dût franchir ce redoutable lieu,
Ainſi que l'ont preſcrit les ſûres deſtinées,
Mets ce bonheur au rang de tes belles journées,
Je ſuis LA VÉRITÉ, Reconnois-tu mes traits?

Celle que vous fuyez, & qui ne ment jamais?
D'habiter parmi vous je fus enfin lassée:
De la Cour de vos Rois premiérement chassée,
Quelque temps, par amour, le Peuple m'accueillit,
Chez lui-même bientôt mon empire vieillit.
Mais, trop persécutée, errante & poursuivie,
Je n'y tins pas long-temps; j'en passai mon envie,
Et vins dans ces climats aux vôtres inconnus,
Pensant y rencontrer des cœurs vrais, ingénus.
Comme ailleurs je trouvai des hommes mercenaires,
Fourbes, vains, orgueilleux, adonnés aux chimeres:
En m'exilant ici je les oubliai tous;
On ne me verra plus résider avec vous. —

La deuxieme, prenant aussi-tôt la parole,
Dit au Héros Chrétien: que ce qui la console,
C'étoit de voir encor un mortel généreux,
Résister au torrent & brûler de ses feux:
Qu'elle a long-temps douté de la métamorphose;
Mais que Colomb si bien a pris en main sa cause,
Que rien n'effacera ce service important,
Sous peu récompensé d'un bienfait éclatant. —
Ce n'est pas que j'ignore, ajouta l'Éternelle,
O mortel fortuné! que, malgré tout ton zele,
A mon solide honneur on ne porte des coups,
Sous ce climat un jour l'objet de mon courroux.
Je sais que l'intérêt y va prendre ma place,
Et qu'on ne m'offrira qu'une vaine grimace;
Que mes Prêtres seront les premiers à trahir
La Foi qu'ils vont prêcher, au lieu de m'obéir:

Mais ton devoir rempli, dont tu fais une étude
Jusqu'à présent suivie avec exactitude,
Me fait plus de plaisir, que je n'aurai de maux.
Je suis accoutumée, hommes, à vos défauts!
Vous le devez savoir ? & toutes vos histoires
N'en sont que trop, hélas! de sinistres mémoires ?
La naissance du Monde a vu mon nom servir
A prophaner mon culte, à le faire ravir :
Plusieurs Religions se virent établies;
Bientôt l'homme encensa jusques à ses folies.
Je ne peux être qu'une, & serai toujours moi;
Malheur! à qui me trompe ou méconnoît ma loi.—

La troisieme parla, mais sur un autre style. —
Sans doute que tu crus ma faveur inutile ?
Lui dit-elle, en brusquant & son geste & son ton.
Connois-moi donc enfin : la Justice est mon nom.
Mes deux sœurs t'ont loué, je te loûrois encore,
Si tu n'avois éteint le feu qui me dévore,
Et dont il faut brûler pour être un vrai Héros.
En me considérant qui peut vivre en repos!
Je ne flatte jamais les foiblesses des hommes;
Et sans sortir, Colomb, de l'exemple où nous sommes,
Te crois-tu bien tranquille avec tant de trésors,
Pris, ou plutôt pillés, sur d'imbécilles bords ?
Je sais que Dieu, pour prix de ton ardeur constante,
Permet qu'à cet égard ton ame se contente :
Crois-tu n'avoir, dès-là, rien à te reprocher ?
Regarde contre toi ma balance pencher;
Elle pese toujours au poids du Sanctuaire.

Vos Justes ont raison de craindre ma colere;
J'en trouve rarement de purs, d'assez parfaits,
Pour penser qu'ils vivront, & qu'ils mourront en paix.
Ce qui n'est entre vous que des fautes légeres,
Des écarts innocents, des lueurs passageres,
Change de nom pour moi, qui me couvre les yeux
Afin de fuir l'éclat d'un jour insidieux:
Pour de pareils sujets je me suis exilée,
De tous vos tribunaux je me suis envolée.
Vous me représentez un glaive dans les mains;
Seroit-ce pour punir vos Juges inhumains,
Ceux qui, faisant trafic de vos honteux hommages,
Vendent au plus offrant leurs voix & leurs suffrages,
Absolvent le coupable & chargent l'innocent?
Seroit-ce pour celui qui, tendre & caressant
Oubliant ses devoirs, son état, son étude,
De corrompre les cœurs fait son inquiétude?
Ou pour ces ignorants, légérement admis
Dans un poste où jamais je ne les eusse mis,
Qui font, sans le vouloir, mille & mille injustices?
Heureux, quand ce n'est point le doux fruit de leurs vices!
De ces derniers, les lieux que tu vas établir,
Colomb, ne se verront que trop souvent remplir!
Est-ce enfin, pour couper cette tête prophane,
Que vous célébrez tant, sous le nom de Chicane;
Qui jouit de mes droits, usurpe mon bandeau,
Et qui de mon absence est le juste fléau? —

Colomb, plus mort que vif après cette semonce,
N'y faisoit qu'en pleurant une sage réponse.

Mais la Religion, le voyant si contrit,
Pleure de son côté, s'émeut & s'attendrit: —
Vous le voyez, ma sœur, dit-elle à la Justice;
Ce n'est point un mortel que le crime enhardisse?
Voyez son repentir, & jugez de son cœur.
Rendez-vous à mes vœux; pardonnez-lui, ma sœur.
Il a tout fait pour moi, je dois le satisfaire;
Souffrez que je désarme un courroux trop sévere.
Le Ciel n'ignora pas ses avides transports,
Il s'est pourtant servi de ses heureux efforts:
Seriez-vous plus rigide? Accordez-moi sa grace.
Quel humain sur la terre eut jamais moins d'audace! —

L'aimable Vérité, pour calmer cette aigreur,
Voulut parler aussi, s'étendre en sa faveur;
De cet air vif, léger, qui fait son caractere,
Que l'on devroit chérir, mais qui ne peut nous plaire;
A sa sœur la Justice elle tint ce discours: —
Aux vœux de notre sœur j'ajoute mon secours;
De ce rare mortel nous ne pouvons, je pense,
Qu'admirer la vertu, que louer la constance.
S'il a fait quelque faute, il la réparera;
Le Ciel qui le soutient, à coup sûr l'aidera.
L'infaillibilité, que si fort on renomme,
A-t-elle été jamais l'appanage de l'homme?
Selon vous, le plus juste est le moins criminel:
Vous l'avez dit, ma sœur, en ce jour solemnel;
On peut en appeller à vos expériences,
Vous qui fouillez les cœurs, scrutez les consciences.
S'il est si difficile aux hommes d'être vrais,

Que celui-ci ſoit mis au rang des plus parfaits. —

Que dites-vous, mes ſœurs! répondit l'Ennemie
De tout ce qui reſſent le crime ou l'infamie;
Ignoreriez-vous donc, que je ne puis en rien
Flatter, autoriſer ce qui n'eſt pas le bien?
Puis-je, ſans perdre ici mon attribut auguſte,
Ceſſer un ſeul inſtant de déteſter l'injuſte?
J'accorde à ce mortel les dons qu'on vante en lui;
Et je ſais que le Ciel fut toujours ſon appui:
J'ai même en ſes vertus toute la confiance,
Que doit encor donner la divine alliance;
Mais il n'a point aſſez réprimé dans ſon cœur,
Le funeſte levain qui nuit à la candeur.
Rien n'excuſe envers moi la moindre des foibleſſes;
Je ne peux rien changer à mes délicateſſes,
Mes ſœurs, vous le ſavez? Elles font un devoir
Qui ſert de fondement à tout notre pouvoir;
Et, ſans cette équité qu'en nous le Ciel exige,
Qui le conduit lui-même, & dans tout le dirige;
Nous nous verrions en butte aux fragiles mortels,
Qui nous inſulteroient juſqu'aux pieds des autels.
La crainte les retient. Suis-je donc la Juſtice
Pour me laiſſer fléchir ſelon notre caprice!
Le deſtin a déjà prononcé; c'en eſt fait:
Lui-même fait ſon ſort. J'ajoute à ce qu'il fait,
Qu'il ne ſera puni qu'ici-bas, dans ce Monde,
Dont il reconnoîtra la miſere profonde. —
C'eſt ainſi que finit celle qui fait les Rois.

Alors parla Colomb pour la premiere fois. —

O Dieu! s'écria-t-il, satisfaites mon ame;
Exaucez, dès ce jour, le desir qui l'enflamme.
J'adore vos décrets, j'en bénis la rigueur;
Accordez-moi, Dieu juste, une sainte vigueur.
Je me soumets à tout, pour expier des crimes,
Hélas! que j'avois cru permis & légitimes.
Ah, que l'homme est aveugle en son débile esprit!
L'apparence le trompe, & l'erreur lui sourit.
J'étois, sans m'en douter, au fond du précipice,
Je sens que j'ai suivi la farouche avarice,
Que j'ai trop écouté des desirs séducteurs;
Oui, je mérite enfin vos sentiments vengeurs.
Je m'en repends sans cesse; & veux, s'il est possible,
Réparer le désordre où mon ame est sensible.
Souffrez que je retourne aux lieux que j'ai quittés,
Et bientôt mes travers y seront acquittés;
J'y ferai plus de bien, par des présents solides,
Que je n'ai fait de mal, par des transports sordides.

Justice, dont j'éprouve aujourd'hui la candeur,
Vous me traitez encor avec trop de douceur:
Vos droits furent lésés; j'en conviens, & me blâme
D'avoir osé brûler d'une coupable flamme;
D'un cœur, dont vous voyez la vive affliction,
Je vous en fais ici la satisfaction.

Vérité, qui connoît le fond de ma tristesse,
Vous venez de montrer un excès de tendresse
Dont rougit à vos yeux un impudent mortel,
Qui vous a mise en proie à son cœur criminel.

Religion

Religion ſacrée, ô vous que rien n'égale,
Qui nous ſoufflez toujours la plus pure morale;
Je l'ai prêchée en vain, je ne la ſuivois pas,
Mes lâches actions trahiſſoient vos appas.
Pourquoi votre bonté, ſurpaſſant mon attente,
Me fait-elle ſentir ſa faveur éclatante?
J'aurois dû, bien plutôt, allumer un courroux,
Que de moindres péchés ont attiré ſur nous! —

Va, reprit celle en qui le ſage ſe confie,
Cette Religion, hélas! ſi mal ſervie,
Qu'on reſpecte en tous lieux, qu'on ne ſuit en aucun;
Et dont on ſemble fuir le regard importun:
Va, Colomb, ſois tranquille, & deviens plus fidele
Aux devoirs dont je veux que tu ſois le modele.
Ton repentir ſuffit pour te juſtifier.
Aux hommes ſur ce point on ne peut ſe fier;
Mais je te connois trop, pour avoir rien à craindre.
Nous ſavons toutes trois que tes maux ſont à plaindre:
Et, pour en terminer le déplorable cours,
Reçois de notre main cet utile ſecours. —

L'Immortelle auſſi-tôt, ſans lui dire autre choſe;
Retirant un papier qui dans ſon ſein repoſe,
Le remit au Héros, d'un maintien circonſpect,
Qui le lui fit ſerrer avec plus de reſpect.

Pour lors la Vérité, d'un air bien moins modeſte,
Dit au triſte Colomb. *Mortel, il ne nous reſte,*
En ſuivant du Très-Haut les ordres ſouverains,

Qu'à te montrer les fruits de tes nobles deſſeins,
Elle lui préſenta l'ineffaçable glace,
Où ſe peint l'Univers & tout ce qui s'y paſſe. —
Approche, ajouta-t-elle, & vois dans ce miroir,
Ce que juſqu'à ce jour nul vivant n'a dû voir :
Paſſé, préſent, futur, mieux que dans votre hiſtoire,
S'y conſervent entiers, ouverts à la mémoire ;
Et ce verre jamais n'a flatté les objets :
Fixes-y tes regards ſur cent fameux ſujets,
Sans doute intéreſſants pour ton ame attendrie ;
Puiſqu'ils feront des faits de ta rare induſtrie.

Commence à voir ce Peuple errant & vagabond ;
Qui quitte ſon Pays, en cherche un plus fécond ;
A ſon viſage orné d'une affreuſe peinture,
Ou plutôt qu'un tel goût, & gâte, & défigure,
Reconnois-tu les mœurs du Scythe furieux (1) ?
C'eſt lui qui va peupler tous ces immenſes lieux :
Mais, partagé bientôt en diverſes peuplades,
Un jour il oublîra ſes premieres bourgades.
Preſque tous deviendront ſi différents entr'eux,
Qu'ils feront ennemis acharnés, dangereux,
Et que ne s'y voyant qu'afin de ſe combattre,
Ils ne travailleront conſtamment qu'à s'abattre.
Regarde ce qui naît d'un ſi mauvais accord,
Le foible fuit, s'éloigne, & peuple un autre bord ;

(1) C'eſt l'opinion la plus vraiſemblable, celle par conſéquent que j'ai cru devoir adopter : on penſe que c'eſt par le *Nord-Oueſt* que l'*Amérique* ſe ſera peuplée.

Les uns dans des esquifs, les autres à la nage,
Certains par les forêts, se mettent en voyage.
Du reste de la terre, inconnus, séparés,
La plupart quelque temps y seront ignorés.
Toutes ces Régions, plus vastes que les vôtres,
Ne forment point de corps avec nulle des autres (1).
Votre globe en sera désormais agrandi,
Et ne doit qu'à toi seul un projet si hardi:
Mais voi de l'avenir l'injustice criante,
Il va jusqu'à t'ôter cette gloire attrayante (2)!
Voi tes Vaisseaux en Mer, tristes jouets des flots,
L'Enfer & ses Démons souffler tes Matelots:
Voi ton abord dans l'Isle où tu vins, la premiere,
Et vois-y de Satan l'infernale banniere
En place de la Croix due à ta piété;
Lucifer, la voyant, en pâlit irrité,
Et sur ce Peuple vil qu'il attache à sa gloire,
Fit une impression qui hâta ta victoire:
Car l'Enfer y devoit combattre tes efforts,
Faire jouer encor mille nouveaux ressorts.
Examine à loisir ta grande Isle Espagnole;
Aux pieds du fol amour vois l'honneur qui s'envole;

(1) On prétend, & c'est le plus commun sentiment, que l'*Amérique* ne tient à aucune des autres parties de l'Univers, mais qu'elle n'est séparée du Nord de l'*Asie* que par un bras de Mer fort étroit. Les découvertes des *Russes* commencent à le faire croire.

(2) De tout temps on a cherché à ôter le mérite de cette découverte à *Colomb*; je me souviens d'avoir lu dans le Journal étranger, qu'un certain Baron *Allemand* avoit découvert l'Amérique avant lui: ne cessera-t-on de rendre tout problématique? La Fable débitée sur ce *Baron*, & sa prétendue *découverte*, sont de vraies extravagances.

C'eſt le tien : mais tes gens, cent fois plus malheureux ;
Vont conſumer leurs corps dans d'impudiques feux;
Les vois-tu t'abuſer, tromper ta vigilance ?
Mais quel ſera le prix de leur extravagance !
Dans un ſang noir, impur, affreuſement pervers,
Ils goûtent des plaiſirs que paiera l'Univers :
C'eſt la cauſe des maux où tu les vois en butte,
Et dont l'Enfer jaloux précipite la chûte.
Dans cette Iſle fameuſe, ouverte à tes ſuccès,
Voi, combien on s'y porte à d'horribles excès ?
Les Eſpagnols cherchant ſans ceſſe à s'y détruire,
Ne s'occupant en tout qu'à ce qui leur peut nuire,
Prodigues de leur ſang, avares de leur or,
Ils ont enfin tari cet immenſe tréſor !
Forcés de s'en tenir à tes ſoins charitables,
Moins riches, ils vont être un peu moins miſérables ;
Trop heureux, s'ils ſavoient jouir encor long-temps,
D'un bonheur ſi parfait, de ces ſoins importants !
Mais, à leurs paſſions dont ils ſont idolâtres,
Combien va-t-il s'ouvrir de funeſtes théâtres ?

Voi ce ſecond rideau, qui nous laiſſe entrevoir
Un jeune homme cherchant à flatter ſon eſpoir,
Qui de loin étudie, à ſon aiſe concerte
Un projet délicat qui le rend plus alerte :
Le connois-tu ? Réponds. *Oui*, dit notre Héros ;
Je crois que c'eſt Cortez ! Pour ſortir du repos,
Ce jeune homme eut toujours des ardeurs infinies (1).

---

(1) *Fernand Cortez* fut de l'une des expéditions de *Colomb* : Se-

Hé bien, il fondera de riches Colonies,
Dit la fille du Ciel ; & tous ses coups d'essais
Ont, comme tu le vois, les plus heureux succès.
Il soumet maintenant l'Empire du Mexique,
Celui dont t'a parlé le plus sage Cacique,
Goacanaric, le seul qui te soit convenu ;
C'est où vint aborder son Sauvage ingénu.
Cet Empire, fondé par des gens moins barbares,
Est réglé par des loix, quoique souvent bizarres ;
Mais celles de l'Europe ont-elles moins été
Le sujet du caprice & de l'iniquité ?
Ses Peuples sont nombreux, & beaucoup moins sauvages
Que tu n'en as trouvé sur les autres rivages :
Et de la Terre-ferme il habite un côté (1) :
Son premier caractere est la férocité.
Sa Ville principale excite la surprise ;
Bâtie au fond d'un Lac, c'est une autre Venise :
Le Palais de ses Rois enchante les regards,
L'or le mieux ouvragé s'y voit de toutes parts ;
La Ville & le Palais sont une des merveilles,

crétaire ensuite du Gouverneur de l'Isle de *Cuba*, il le desservit, & bâtit sa fortune sur la ruine de celle de son Maître. Il passa à la *Terre-ferme*, où il soumit la Nation redoutée des *Mexiquains*.

(1) Le *Mexique* étoit, selon l'idée que les Historiens du temps en ont laissée à la postérité, un Empire formidable, auquel obéissoit presque tout le *Nord* de l'*Amérique*, ou plutôt le *Nord-Ouest*. Il est situé entre la *Louisiane* & la *Nouvelle-Espagne* ; on le divise en vieux & en nouveau : ses richesses étoient immenses, le pays bien policé, mais ses Peuples trop cruels. Ils sacrifioient des victimes à leur Divinité, qui étoit une idole effroyable.

Dont le récit plaît tant à vos folles oreilles.
Mais le jeune Vainqueur aura bientôt soumis
Des Peuples redoutés de tous leurs ennemis;
Déjà je l'apperçois, au milieu du carnage,
Sur son coursier monté, dont l'aspect décourage (1),
Mettre en fuite une Armée innombrable à ses yeux;
Sur les eaux de leur Lac il les combattra mieux (2):
C'en est fait; il met fin à ce superbe Empire,
Les Sujets sont vaincus, & le Monarque expire.... —

Ah, ma sœur! quel écart! dit, en l'interrompant,
Celle qui pour le crime a le coup-d'œil frappant,
La Justice, en un mot. — Vous souillez votre gloire,
En fêtant le Héros d'une telle victoire?
Si vous voulez parler de ses faits glorieux,
Mettez donc à côté ce qu'ils ont d'odieux:
Vous ne pouvez, ma sœur, vous dispenser de dire
Ce que fera ce monstre en un si bel Empire,
Et la flamme & le fer de toute part portés,
Les pillages, les vols, toutes ses cruautés;

---

(1) C'est le premier Cheval qui ait paru dans l'*Amérique*; aussi épouvanta-t-il si fort les *Naturels*, qu'à sa vue ils s'enfuirent honteusement. Il ne faut pas tout-à-fait ajouter foi à ce que raconte *Solis*, & beaucoup d'autres Ecrivains Espagnols, du brillant de cette expédition plus romanesque qu'historique.

(2) Les *Mexiquains*, après avoir lâché le pied sur la terre, voulurent défendre l'abord de leur Ville placée au milieu d'un Lac d'une grande étendue: ils n'y gagnerent rien; *Cortez* fit construire des barques avec du canon, qui mirent bientôt en déroute les fragiles canots de ces Peuples. *Mexico* est encore dans la même position, quoique bâtie à l'*Européane* & très-magnifique.

Des Chefs, des Souverains, maſſacrés par caprice (1),
Ne pouvant aſſouvir une infame avarice;
Des enfants égorgés, pour éteindre en leur flanc
La ſoif qu'un tel Vainqueur paroît avoir du ſang.
Voilà quelles ſeront les hiſtoires funebres,
Qui vous rendent déjà ſes actions célebres! —

Je le ſais, répondit l'auguſte Vérité;
Ainſi que vous, ma ſœur, je l'aurois maltraité:
J'ai commencé d'abord par lui rendre juſtice;
J'euſſe enſuite repris cet exécrable vice,
Qui l'a pouſſé ſouvent à commettre des maux,
Où ſon cœur affamé n'a que trop de rivaux. —

Que vois-je, dit Colomb? *& quel lointain rivage*
Reçoit en ce moment un grave Perſonnage?
Je crois, à ſes habits, qu'il eſt Italien!
Son projet ſeroit-il le même que le mien?

Oui; dit la Vérité: c'eſt à la Terre-ferme
Qu'en veut ce Voyageur qui la prend pour ſon terme;
Il a ſu deviner, au bruit de tes récits,
Qu'il devoit être encor de plus vaſtes Pays,
Et que cet Archipel annonçoit une terre,
Qu'en tirant vers le Sud on ne manqueroit guere.

---

(1) Le malheureux *Guatimozin* a été le dernier Souverain des *Mexiquains*; il fut pendu avec la plus grande partie de la Famille Royale & les Miniſtres, à la ſuite des cruautés inouies qu'on leur avoit fait eſſuyer pour ſavoir où ils cachoient leurs richeſſes. Il faut convenir que les *Eſpagnols* de ces temps-là ſe ſont juſtement fait abhorrer!

Il aborde au Brésil pour le franc Portugais,
Qui de son armement vient de faire les frais.
Ce Marin, comme toi sorti de l'Italie,
Est un Pilote expert, vanté pour le Génie:
Il se nomme VESPUCE (1). Au gré de son renom,
Tous ces Pays nouveaux vont en prendre le nom;
Et, bientôt d'AMÉRIC, surnom heureux, unique,
L'Europe de concert formera l'AMÉRIQUE.
Je sens que cette gloire excite tes douleurs;
Je vois même, Colomb, déjà, couler des pleurs:
Seche-les; à ce mot le caprice préside,
Et la postérité saura qu'en toi réside
Le véritable honneur d'avoir fait un tel don;
D'où vient n'avois-tu pas cet étrange surnom?
Pour t'en dédommager, le Ciel met ta famille,
Parmi le Sang Royal où tu la vois qui brille
D'un lustre qui doit être agréable à tes yeux,
Puisqu'il naît de toi-même, & non de tes aïeux.

PASSONS à des exploits qui n'ont pas moins d'audace.
Vois-tu ces Espagnols, méprisant la menace
De tant de Naturels armés pour s'opposer
A ce que plus avant ils osent avancer?
Ils entrent dans un Fleuve (2), où des femmes guerrieres

---

(1) *Améric Vespuce*, Florentin. Il fut long-temps au service de l'*Espagne*, & passa ensuite à celui du *Portugal*. En 1497, il découvrit le *Brésil*. Cette nouvelle fit encore plus de bruit que celle de *Colomb*; son nom fut si heureux, que l'*Europe* appella cette quatrieme partie du Monde, l'*Amérique*.

(2) La Riviere des *Amazones*. On ne sait trop ce qui a pu contri-

Leur rappellent le nom de celles qui, si fieres,
Ont étonné long-temps toute l'Antiquité,
Dont les Héros n'ont pu vaincre la vanité.
Un même goût les tient : dans leur séjour tranquille,
Ne voulant qu'aucun homme habite cet asyle ;
Quand il leur faut céder à d'amoureux desseins,
Elles ne vont qu'alors rechercher leurs voisins.
Admirons en tous lieux cette bizarrerie,
Que met dans vos esprits la nature flétrie !
Ne reconnois-tu pas, à des traits si marqués,
Que des mêmes travers vous êtes attaqués ?
Mais où, dans leurs canots faits pour la découverte,
Volent donc ces mortels ? courent-ils à leur perte ?
Que d'obstacles à vaincre ! Ils ont sur les deux bords,
Mille Peuples guerriers repoussant leurs efforts :
Il en est de si fiers de leur énorme taille,
Qu'ils comptent, à coup sûr, leur livrer la bataille,
Se faire de leur chair un plantureux festin ;
Malheureux Espagnols, quel est votre destin !....
Ils ont déjà trompé la faim de ces Sauvages,
Que l'on surnommera du nom d'*Antropophages* (1),

---

buer à lui faire donner ce nom : l'opinion vulgaire, que j'emploie, paroît suspecte.

(1) Cette *Riviere* dont le cours est prodigieux, ayant plus de 1200 lieues, est bordée des deux côtés d'une infinité de Nations, dont quelques-unes sont accusées de manger de la chair humaine. Le fait est douteux ; on peut assurer que nulle Nation sur la terre ne mange de la chair humaine par goût. On en trouve seulement qui dévorent leurs ennemis en guerre. La haine, ou la faim, ne nous a-t-elle pas portés quelquefois à des excès plus noirs ?

Pires & plus cruels que tous les animaux,
Qui n'ont point pour les leurs ces horribles défauts.
C'eſt de ces Nations, entr'elles différentes,
Éparſes en cent lieux, de tous côtés errantes,
Que ſort Caonabo fuyant ſes ennemis;
Il a paſſé la Mer dans des projets hardis:
D'autres ont cru devoir peupler cet amas d'Iſles,
Qui porteront le nom de petites *Antilles*;
Caraïbes fameux, tous nés indépendants,
Ils étoient craints alors & réputés vaillants.
Mais que ſont devenus, ſur ce Fleuve rapide,
Des gens ſi courageux, & que l'intérêt guide?
Ils naviguent toujours au milieu de cette eau;
Y vont-ils à la fin rencontrer leur tombeau!
Ce Fleuve les doit-il mener au bout du Monde?
Ils n'en peuvent finir la courſe vagabonde.

Un jour, dit en riant & regardant ſes ſœurs,
L'aimable Vérité qui lit dans tous les cœurs,
Nous verrons un Français, d'une ame moins commune,
Sur ce Fleuve inconnu tenter même fortune;
Non pour chercher de l'or, mais comme curieux,
Qui ne veut ſimplement que connoître ces lieux;
Il les ſaura dépeindre avec autant d'adreſſe,
Que lui, ſes compagnons auront mis de juſteſſe
Dans d'utiles calculs tracés ſous l'Équateur,
Et dont il leur faudra meſurer la hauteur:
Entrepriſe célebre à jamais pour la France,
Qui montre ſon amour, ſon goût pour la ſcience (1)!

(1) Les *Aſtronomes* envoyés par *Louis XV* à *Quito*, ville du *Pérou*.

Pingré, dit-elle auſſi, pour obſerver Vénus
Sur des points cardinaux qui ne ſont pas connus,
Ira, dans l'Eſpagnole, aſſurer une étude
D'où naîtra quelque jour l'exacte longitude.

Elle continua: les voilà donc enfin,
Après bien des travaux, au but de leur deſſein!
Un Peuple aſſez nombreux ſe préſente à la vue,
Et ne paroît rien moins que craindre leur venue:
Ils en ſont bien reçus; il ne dépend que d'eux,
De vivre avec ce Peuple auſſi ſage qu'heureux.
Mais l'or eſt trop commun ſous un climat ſi riche!
L'obligeant Péruvien ne leur en eſt point chiche;
Ils veulent tout avoir: &, pour ſe contenter,
Aux plus affreux excès ils iront ſe porter.
Empire infortuné, que ton ſort eſt à plaindre!
Ces cruels étrangers ne ſongent qu'à t'éteindre:
Sous leurs moindres efforts je te vois ſuccomber;
Triſte Atabalipa, quel coup te fait tomber (1)?... —

Ma ſœur, interrompit la Religion ſainte;

---

pour y meſurer un degré de l'Equateur. L'un de ces Savants, *M. La Condamine*, revint de ce voyage par la Riviere des *Amazones*, dont il a donné la plus exacte deſcription qui en eût encore été faite.

(1) *Pizaro*, Conquérant du *Perou*, eſt celui qui, par une politique déteſtable, fit ſacrifier le malheureux Souverain de ces Contrées: il ſe ſervit pour cela des inſinuations d'un Religieux Dominiquain, qui, ayant préſenté ſon Bréviaire à ce Prince qui le jeta par terre après l'avoir feuilleté, n'y comprenant rien, anima les *Eſpagnols* contre lui; ils le poignarderent ſous ce léger prétexte, mais après lui avoir fait ſouffrir toutes ſortes de cruautés, ſuivant leur coutume.

Faut-il donc que je ſerve & de ruſe & de feinte
Aux humains inſenſés qui vivent ſous ma loi?
Ceux-ci m'outragent plus, que n'avoit fait ce Roi.
Le prétexte ſi vain de m'avoir mépriſée,
Retourne entier contr'eux qui m'ont tant offenſée:
Il ignoroit encor ce qu'on vouloit de lui,
Au lieu que mon flambeau ne leur a que trop lui.
Des Chrétiens tous les jours, j'entends le plus grand nombre
Se flatter de m'avoir, mais ils n'ont que mon ombre.
La ſuperſtition me déshonore plus,
Qu'ils ne croient m'honorer par de fauſſes vertus.
Je veux un encens pur, ſans un grain d'alliage;
Mais ont-ils ſu jamais en faire le triage! —

La Vérité reprit: ma ſœur, conſolez-vous;
Si la vie eſt pour eux, la mort ſera pour nous:
Notre ſœur la Juſtice acquittera leurs dettes,
Et nous nous trouverons toutes trois ſatisfaites.

Mais reportons les yeux ſur ce honteux tableau.
Ces gens ſont-ils du Ciel le plus rude fléau?
Voyez-les donc, par-tout, élever des tempêtes;
Infortunés Yncas, vous n'avez plus de têtes!
Regardons-leur piller ce Temple du Soleil,
Qui, dans tout l'Univers, n'avoit point de pareil:
Ce n'eſt point par reſpect du véritable Culte,
Qu'ils oſent ſe porter à cette vive inſulte;
Ils n'en feroient pas moins au Temple du vrai Dieu,
S'ils en rencontroient un auſſi riche en ce lieu.

L'Éternel va bientôt, lassé de leurs rapines,
En écraser plusieurs sous ces vastes ruines.
Un Peuple plus altier, les féroces Chiliens
Vengeront dans l'instant les foibles Péruviens:
Voi déjà se montrer leurs nombreuses Armées;
Contre ces fiers Vainqueurs, sans en être alarmées,
Elles vont employer de redoutables coups:
On ne pourra jamais arrêter leur courroux.
A l'abri de leurs monts, dont ils osent descendre,
Que de sang Espagnol leur verra-t-on répandre!
Les Vainqueurs harcelés ne seront satisfaits,
Que quand avec ces gens ils auront fait la paix:
Traité honteux, pour qui ne faisoit point de grace
A quiconque n'usoit de guerre ni d'audace;
Qui pour le recevoir, au-devant de ses pas
Portoit mille douceurs en place du trépas!
Ces gens-ci réputés plus fiers & plus barbares,
Par ceux qui les voudroient de leur or moins avares,
Reconnoissant le goût de tous ces étrangers,
Ne leur en donneront qu'après bien des dangers.
Envisage, Colomb, ce singulier Sauvage,
Qui de son or fondu fait un plaisant usage;
Dans la bouche d'un Chef dont il est le Vainqueur,
Il y verse à grands flots cet or cher à son cœur;
Voici ce qu'il lui dit en sa juste colere:
Bois, étanche ta soif, sans être sanguinaire,
Contente donc enfin tes avides desirs;
Tu le peux, sans causer d'extrêmes déplaisirs (1).

---

(1) Ce trait d'histoire est rapporté par divers Auteurs. Un Espagnol,

Ce tableau va changer. Une Reine d'Europe,
Dont l'ame noble & fiere en tout se développe,
Qui des plus grands Héros a le ton & les airs,
Veut jouir de l'honneur de connoître ces Mers.
Au plus fameux Marin, qu'ait produit l'Angleterre;
Elle donne le soin de voir toute la Terre,
D'en parcourir les bords, & d'en faire le tour.
L'heureux Drack part, revient, se prépare au retour (1).
Nombre d'autres Marins, que son exemple étonne,
Veulent de cet Anglais partager la Couronne.
Des Mers qui ne voyoient que poissons & qu'oiseaux,
Se couvrent désormais d'intrépides Vaisseaux:
Vois-les, Colomb, voler de l'un à l'autre Pole;
Ils n'appréhendent plus la valeur Espagnole,
Elle tire à sa fin; & ses premiers Vainqueurs
Périssent sans laisser de dignes successeurs.

---

nommé *Baldivia*, qui a fondé une Ville de son nom sur les confins du *Chili* & du *Pérou*, ayant été pris par un Chef de cette redoutable Nation des *Chiliens*, fut puni de la tyrannie qu'il avoit exercée pour s'approprier tout l'or du pays en le faisant périr par ce genre de supplice. Je craindrois beaucoup que ce trait ne fût copié de l'Antiquité, qui rapporte que *Crœsus*, & même *Cyrus le Grand*, moururent de la sorte. Ou il faut avouer que les Barbares ne different nulle part! Toutes ces guerres du Chili ont fourni le sujet du Poëme intitulé l'*Araucana*, composé sur les lieux par un Seigneur Espagnol qui a commandé lui-même les troupes de sa Nation.

(1) Cet habile & intrépide Marin est le premier *Européan* qui ait entrepris de faire le tour du *Monde*, & qui l'ait fait effectivement. A peine arrivé, il recommença & acheva trois fois cette pénible course: ce qui le fit parvenir aux premiers honneurs de la Marine Anglaise.

Voi ce nouvel Anglais aux bords de la Guiane,
Se bercer d'un espoir que la raison condamne,
Raleigh, qui compte trop sur des avis trompeurs,
Nourrir son cœur long-temps des plus folles ardeurs;
Il en est par deux fois la risible victime:
Il cherche en vain un Lac qui se nomme Parime,
Et cette Ville où l'or se perd de toute part;
Ce qui n'est qu'une fable inventée au hasard (1).
Les Cabot, que tu vois quitter cette carriere,
Pour courir dans le Nord forcer l'autre barriere,
Ouvrent un nouveau champ à de rares travaux,
Et sont d'abord suivis par de nombreux rivaux (2).
La plus profonde nuit & les épaisses glaces
N'empêchent point d'aller au-delà de leurs traces;

---

(1) Le Chevalier *Walter Raleigh*, Criminel d'Etat, célebre en *Angleterre*, & qui y mourut sur un échafaud, entra deux fois dans la Riviere des *Amazones* pour y faire des découvertes. Esprit trop crédule quoique savant, & Auteur d'une Histoire du Monde, il se laissa tromper par des *Espagnols* & des *Sauvages* qu'il consulta. On lui fit accroire que sur les bords d'un Lac nommé *Parime*, il y avoit une Ville appellée *el Dorado*, la plus riche de l'Univers; mais toutes ses tentatives pour y arriver n'aboutirent à rien : cependant il n'osa pas seulement douter de la vérité de ce fait, & il y seroit retourné s'il n'eût rebuté ses intéressés.

(2) *Cabot*, pere & fils, originaires de *Dieppe*, se mirent au service de l'*Angleterre*, & découvrirent une grande partie de l'*Amérique* Septentrionale, après avoir été aux gages de la *France*. Mais ils ne firent que voir, & ne prirent nulle possession : c'est pourtant là-dessus que se fondent les *Anglais*, pour prétendre que toutes ces vastes Contrées leur appartiennent. Ces Voyageurs avoient d'abord parcouru une partie de l'*Amérique* Méridionale.

Sans crainte des périls ſur de ſi froides eaux,
On découvre à la fin les trapus Eſquimaux,
Hommes diſgraciés de la nature entiere,
Qui ne connoiſſent rien, pas même la lumiere (1).
Narborough & Dampier prennent d'autres chemins;
Ils courent, après Drack, affronter les deſtins;
Et traverſant ce Cap ſi fécond en naufrages,
Mépriſent avec fruit ſes vents & ſes orages (2).
Ce ſpectacle eſt fermé par l'Amiral Anſon,
Qui, dans les Mers du Sud, mettra tout à rançon,
Fera trembler un jour l'Ibere trop timide,
Et reviendra couvert de l'honneur qui le guide (3).

---

(1) Les *Eſquimaux* ſont une Nation placée au Nord de *Quebec*. Ces Peuples vivent dans des cavernes ſous terre, ne mangent que du poiſſon crud, ne boivent que de l'huile de Baleine, & ne jouiſſent guere plus du Soleil que les *Groëlandois*. Ils ſont nains comme les *Samoïedes*.

(2) Le *Cap de Horne* au Sud de toute l'*Amérique*, que l'on étoit obligé de doubler avant qu'on eût découvert les paſſages qui ſont en dedans des terres. *Narborough* & *Dampier* ont beaucoup voyagé dans ces Mers; en ſuivant la route de *Drack*, ils firent comme lui le tour du Monde. Ils en ont laiſſé des relations imprimées.

(3) Le *Commodore Anſon*, qui ne fut fait Amiral qu'à ſon retour, avoit été chargé d'une expédition par l'Amirauté d'Angleterre, pendant la guerre avec l'Eſpagne en 1740, dont il s'acquitta glorieuſement. Il alla croiſer ſur les Côtes du *Pérou*, y fit des deſcentes, fut à la rencontre du Gallion de *Manille*, qu'il prit, paſſa à la *Chine*, d'où il revint en *Europe*, ayant fait le tour du *Monde*; mais avec ſon ſeul vaiſſeau le *Centurion*, à quoi toute ſon Eſcadre ſe vit réduite. Il rapporta des richeſſes immenſes, & une ſi prodigieuſe quantité d'or & d'argent, que l'*Angletere* a fait ſonner haut cette entrepriſe.

C'est en vain que l'Eſpagne entend ſe conſerver
Des Pays où tu vois ſon orgueil s'élever ;
Fiere de tes progrès, & de tant d'eſpérances
Qui groſſiront dans peu l'état de ſes finances,
Elle en voudra chaſſer les autres Conquérants ;
Mais elle y trouvera de braves concurrents.
Le Portugal commence : on recourt au S. Pere ;
Aſſez légérement il regle cette affaire (1).
D'ailleurs, quelle Puiſſance a droit de retenir
Les autres Nations qui voudroient y venir ?
Bientôt on reconnut qu'il étoit impoſſible
De rendre de ces lieux l'abord inacceſſible !
L'Eſpagnol commençoit à devenir Colon :
Vois-le ſuivre un projet qui n'a rien que de bon ;
Mais, peu fait aujourd'hui pour cultiver la terre,
Il n'adreſſe ſes vœux qu'aux mines qu'elle enſerre.
Pour remplir de ſon cœur l'extrême avidité,
Ces Peuples, ſelon lui, n'ont point de liberté,
Il les aſſervit tous ſous le joug le plus rude ;
Vois-en des légions mourir en ſervitude (2).

---

(1) Quand les *Portugais* eurent découvert le *Bréſil* en 1497, les *Eſpagnols* en devinrent jaloux ; il naquit delà, entre ces deux Peuples voiſins, de vives & de fréquentes diſputes. Pour y apporter du remede, on recourut au S. Pere, qui étoit pour lors *Alexandre VI.* Ce Pape, à qui l'on attribuoit un droit qu'il n'avoit point, tira une ligne ſur la Carte, laquelle partageoit l'*Amérique* entre le *Portugal* & l'*Eſpagne*. Leurs démêlés ne finirent pas pour cela. Il fallut un ſecond partage qui s'appella *Démarcation*, mais que ne reſpecterent, ni les Parties intéreſſées, ni les autres Puiſſances.

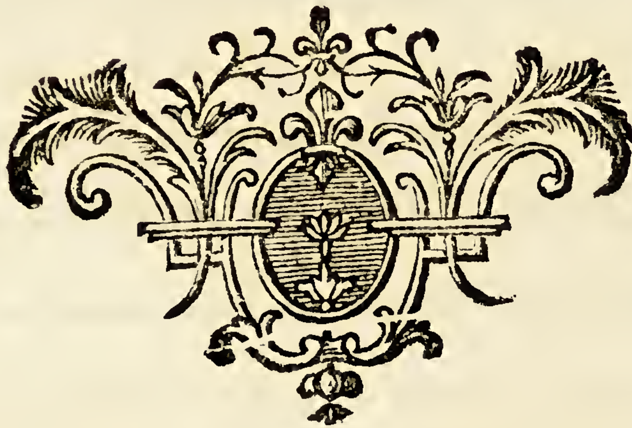
(2) Tous ces tableaux hiſtoriques ne ſe rapportent qu'au temps

Dieu ne souffrira point ces actes inhumains,
Et tu vas voir sortir, naître des assassins.

Fin du vingt-troisieme Chant.

---

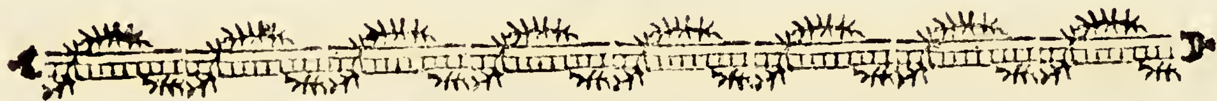
voisin des premieres découvertes, & sont décrits par divers Historiens, même *Espagnols*. Personne n'ignore que l'Evêque de *Chiapa*, le célebre *Las-Cazas*, en présenta un violent mémoire à l'Empereur *Charles V*, qui fit adoucir le sort de ces malheureux, aujourd'hui tranquilles & Sujets soumis de *S. M. Cath.* dont ils chérissent la domination. Il en faut cependant excepter la portion nommée *Indios bravos*, que l'on n'a jamais pu réduire, parce qu'ils sont répandus dans des Pays difficiles & peu fréquentés, où leur population n'est guere nombreuse. Les *Flibustiers*, qu'on a toujours regardés comme leurs vengeurs, ont pris alliance avec quelques-uns d'eux, aux environs du *Golphe de Darien*.



ARGUMENT
DU
VINGT-QUATRIEME CHANT.

LA Vérité continue d'inſtruire Colomb des établiſſements qu'il occaſionnera dans l'Amérique. Elle lui a parlé des Colonies Eſpagnoles, dans le dernier Chant; dans celui-ci, elle parle des Colonies Françaiſes; de la Flibuſte, ſuſcitée par la vengeance divine pour punir les Eſpagnols de leurs cruautés. Colonies Anglaiſes: hiſtoire de leurs démêlés avec les Français. Colonies Danoiſes. Projet du Roi de Pruſſe, afin d'établir l'Iſle de Tabago, à quoi les Anglais s'oppoſent. Colonies Portugaiſes. Monarchie du Paraguai; à ce ſujet, la Vérité eſt interrompue par la Religion. Portrait des Mœurs Américaines. Plantes qui doivent produire du revenu, & Plantes qui ſerviront à la Médecine. Tous ces grands tableaux diſparoiſſent pour Colomb, qui eſt congédié. Il retourne vers ſes gens, qu'il guérit avec le ſecours qui lui a été indiqué. Oiſeau d'une beauté admirable, qui le lui procure. Il fait proviſion de ce Dictame, & remet à la voile. Il donne le nom de Déſirade à l'Iſle qu'il quitte. Erreur de la Bouſſole, qu'il obſerve. Relâche en Portugal, où l'on complote de l'arrêter; il l'évite, en partant à propos. Son arrivée en Eſpagne; joie

qu'il y répand : elle ſe dépeuple pour habiter ces nouvelles Contrées. Honneurs ſinguliers qu'il reçoit; Ferdinand & Iſabelle le font placer entr'eux ſur leur trône.



CHANT XXIV.

Les Français, à leur tour, paroiſſent ſur la ſcene.
De leurs voiſins heureux l'exemple les entraîne.
L'État ne peut d'abord adopter des projets,
Qu'il laiſſe exécuter à de hardis ſujets :
Villegaignon & Gourgue (1), appuis d'une héréſie
Qui déſolera tout dans l'Europe obſcurcie,
Paſſeront des premiers pour différents motifs ;
L'un voudra de Calvin ſuivre les pas actifs,

(1) *Villegaignon*, Gentilhomme attaché à l'Amiral *de Coligny*, paſſa par ſon ordre au *Bréſil*, afin d'y fonder une Colonie de *Calviniſtes* ; elle ne ſubſiſta pas long-temps, la diviſion s'étant miſe parmi les Chefs.

Gourgue, Gentilhomme Gaſcon, ayant entendu le récit des cruautés que les *Eſpagnols* avoient commiſes dans la *Floride* contre une Colonie naiſſante de *Français*, fit un armement à ſes frais, & partit de *la Rochelle* : il en tira une vengeance complette, mais qui penſa le faire punir à ſon retour, au lieu des juſtes éloges & de la récompenſe qu'il méritoit ; la Cour d'*Eſpagne*, au commencement de la *Ligue*, avoit tout crédit à la Cour de *France*, où on la craignoit. *Vid. M. de Thou.*

Et planter sous ce Ciel sa banniere suspecte,
Mais nous l'en chasserons, en divisant sa secte;
L'autre y sera conduit par son humanité,
Viendra des Espagnols punir la cruauté.
Son exemple suivi dérangera l'Ibere:
On verra décliner sa brillante chimere;
Contraint d'en agrandir les étonnants ressorts,
Il va manquer une ame à cet énorme corps.

Mais regarde passer cette affreuse milice,
Qui s'est faite une loi de l'exacte police:
Du cruel Espagnol, ce sont là les bourreaux;
Ils viennent dans son sang étouffer tous les maux
Dont il a dépeuplé ces fertiles Contrées,
Des Princes de l'Europe aujourd'hui desirées.
A genoux devant eux voi l'Espagnol soumis:
Ce n'est plus là pour lui de simples ennemis,
Qui fuyoient au seul bruit de sa poudre enflamée,
Et dont, sans rien risquer, il dissipoit l'armée;
Ce sont de vrais soldats, plus courageux que lui,
Contre qui sa valeur fournit un foible appui.
Par les Cieux suscités, sous le nom de Flibuste,
Ces gens sont pour venger la cause la plus juste.
Le Très-Haut n'a jamais laissé rien d'impuni!
On ne croit point assez son pouvoir infini;
Pour le crime toujours il est sans indulgence.
A leur tour, ces méchants sentiront sa vengeance.
Mais l'Europe en profite, & fondera ses droits (1)

(1) Il est certain que les *Flibustiers*, composés de diverses Nations

Sur ce qui lui revient de leurs communs exploits,
Toutes ses Nations en recrutent les forces.
Le plus riche butin sert de vives amorces.
Leurs téméraires Chefs, en méprisant la mort,
Au sentier de la gloire arrivent sans effort (1).
Le péril le plus grand n'a rien qui les étonne;
Jamais dans le danger leur ame ne frissonne.
Un Ministre, sous main, aiguise leur ardeur,
La France tient de lui sa plus haute splendeur;
C'est Richelieu: Prélat que Rome désavoue,
Mais que la politique admire, estime & loue:
De la Maison d'Autriche ennemi déclaré,
Pour le Sang des Bourbons si craint, si révéré,
Jusques dans ces climats il fait agir son zele,
Et l'Espagne en reçoit une injure nouvelle (2).

Le Français est déjà résidant sur ces bords,
Où la nature étale un surcroît de trésors:
Et la Chasse & la Pêche, où tu vois qu'on s'exerce,
Vont bientôt élargir, étendre le commerce.

Européanes, sont les vrais auteurs des établissements que les *Français*, les *Anglais* & les *Hollandais* ont faits dans l'*Amérique*.

(1) Ces Chefs sont assez connus, de même que leur intrépidité: les principaux étoient *Morgan*, Anglais; l'*Olonais*, natif des Sables-d'Olonne en Bas-Poitou; *de Graff*, gentilhomme Hollandais, connu sous le nom de *Laurencillo*, de qui descend une famille noble de S. Domingue; & plusieurs autres qu'il seroit trop long de nommer.

(2) Sans l'appui secret de ce redoutable Ministre, ces gens ne se seroient jamais soutenus contre toutes les forces de l'*Espagne* dans l'*Amérique*, malgré leur bravoure presque surnaturelle.

Sous un Roi que la France aura droit d'adorer (1),
Et qui du nom de GRAND ſe verra décorer,
Ses forces par Colbert y ſeront réunies,
Et donneront naiſſance aux rares Colonies
Par où ce bel État, toujours ſi floriſſant,
A coup ſûr deviendra plus riche & plus puiſſant.
C'eſt ſous le petit-fils de ce Roi magnanime,
Prince lui-même grand, digne de notre eſtime,
Et que nous comblerons de nos dons précieux,
Dont un jour il fera l'uſage glorieux;
C'eſt ſous ce rejeton d'une immortelle race,
Que ces Pays lointains doivent changer de face.
Voi ſes Colons Français s'enrichir à leur gré,
Voi comme chacun d'eux eſt brillant & paré:
Combien eſt opulent un Royaume ſemblable,
Où tout Sujet jouit d'une aiſance admirable?
La fortune des Rois conſiſte en ces objets;
Et malheur à quiconque appauvrit ſes Sujets!
La France a ſur ce point les plus ſages maximes;
Les ſiens ne ſont jamais d'innocentes victimes,
Qu'on ſacrifie au but, au luſtre d'une Cour (2);

(1) Nos Colonies n'ont pris figure que ſous le regne long & mémorable de *Louis XIV*; mais elles ne ſont parvenues à leur plus grand éclat, que ſous celui de *Louis XV*, ſon arriere-petit-fils, aujourd'hui régnant.

(2) Cela eſt relatif à la conduite que tenoit autrefois l'*Eſpagne*; elle paroiſſoit s'embarraſſer peu de ſes Sujets, pourvu que les Grands de l'Etat ſe fuſſent enrichis: tout s'y rapportoit, par une fauſſe politique, à ſoutenir & décorer les anciennes Maiſons, ſans penſer que la richeſſe du Peuple fait celle de l'Etat.

Auſſi, pour tous leurs Rois, quel eſt leur tendre amour!
Mais paſſons en revue ici leurs Colonies;
En reſſources, Colomb, elles ſont infinies.

Voi ton Iſle Eſpagnole en ſon plus bel état:
A ces fiers Rodomonts doit-elle cet éclat?
Ils ſont enſevelis dans leur miſere extrême,
Manquant le plus ſouvent du néceſſaire même;
Tandis que leurs voiſins, & moins bien partagés,
Des dons de leurs travaux jouiſſent ſurchargés.
Entre ces Nations voi quel eſt le contraſte.
Peut-être le Français n'a-t-il que trop de faſte!
Mais, enfin, pour l'État il en ſort mille biens,
Dont l'heureux avantage eſt d'être ſes ſoutiens.
Cette poſſeſſion à l'Eſpagne onéreuſe (1),
Eſt en tout pour la France utile, avantageuſe:
L'un de ſes Gouverneurs génie entreprenant,
L'ami des Arts, de l'ordre, & ſe multipliant,
Du Pays Delphinal paſſé dans ces Contrées (2),
Trouvera le ſecret d'accroître les denrées.
Tout prendra ſous ſa main un air de dignité.

(1) Ce n'eſt ni un paradoxe, ni une exagération poétique: non ſeulement la Cour d'Eſpagne ne retire rien de l'Iſle de *S. Domingue*, mais elle eſt encore forcée de faire paſſer de la Terre-ferme, des fonds pour payer les Officiers qu'elle y entretient à ſon ſervice; & la partie françaiſe fournit à un commerce annuel de plus de 150 millions, d'importation & d'exportation.

(2) Il s'agit du Marquis *de Larnage*, dont l'éloge n'eſt rien moins qu'exagéré, & à qui notre Colonie de S. Domingue a les plus grandes obligations.

Il ne s'occupera que de profpérité:
Négligeant l'intérêt, de vos cœurs fi fort maître,
De l'État, du Colon, il fera le bien-être:
La Juftice, les mœurs auront un droit égal
A des foins dirigés au phyfique, au moral;
Mais, terminant enfin la plus belle carriere,
A peine laiffe-t-il de quoi payer fa biere.
O gloire de la terre! eft-ce là votre prix?
Méritez-vous, mortels, d'être fi bien fervis?
On oublîra fous peu fes loix, fes confeils fages,
Colons & fucceffeurs détruiront fes ouvrages;
Il faudra que la Cour choififfe des Sujets
Qui, munis d'un grand nom, y ramenent la paix.
Un d'eux, couvert d'honneurs que la naiffance donne,
Dont jadis les aïeux ont porté la couronne,
Que l'efprit, la valeur, diftinguent encor plus,
Verra pour tout calmer fes efforts fuperflus:
En vain il emploiera la douceur & l'adreffe,
La générofité dont s'aide la nobleffe
Qui tranfmet dans fes fils un germe précieux,
Rien ne pourra gagner des efprits factieux;
Il en arrêtera l'imprudente tempête,
En tenant, fans frapper, la foudre toujours prête.
Admire ce concours d'hommes & de vaiffeaux,
Qui couvrent en tout temps la furface des eaux;
C'eft le rare produit de cette Colonie,
Des talents du Français, le fruit de fon génie:
Rien ne peut échapper à fa fagacité.
D'où vient, par l'Efpagnol, n'eft-il point imité?

Voi briller prefqu'autant toutes ces autres Ifles,

Aux mains des Efpagnols alors plus qu'inutiles (1) :
Par-tout où les Français auront porté leurs pas,
On verra ce que peut la faveur de leurs bras,
Et combien la nature, empreffée à les fuivre,
A leurs nombreux efforts & fe prête & fe livre :
Ils ne fe bornent point ; & des fuccès nouveaux
Accompagnent toujours leurs rapides travaux.

Ce Peuple, dont l'efprit eft fait pour l'induftrie,
Jufqu'en la Terre-ferme étendra fon génie.
Voi les climats divers qu'habitent fes Colons.
Des Sauvages nombreux gardent fes pavillons (2),
Tandis qu'en d'autres lieux, où fon adreffe perce,
Il court porter fon nom, & fonder un commerce.
Plus fenfé que l'Ibere, il ménage des gens
Dont on enchaîne ainfi les défauts outrageants,
Qui ne pardonnent point, quand on veut leur déplaire,
Et dont le cœur pour lors eft enclin à mal faire.
Il en faura tirer des fecours importants ;
Le Sauvage à l'envi fert tous fes habitants.
Voi dans le Canada ces Nations altieres,
Réduites à fervir fes paffions entieres :

---

(1) Toutes les *Isles du Vent*, dont les Français & d'autres Nations ont retiré & retirent encore de fi grandes richeffes, n'ont jamais fervi de rien aux Efpagnols, à qui elles ont même été à charge ; car c'eft par où les Flibuftiers commencerent leurs courfes.

(2) La premiere Colonie que la France établit, fut le *Canada* ; elle y gagna d'abord l'amitié des Naturels, qui devenus fes alliés, la mirent à même de pouffer fes établiffements plufieurs centaines de lieues plus loin.

L'Algonkin, le Huron, farouches & cruels,
Verront qu'il eſt enfin des beſoins mutuels;
Preſque civiliſés, ou du moins ſerviables,
Par de légers tributs il les rendra traitables.
L'Eſpagnol, moins liant, n'en connoît pas le prix;
Long-temps il s'en fera de fâcheux ennemis,
Toujours prêts à noyer, dans un ſang ſi funeſte,
Le ſouvenir des maux que tant de haine atteſte.
Les Peuples de l'Europe en viendront profiter,
Et chacun aura ſoin de ne point l'imiter.
Le Français établit cette froide Contrée (1);
Où regne trop ſouvent l'impétueux Borée,
Où le plus long hiver entaſſant ſes glaçons,
Sembleroit ne laiſſer nul eſpoir aux moiſſons;
Mais l'actif Laboureur, expert en ſa culture,
A donner deux fois l'an contraindra la nature.
Endurcis au travail, les Canadiens adroits
Iront faire la guerre aux habitants des bois,
Et, dépouillant leurs corps des plus chaudes fourrures,
Apprendront bientôt l'art d'en faire des parures.
Ce trafic vaudra mieux que ni l'argent ni l'or,
En quoi des Eſpagnols conſiſte le tréſor (2).

---

(1) C'eſt des terres encore plus Septentrionales que *Quebec*, dont il eſt ici queſtion; les habitants de cette Colonie ſe ſont étendus partout où ils ont trouvé des Nations ſauvages, dont ce Pays eſt rempli.

(2) Ce n'eſt plus maintenant une opinion douteuſe, que les Européans qui cultivent la *terre* dans l'Amérique, ou s'y occupent de la *chaſſe* & de la *pêche*, ſont beaucoup plus riches que ceux qui ſe ſont fixés aux *Mines*.

Où vont ces Canadiens, la Salle, d'Hyberville (1)?
Ils cherchent une terre encore plus fertile.
Sous un climat moins dur, tempéré même, beau,
Le premier par les siens, y trouve son tombeau.
Hé quoi donc! faudra-t-il que, sous des mains barbares,
Qui devroient de son sang être encor plus avares,
Victime d'un complot & du plus noir transport,
Périsse ce mortel digne d'un meilleur sort?
Regrettons-le, Colomb; il mérite de l'être:
Parmi ses compagnons je connois plus d'un traître.
Ceux que vous appellez de ces noms inhumains,
Dans le sang innocent ne trempent point leurs mains.
Ce Pays retrouvé forme une Colonie,
D'où l'on verra d'abord la fortune bannie;
Mais, malgré son absence, un Prince ingénieux (2)
Sur cet objet connu fascinera les yeux,
Et, pour diminuer les dettes de la France,
Il aura le secret d'en tirer la finance:

---

(1) Deux freres : le premier pénétra, en compagnie de quelques autres *Canadiens*, ses camarades, dans le vaste Pays arrosé par la riviere du *Mississipi*, où il parvint en faisant plus de 1200 lieues par terre, au travers de chemins que des Canadiens seuls pouvoient franchir ; mais il y fut assassiné par ceux-mêmes de sa troupe.

Le deuxieme chercha l'entrée de ce Pays par Mer, & la trouva ; cette découverte, ensuite perdue, n'a été retrouvée qu'au commencement du regne de *Louis XV*.

(2) *Philippe d'Orléans*, Régent de France, le plus grand génie qu'ait eu l'Europe : on sait que les *actions* qu'il imagina de fonder sur la découverte du *Mississipi*, servirent quelque temps de ressource au trop fameux systême des *Billets de Banque*, qui a ruiné la plupart des familles du Royaume.

Les Français, pour gagner de chimériques biens,
Voudront être à l'envi Seigneurs Miſſiſſipiens ;
Flattés de ce doux nom, après quoi chacun vole,
Ils verront un matin renverſer leur idole :
Exemple familier des choſes d'ici-bas,
Où l'homme toujours pris ne ſe reconnoît pas !
Des Miniſtres fameux, nés d'une tige illuſtre,
Pontchartrain, Maurepas, augmenteront leur luſtre,
En portant ſur ces lieux un utile regard ;
Enfin Rouillé, Machault, auront le même égard :
Et les ſoins réunis de ces hommes habiles
Peupleront des Pays trop long-temps inutiles.
Tu les vois habités par tant de Nations,
Qu'on les croiroit ſujets à des diviſions :
Le Français, comme ailleurs, les contiendra ſans peine;
Deux Peuples ſeulement le tiendront en haleine ;
Le belliqueux Natchez, l'inſolent Chicachas,
Feront pleuvoir ſur lui l'horreur & le trépas :
Il en diſperſera l'abominable engeance,
Et fera tout rentrer ſous ſon obéiſſance (1).

---

(1) Rien n'étoit plus tranquille que les Français de la *Louiſiane*, lorſque j'écrivois ceci : après avoir eſſuyé, dans les commencements, toute la furie de deux ou trois Nations barbares, qu'il n'avoit pu réduire par la douceur ; il ſe vit contraint de diſperſer les *Natchez*, Peuple féroce & guerrier, dont les reſtes furent envoyés en ſervitude à S. Domingue, & de forcer les *Chicachas*, Peuple ſouple & mutin, à prendre le parti de ſe retirer ſur les Poſſeſſions Anglaiſes. On voit encore par-là, combien il y a long-temps que cela eſt écrit ; il auroit été difficile de ſoupçonner pour lors, que la France céderoit *la Louiſiane* à l'Eſpagne.

Du Nord paſſons au Sud. Vois par-tout des Français.
Aux bords de l'Amazone ils ont moins de ſuccès;
Mais, encor au berceau, leur foible Colonie,
Sur de meilleurs terreins ſe verra réunie:
C'eſt à la Terre-ferme, où doivent ſe fixer
Des Colons qu'en cette Iſle on a tort de placer (1).
La France embraſſe tout, dans ſes projets utiles,
Et les plus épineux lui deviennent faciles.
Tous ſes ports armeront pour ces Pays nouveaux,
Ils couvriront les Mers de leurs nombreux Vaiſſeaux;
Mépriſant les ſaiſons & toutes leurs injures,
Fiers des riches produits de leurs Manufactures,
De l'Aurore au Couchant, & de l'Ourſe au Midi,
Nul voyage pour eux ne ſera trop hardi.
De leurs divers préſents vont ſe charger ces hommes:
Le ruſé Neuſtrien y vendra cher ſes pommes,
Le Gaſcon orgueilleux ſa farine & ſes vins;
L'intéreſſé Breton ſuivra d'autres deſſeins (2);
Le droit, mais lourd Flamand, ſur ces nouvelles Plages,
Viendra faire goûter ſon beurre & ſes fromages;

---

(1) *L'Iſle de Caïenne* eſt peu propre aux cultures, à quoi on l'emploie infructueuſement : ce qui rend cette Colonie ſi pauvre & ſi miſérable ; tandis que la Terre-ferme, dont elle n'eſt ſéparée que par une riviere (l'*Orénoque*), y offre un terroir gras & fertile, que ſes habitants commencent à connoître. Les mauvais ſuccès d'une entrepriſe mal concertée doivent-ils décourager ?

(2) Je dois éclaircir l'épithete d'*intéreſſé* que je donne aux Bretons, par une note qui me juſtifie ; tout le monde ne ſait pas en quoi conſiſte le commerce que *Nantes* fait avec nos Colonies : le fret & le prêt à intérêt le compoſent preſque tout entier. Voilà ce qui rend cette place ſi riche & ſi ſûre.

L'inconſtant Rochelais quittera ſes erreurs,
Pour remplir ſon eſprit de plus douces fureurs;
Le Provençal ſi mou s'armera de conſtance
Pour partager du gain la flatteuſe eſpérance;
Les Malouins, ardents & preſque tous Céſars,
Affronteront encor de plus nobles haſards,
Et ne ſe bornant point dans leurs pénibles courſes,
Sans peur du Patagon (1) franchiront les reſſources:
L'Eſpagne, ayant perdu ſa force & ſa vigueur,
De leurs hardis Vaiſſeaux emploiera la faveur;
L'or & l'argent tirés des Mines du Potoſe (2),
Dépoſés dans leur ſein où la valeur repoſe,
Paſſeront à Cadix, malgré tous les dangers,
Où l'on enrichira ces mâles étrangers,
En qui ſouvent la France, à ce beſoin réduite,
Trouvera du ſecours par leur ſage conduite (3).

L'Anglais ſur ces Pays n'étend pas moins ſes droits;

---

(1) La Nation des *Patagons*, ſauvages robuſtes & guerriers, eſt placée ſur cette pointe qui avoiſine & touche les *détroits*, par où l'on paſſe de la Mer du Nord en celle du Sud. Ils ſont féroces & indomptables, hauts de taille, mais ſans approcher des dix pieds que certaine relation anglaiſe veut nous faire croire.

(2) Le *Potoſe*, ou *Potoſi*, eſt un endroit montagneux dans le *Pérou*, d'où il s'eſt tiré & ſe tire encore une quantité prodigieuſe de richeſſes; mais ſes *Mines* diminuent tous les jours. Voyez là-deſſus un Mémoire curieux inſéré dans l'*Eſprit des Loix*.

(3) Perſonne n'ignore les voyages que *S. Malo* a long-temps entrepris pour la Mer du Sud, l'opulence que les Armateurs y ont acquiſe, non plus que les emprunts qui leur ont été faits par l'Etat dans des temps de détreſſes.

Mais ſes Colons trop tard s'y fixent à la fois.
Le Français a déjà pris les meilleures terres,
Source long-temps entr'eux de diſcorde & de guerres;
Dans les Iſles du vent, d'abord aſſez amis,
On les y verra vivre enſemble & réunis (1);
Les diverſes humeurs, filles d'une autre enfance,
Établiront bientôt la méſintelligence:
Par-tout où ſe ſuivront des voiſins ſi jaloux,
Naîtra, ſans contredit, le plus mortel courroux;
Ces Peuples de tout temps ont juré leur ruine.
L'Anglais mérite un ſort que le Ciel lui deſtine (2).
Tout prêt à renoncer à ſa Religion,
Qu'il craigne de périr ſous trop d'ambition:
Dieu déjà l'abandonne à ſon ardeur fougueuſe.
Le Sauvage connoît ſon amitié trompeuſe.
Le long de la Floride où s'adreſſent ſes pas (3),

---

(1) Les Français & les Anglais s'établirent d'abord enſemble, dans les Iſles de *S. Chriſtophle* & de *Sainte-Croix*, où ils vécurent quelque temps en aſſez bonne intelligence: la diviſion s'étant miſe entr'eux, les Français en furent chaſſés.

(2) Le Schiſme de *Henri VIII* eſt poſtérieur à la découverte de l'Amérique.

(1) Les Anglais trouvant tout pris & occupé par les Français, qui avoient ſenti d'avance l'utilité qu'on retireroit de ces terres nouvelles, ſe jeterent ſur les Côtes de la *Floride*, où ils eurent de longs & cruels démêlés à eſſuyer avec les Sauvages: enfin ils parvinrent à s'emparer de toute cette Contrée, où ils ont fondé des établiſſements plus nombreux que les trois Royaumes dont la Grande-Bretagne eſt compoſée; on y compte un nombre de Villes & de Provinces que les Religionnaires fugitifs de France, après la révocation de l'Edit de Nantes, ont contribué à peupler.

Vois entr'eux se former mille & mille combats:
Mais le Barbare enfin doit céder à la force;
Ce qui ne sera point sans un spectacle atroce,
Sans qu'il en coûte cher aux nouveaux habitants,
Que l'Anglais veut placer, en ces tristes instants!
Voi combien promptement il éleve des Villes:
Elles se peupleront de sujets indociles:
La France en doit fournir la plupart de son sein,
Dont elle chassera l'industrieux essaim.
L'erreur en sera cause. Ils oublîront leurs freres,
Et prendront des Anglais les mœurs & les manieres.
Le Canada, voisin de leurs possessions,
Éprouvera leur haine & leurs dissensions;
Aux mains presque sans cesse avec les Catholiques,
Ils leur susciteront des troubles domestiques (1),
Et, pour punir sur eux des revers mérités,
Souleveront toujours les Anglais irrités.
La Couronne qui doit leur servir de retraite,
Ne connoîtra pas moins leur humeur inquiete;
Ils en mépriseront les ordres impuissants,
Et de Républicains auront tous les accents (2):

---

(1) On ne savoit que trop au *Canada*, & aujourd'hui dans toute l'Europe, que les révoltes des Sauvages étoient excitées sous main par les habitants de la *Nouvelle-Angleterre*, presque tous Français refugiés. La guerre qui désola l'Europe, dès 1755, fut encore l'ouvrage de leurs manœuvres.

(2) Il n'y a rien là qui ne soit vrai à la lettre: tous les jours la Cour d'Angleterre éprouve combien elle y ést peu respectée; le Chef d'Escadre *Knovvlès*, lors de la guerre de 1744, ayant voulu y prendre du monde pour une expédition projetée, pensa être assommé par le

Ces lâches déserteurs de la foi de leurs peres,
Ne vivront jamais mieux avec leurs nouveaux freres;
Le propre de l'erreur & de la déraison,
Est toujours d'enfanter la noire trahison.

Jette les yeux, Colomb, sur tant de pépinieres,
Où l'on ne suit par-tout que des erreurs grossieres:
Y faisant contraster une feinte douceur,
Voi, sous un maintien faux, le rustique trembleur;
La plus profonde paix regne en sa Colonie,
De Pen, son fondateur, dite Pensylvanie (1).
Calviniste, Anglican, Quakre, Luthérien,
Toute Secte, en un mot; on ne refuse rien:
Chacun peut à son gré s'en faire une nouvelle;
On ne rejettera que le Romain fidele;
Et l'irréligion soufflant sur ce climat,
Y levera long-temps la tête avec éclat:
Ces Peuples, sans rougir d'une telle infortune,
De cent Religions n'en voudront suivre aucune (2).

Peuple. Enfin, depuis que les Anglais sont en possession de tout le *Canada*, par une mauvaise politique dont la Métropole pourroit peut-être bien se repentir, on sait quels désordres sont survenus au sujet de l'introduction du *Timbre*; peu s'en est fallu que la *Nouvelle-Angleterre* ne secouât le joug, & ne se rendît indépendante. Les papiers de la Nation en disent là-dessus bien davantage.

(1) *Guillaume Pen*, fils d'un des plus grands hommes d'Angleterre, donna tellement dans le travers, qu'il s'entêta de la Secte des *Quakers*, ou *Trembleurs*; Sectaire puissant & zélé, il sollicita à la Cour de Londres la propriété de l'une des Provinces de la Nouvelle-Angleterre, pour y bâtir une Ville qui porte son nom & appartient au *Quakérisme*.

(2) Il n'est guere de Contrée dans l'Univers, où les idées sur la

Considére à loiſir, en cet autre lointain,
Une Iſle où l'intérêt domine en ſouverain :
Le Matelot épris d'un eſpoir qui le flatte,
Y vivra retiré ſous le nom de Pirate ;
D'où courant pour piller les tranquilles Vaiſſeaux,
Amis comme ennemis éprouveront ſes maux (1).
Voi plus loin cette autre Iſle, où l'habitant s'exerce
A faire avec l'Eſpagne un fructueux commerce ;
En vain, pour le défendre, oppoſe-t-on des loix :
L'Ibere expatrié n'en connoît plus la voix (2) ;
Rien ne peut retenir l'intérêt deſpotique !
Le plus riche entrepôt ſera la Jamaïque,
L'Angleterre en fera ſon plus beau magaſin.
Regarde ſes Vaiſſeaux mouillés dans ce baſſin ;
Ils y ſont pour venger la plus foible querelle,
Que ſes Marchands auront dans l'Eſpagne-Nouvelle,

Religion ſoient auſſi libres que dans la Nouvelle-Angleterre : mais en quoi les opinions s'y accordent le mieux, c'eſt à en exclure la *Romaine*, qui n'y a nulle ombre d'exercice ſoufferte ou tolérée.

(1) L'Iſle de la *Providence*, à l'entrée du canal de *Bahama*, qui a ſi long-temps ſervi de retraite aux *Forbans* ; on doit aux Vaiſſeaux de guerre Anglais, la deſtruction de ces gens-là, qui troubloient tous les commerces. Voyez l'hiſtoire des *Pirates*.

(2) La Cour d'Eſpagne a beau faire tous les jours de nouvelles défenſes, pour que ſes ſujets de l'Amérique ne négocient avec aucune Nation d'Europe ; ils ne ceſſent de les enfreindre, & s'expoſent à tout, plutôt que de manquer l'occaſion de frauder. Il faut qu'ils y trouvent de grands avantages : cela n'annonce-t-il point une faute du gouvernement ? Il ſemble qu'on met trop d'entraves au commerce ; s'il étoit libre, comme le nôtre, que tous les Sujets puſſent y participer, l'Etat n'y gagneroit peut-être que davantage, & ſe formeroit à coup ſûr une Marine redoutable.

Quiconque s'en dit Roi, n'eſt pas maître chez lui;
La force de l'Anglais conſiſte en cet appui;
Le moindre des ſujets peut prétendre à la gloire,
De voir pour lui l'État courir à la victoire.
Ainſi ſe gouvernoit certain Peuple autrefois,
Chez qui les Citoyens s'eſtimoient tous des Rois.
Pour un objet pareil, cette Flotte nombreuſe
Croit enchaîner déjà la fortune douteuſe:
Vernon qui la commande, attire tes regards (1)
Autour de Carthagene on voit ſes étendards;
Mais elle doit peu craindre une vaine tempête
Elle qui du Gaulois fut jadis la conquête (2).
La trop fiere Albion, écoutant ſes ſujets,
Avec tous ſes voiſins ne ſauroit vivre en paix.
Les vaillants Canadiens, ſecondés des Sauvages,
De ce ſang ennemi rougiront leurs rivages,
Et, d'exploits en exploits, malgré tant de frimats
Feront voir que la foudre eſt de tous les climats.
En voulant de Français dépeupler l'Amérique,
L'Anglais ſe berceroit d'un eſpoir chimérique.
Vois-tu cet Amiral, jeune & digne mortel (3),

(1) L'Amiral *Vernon*, iſſu d'une famille noble du Poitou, fut chargé en 1741 d'attaquer *Carthagene* d'Amérique, qu'il ne put prendre, quoiqu'avec des forces conſidérables. On a prétendu qu'il y fit mieux ſes affaires que celles de la Nation.

(2) Les Français avoient pris cette Ville importante, ſur la fin du précédent ſiecle, avec beaucoup moins de forces : ce fut le Baron *de Pointis*, ſoutenu des braves *Flibuſtiers*, qui s'en empara ; mais qui fit enſuite tort à ſa gloire, en manquant de parole a ſes vaillants ſeconds.

(3) *Byng*, condamné à la mort pour s'être laiſſé battre par les

Victime dans Plymouth, d'un complot criminel ?
Il n'eſt ſacrifié qu'en haine de la France.
On ne devra qu'au Peuple une telle vengeance !
Un ſi noir ſacrifice ouvrant bientôt les yeux,
La Nation plaindra ce mortel glorieux.....
Laiſſons au temps le ſoin de découvrir le reſte....
O France ! ton éclat te fut toujours funeſte !
C'eſt de ton propre ſein que naiſſent tes malheurs,
Et la proſpérité n'a pour toi que des pleurs !....
Conſole-toi : ce pacte, où tu mettras ta gloire,
Qui doit de ſon Auteur conſerver la mémoire,
Réuniſſant un jour Eſpagnols & Français,
Ramenera, par-tout, la douceur de la paix.

Le Batave, en ſuivant d'auſſi ſages maximes,
Ne ſe ſouillera point, ni de ſang, ni de crimes ;
Mais, pour être plus doux, il n'en ſera pas moins
Le cupide artiſan du luxe & des beſoins.
Son État ſortira de cette dépendance,
Où le voudroient tenir l'Eſpagne & ſa puiſſance,
Et, devenu ſoudain plus riche & plus puiſſant,
Il s'empreſſera trop à régner en naiſſant.
Accoutumé toujours à vivre dans les glaces,
Il n'en ſuivra pas moins les périlleuſes traces
De l'Anglais indompté qui parcourt tous les bords ;
Où l'aveugle fortune étale ſes tréſors.

Français, ſous le commandement du Comte *de la Galiſſonniere*, qui ſe rendirent enſuite maîtres de *l'Iſle-Minorque* : comme ſi c'étoit un crime de ne pas vaincre ?

Voi le Maire (1) affranchir cet endroit navigable,
Qu'aucun, jusques à lui, n'avoit cru praticable;
Et qui, par un accord qu'inspire la raison,
A ce fameux Détroit fera porter son nom:
Avant lui Magellan, Portugais plein d'audace,
Aura de ces Détroits couru l'horrible espace,
Nommé les Patagons, qu'il croira monstrueux;
Mais le hasard tout seul le promene en ces lieux.
Souviens-toi qu'il est beau d'attacher de la gloire,
A ce qui doit un jour occuper la mémoire:
Sinon tous tes projets, dans les siecles futurs,
N'offriroient à l'esprit que des songes obscurs;
Et cette ambition que le Ciel autorise,
Est seule à desirer, est la seule permise.
Le Batave, arrêtant enfin ses pavillons,
Voudra dans ces Pays établir des Colons:
Mais, oubliant bientôt ce qu'il doit à la France,
Elle traversera cette vive espérance (2).

---

(1) On faisoit un long & dangereux circuit pour aller à la Mer du Sud, en doublant le *Cap de Horne*, lorsque *le Maire*, au service des Etats-Généraux trouva le *Détroit* qui porte son nom; les Hollandais ont fait beaucoup de découvertes dans cette partie de l'Amérique: mais on ne peut parler de tout, dans un ouvrage de la nature de celui-ci.

(2) Il faudroit n'avoir lu aucune de nos Histoires, pour ignorer que la fameuse révolution des *Pays-Bas* est due à cette Couronne, & leur indépendance encore plus peut-être au Cardinal de *Richelieu*, dont la politique n'étoit jamais endormie, quand il falloit nuire à l'Espagne. Après sa mort, & sous le regne de *Louis XIV*, la Hollande se ligua contre la France qui l'en fit repentir, en la chassant de toutes ses possessions dans l'Amérique.

En des temps plus heureux, le Batave content,
Sans relâche occupé de ce ſoin important,
Montrera ſon génie auprès de la Caïenne,
Et s'y rendra célebre à la race Indienne (1).
Aux yeux des Naturels d'un Pays ſubmergé,
Par un travail dont l'art ſemble l'avoir chargé,
Il fera de ces lieux des plaines ſi fertiles,
Qu'elles dépeupleront & ſes Bourgs & ſes Villes.
Mais, ſans fixer ſes ſoins à cet unique objet,
On le verra remplir un utile projet;
Ces rochers (2), plus voiſins de la Nouvelle-Eſpagne,
Ne lui vaudront pas moins que ſa rare campagne.

A côté du Batave, admire le Danois
Mené par l'induſtrie au milieu de ces bois,
Où, ſous un Ciel bruyant par les coups de tonnerre,
Il voudroit cultiver un petit coin de terre (3).

---

(1) Les Hollandais ſurprirent l'Iſle de *Caïenne*, mais ils en furent chaſſés, de même que d'autres endroits; ils s'établirent enſuite à *Berbice*, ſur la Côte de la *Guiane* où ils fonderent leur Colonie de *Surinam*, dans un terrein ſi aquatique, que les Indiens ne s'y retiroient que ſur des arbres: enfin, à force de travaux tels que la Hollande en offre à l'admiration du Voyageur, ils ſont parvenus à faire de très-bons établiſſements.

(2) L'Iſle de *S. Euſtache* & celle de *Curaçao*, qui ne ſont que des entrepôts pour un commerce lucratif avec la Côte d'Eſpagne, & ſouvent avec nous; tous les Navires interlopes ſont bien venus dans ces Iſles.

(3) Le *Dannemarck*, à l'exemple de la Hollande, voulut auſſi poſſéder quelque choſe dans l'Amérique. Il acheta l'Iſle *Sainte-Croix* de *Louis le Grand*, dont les Anglais étoient en poſſeſſion, mais qui nous

Il n'enrichira point les États dont il sort :
Cependant ses Vaisseaux fréquenteront son port,
Et, retournant chargés de nouvelles denrées,
En iront faire montre aux Mers hyperborées.
Un Prince philosophe, un Monarque voisin,
Arbitre de l'Europe, ami du genre humain,
Que le savoir conduit, que la raison éclaire,
Qui voudra m'attirer sous cet autre hémisphere ;
Le fameux FRÉDÉRIC, recherchant tous les biens
Qui peuvent rendre heureux ses belliqueux Prussiens,
Jettera des regards sur l'une de ces Isles ;
Mais un Peuple rendra ses desseins inutiles.
Hé quoi ! lui suffit-il, ambitieux & fier,
De vouloir usurper l'Empire de la Mer ?
Tabago, ton bonheur passera comme un songe (1),

---

appartenoit. Les Danois y ont joint depuis les petites Isles de *S. Thomas* & de *S. Jean*. Ces Colonies ont long-temps été dans l'inaction : elles n'apportoient pas grand profit à leur Métropole, sous une Compagnie qui ne manœuvroit pas mieux que toutes les nôtres. On espere que les choses vont y changer de face, le Roi faisant aujourd'hui gouverner ces Isles en son nom.

(1) Le bruit courut, durant mon séjour à l'Amérique où cet ouvrage a été conçu & fini, que le Chevalier *de la Touche*, Créole de la Martinique, avoit inspiré à S. M. Prussienne, le projet d'établir l'Isle de *Tabago*, l'une des *Petites-Antilles*, & que l'Angleterre s'y opposoit. Je ne garantis point le fait ; mais il m'a suffi du bruit qui couroit, afin de saisir l'occasion de placer cette anecdote intéressante. Quant à *Tabago*, il est certain que les Anglais, à qui elle n'appartenoit point, n'y ont jamais voulu souffrir d'établissement, puisque le feu Maréchal Comte *de Saxe* a éprouvé des oppositions de leur part. Cette Isle étoit à la France par droit de conquête, ayant été prise sur les Hollandais par le Comte d'*Etrées*.

Et dans un deuil profond un tel revers nous plonge.
Climats, à quels malheurs êtes-vous deſtinés !
Nous euſſions vu fleurir ſur vos bords fortunés,
Les loix, les juſtes loix par ce Prince dictées (1) :
La Chicane & ſes ſœurs en ſeroient écartées,
Nous y remplacerions leurs funeſtes abus.
A nous ſeules il veut payer tous ſes tributs ;
Et d'avance, adoptant nos plus ſaines maximes,
Ce Roi s'indignera d'un livre plein de crimes,
Son eſprit révolté qu'aidera la Raiſon,
En ſaura compoſer le ſûr contre-poiſon (2).

Repassons au-delà de l'immenſe riviere
Qui loin dans l'Océan porte ſon onde altiere,
Où le ſexe fragile, eſclave de la peur,
A la bravoure ici fait conſacrer ſon cœur.
Vois-y le Portugal éviter l'indolence,
Et tenir ſes Colons au ſein de l'opulence.
Rien ne doit égaler ſes établiſſements,
Dont la terre fournit l'or & les diamants (3).
Ses Flottes tous les jours exciteront l'envie
Des ennemis ſecrets de la Luſitanie,

---

(1) *Le Code Frédéric.*

(2) *L'Anti-Machiavel*, l'un des plus beaux ouvrages du Roi de Pruſſe. Ce paſſage ſert auſſi à vérifier combien il y a long-temps que l'Auteur écrivoit ; c'étoit dans la premiere chaleur que ces deux ouvrages firent naître.

(3) C'eſt juſqu'à préſent le ſeul canton de l'Amérique, où l'on ait découvert cette pierre la plus précieuſe de toutes ; l'eau des *diamants* du *Bréſil* eſt fort belle & très-nette, mais ils ſont un peu

Des Eſpagnols cherchant à ſe l'aſſujettir ;
Mais qui pourroient, peut-être, un jour s'en repentir :
Aux Français il devra ſa prompte délivrance.
Mais telle eſt l'infortune attachée à la France,
Qu'elle ne ſauroit pas obliger ſes voiſins,
Sans que l'ingratitude arme enſuite leurs mains (1).
Ses Sujets oſeront inſulter ſa banniere ;
Tu vas l'en voir tirer une vengeance entiere :
Ce brave Malouin (2), dont les heureux Vaiſſeaux
Fendent ſi fiérement le moite ſein des eaux,
Part pour exécuter cette noble entrepriſe,
Que l'on n'apprendra point ſans beaucoup de ſurpriſe :
Il ſe montre ; & l'aſpect de ſes hardis pavois
Fait fuir les Portugais juſqu'au fond de leurs bois.
Il reviendra chargé d'honneurs & de richeſſe.... —

Colomb, interrompant ſa céleſte maîtreſſe,

---

tendres, par-là moins eſtimés que ceux de *Golconde* dans les *Indes Orientales.* Le Bréſil eſt ſitué par-delà la rive méridionale de la riviere des *Amazones*, & les Poſſeſſions Françaiſes & Hollandaiſes de *la Guyane* ſont en-deçà de la rive ſeptentrionale.

(1) La révolution ſi connue, qui enleva la Couronne de *Portugal* à l'Eſpagne, pour la reſtituer à la Maiſon de *Bragance*, à laquelle elle appartenoit, fut auſſi un de ces événements ménagés par le Cardinal de *Richelieu*, en faveur de la Maiſon de *Bourbon* contre celle d'*Autriche*. Le Portugal oublia bientôt ce ſervice.

(2) Le ſieur *Du Gué-Trouin*, l'un des meilleurs Officiers qu'ait eu la Marine de France, & qui a joui de toutes les diſtinctions que ſon mérite lui avoit attiré. En 1711, il ſe propoſa de punir les Portugais, non ſeulement d'avoir pris parti dans la guerre de 1700 où la France eut toute l'Europe ſur les bras, mais d'en avoir uſé inhu-

La pria d'éclairer ſon eſprit étonné : —
Ce ſpectacle, où mon œil vient d'être abandonné,
Qui me paroît nouveau, l'effet de quelque ſonge,
N'eſt-ce point, lui dit-il, un impudent menſonge ?
J'en ſuis tout conſterné. Quoi! des Religieux,
Devenus Souverains, régneroient dans ces lieux,
Inſtruiroient des ſoldats, conduiroient des armées (1) ?
Leurs vertus doivent être en tout temps déſarmées! —

Tu vois juſte... — arrêtez, dit la Religion;
Ma ſœur, je crains l'éclat de cette illuſion :
Cet ordre me rendra, ſous les plus chers auſpices,
Ce que ſon Inſtitut me devra de ſervices;
Il fournira par-tout, & franchira les Mers,
Pour me faire connoître, au mépris des Enfers.
S'il a quelques défauts, paſſons-les, je vous prie,

---

mainement contre des Officiers du Roi faits priſonniers au Bréſil : il y paſſa, &, par un de ces coups de hardieſſe qui caractériſent le véritable homme de guerre, prit *Rio-Janeïro*, & y fit un butin immenſe. Son retour fut un peu malheureux, à cauſe des tempêtes qu'il eſſuya; deux des plus forts Vaiſſeaux du Roi, qui faiſoient partie de ſon Eſcadre, firent naufrage, ſans qu'on en ait jamais pu avoir de nouvelles.

(1) Entre le *Pérou*, le *Chili*, & le *Bréſil*, au milieu de cette longue chaîne de montagnes les plus hautes, dit-on, du monde, & connues ſous le nom de *Cordilleras*, ſe trouve une magnifique contrée nommée le *Paraguay*; c'eſt là que les Jéſuites, ſous la protection de l'Eſpagne & du Portugal, qui s'en ſont plaints depuis, avoient établi un Royaume riche & puiſſant. Je n'ai garde de décider, & je crois beaucoup de ſageſſe dans la maniere dont ce fait eſt rendu, qu'il ne m'étoit guere poſſible d'oublier.

En faveur de celui qui m'aura tant chérie.
Vous ne l'ignorez point, combien son fondateur
Voudra dans l'Univers m'acquérir de grandeur,
Et que, des plus grands Saints outrant encor l'exemple,
Son but sera pour moi de n'ouvrir qu'un seul Temple ? —

J'OBÉIRAI, ma sœur, reprit la Vérité :
Je sens déjà les traits de votre charité ;
Mais vous devez savoir que je ne puis rien taire,
Que vous seule pouvez me contraindre au mystere. —

LA glace s'obscurcit, dès le premier instant ;
Colomb n'y vit plus rien qu'un cahos effrayant :
Le miroir pour toujours perdit sa transparence.
Mais l'Agente divine, après quelque silence,
Lui voulut faire part des mœurs de ces Pays
Où leurs droits si sacrés alloient être trahis. —

DE tant d'heureux succès dont tu fraieras la route,
D'autres que toi, Colomb, s'applaudiroient sans doute.
Ne t'enorgueillis point d'un aussi faux honneur,
Mais gémis bien plutôt d'en devenir l'Auteur.
Les maux de toute espece y trouveront leur source,
Et, portés à leur comble, ils seront sans ressource.
Tu seras proprement l'indiscret curieux
Qui sur son déshonneur ose jeter les yeux ;
Ou, pour citer des faits que votre goût adore,
L'insensé qui rompit la boîte de Pandore.
L'intérêt, étendant ses droits sur tous les cœurs,
Ne remplira ces lieux que de crime & d'horreurs :
Rien n'en arrêtera la licence infinie.

Tout y doit reſſentir l'affreuſe zizanie.
La Diſcorde, ſur tous ſecouant ſon flambeau,
De la ſeule vertu creuſera le tombeau.
Tu ne pourrois nombrer les troubles & les guerres,
Que l'on fomentera ſur ces fatales terres :
Les habitants, au lieu d'y demander la paix,
Fatigueront le Ciel de leurs honteux ſouhaits ;
De la ſoif d'acquérir, leur ame trop ſaiſie
Ne chaſſera jamais l'horrible jalouſie,
Et, Tantales nouveaux, ſans pouvoir en jouir,
Ils verront leurs travaux ſouvent s'évanouir.
Tout leur deviendra bon, pourvu qu'ils s'enrichiſſent.
Dans l'eſpoir d'entaſſer, de tels hommes blanchiſſent !
Des jours ſi précieux, que le Ciel a compté,
Sont toujours employés à la futilité !
Ils ne négligeront nulle ſorte d'adreſſes,
Dont la moindre ſera la ruſe ou les baſſeſſes.
La noire perfidie au regard inhumain,
Armera d'un poignard leur parricide main :
Freres, parents, amis, du commun ſacrifice
Feront ſouvent les frais à l'injuſte avarice.
Les droits ſacrés du ſang ſont de foibles liens,
Pour qui veut, à tout reſte, amaſſer de grands biens.
Mais, pour mieux ſatisfaire un deſir tyrannique,
Leur avide tranſport dépeuplera l'Afrique :
Les malheureux ſujets de ce climat brûlant,
Viendront ici ſubir le joug le plus ſanglant :
Pour s'ôter du remords la ſourde inquiétude,
On dira qu'ils ſont nés pour vivre en ſervitude ;
Comme ſi l'Éternel, lorſqu'il fit l'Univers,

A ces Peuples brûlés eût deſtiné des fers (1) !
Que réſultera-t-il du bizarre aſſemblage
De tant de gens livrés à leur penchant volage,
Quoique bien différents, en eſprit, en humeurs ?
Ils vont ſe pervertir & corrompre leurs mœurs.
J'en vois ſortir, Colomb, un mêlange effroyable,
Des viſages hideux, un ſang plus mépriſable ;
Mais tout le déshonneur dont tachera ce ſang,
Ne l'interdira point à des gens de tout rang,
Ils s'en applaudiront dans leur libertinage....
La pudeur me défend d'en dire davantage,
Et d'un épais bandeau je dois voiler mon front.
Vois mes ſœurs, comme moi, rougir à cet affront,
Ces Pays verront donc régner, avec le vice,
Tous les autres forfaits, la fraude, l'artifice,
L'iniquité ſenſible à des cœurs généreux,
Et l'injuſte pouvoir qui fait les malheureux ;
Dont on abuſera contre tout homme ſage
Obligé par le ſort d'y montrer ſon viſage.

---

(1) Il eſt conſtant que, ſelon le droit naturel, tout Peuple eſt né libre, & qu'on ne peut changer ſon état ſans injuſtice, en le réduiſant au triſte ſort d'eſclave : mais combien y a-t-il de ſiecles que le droit politique de la guerre & du plus fort a dérogé aux principes naturels qui devroient guider tous les hommes entr'eux ? Une note ne permet guere de ſe livrer à cette diſcuſſion. J'obſerverai ſeulement, que s'il eſt un Peuple ſur la terre fait pour la ſervitude, c'eſt aſſurément la Nation des Negres*, qui conviennent eux-mêmes n'être point nés pour fournir une autre carriere. Ils ſont ſi heureux avec nous, en travaillant beaucoup moins que les Payſans d'Europe, que le plus grand nombre refuſeroit de retourner dans ſon pays.

Ainsi, tant de bienfaits prodigués par le Ciel,
Ne doivent vous donner qu'amertume & que fiel!
L'homme empoiſonne tout. La fertile nature
Va preſque, en ces climats, enfanter ſans culture;
Les beſoins n'y pourront être ſeuls encenſés;
Il faudra que le luxe, aux humains inſenſés,
Introduiſant auſſi ſa pompeuſe manie,
Leur faſſe déranger la plus juſte harmonie.
Ce roſeau, qui tranſpire une douce liqueur,
Plus agréable au goût, qu'elle ne l'eſt au cœur,
Dans des champs étendus, croîtra plein d'aſſurance,
De ſe faire acheter & d'enrichir la France:
Son ſucre qu'autrefois à peine on connoiſſoit,
Et qu'aux portes du jour le beſoin ramaſſoit,
Deviendra ſi commun dans l'Europe étonnée,
Que ſon utilité n'y ſera point bornée.
L'Inde en pourra ſouffrir (1); mais ſon riche trafic
Dans vos États léſés en ſera moins public.
Cette Plante ſi rare en vos Manufactures
Où la laine & la ſoie épuiſent les teintures,
De ſon bleu raviſſant extrait par maints apprêts,
Du Teinturier adroit diminuera les frais;

---

(1) C'eſt des Indes Orientales dont venoit anciennement le peu de *ſucre* qui ſe conſommoit en Europe : il n'y étoit même pas de *luxe*, ne ſervant pour lors qu'à la *Médecine.* Quelques-uns mettent en problême, ſi la *canne de ſucre* eſt originaire ou non de l'Amérique ? On en rencontre dans des pays où certainement elle n'a point été tranſplantée; mais il n'eſt pas moins conſtant que *Colomb* y en a tranſporté des *Iſles Canaries.*

L'Indigo fournira le plus grand avantage.
Le Coton, plus utile, avec lui le partage:
Il va multiplier le choix de vos habits,
Aux pauvres renverra la laine des brebis.
Cet arbre qui produit la feve nourrissante
Dont on peut exprimer une liqueur charmante,
Le Chocolat chez vous sera d'abord reçu;
Par la nouveauté même il se verra vaincu.
Un nouvel arbrisseau, que Moka seul voit naître,
Sous ce nouveau climat enfin osera craître,
Et fera savourer son amere boisson,
Où l'on ignorera long-temps encor son nom;
L'inutile Café se prendra par méthode,
Et suivra, comme tout, l'empire de la mode.
Cent goûts plus dépravés effaceront ceux-ci,
Effets trop séduisants qu'enfante le souci!
Chacun profitera des foiblesses des autres;
Vous le voyez, mortels, sans connoître les vôtres?
Mais le succès certain de ce commun travail
Sera de prendre en gros & de rendre en détail:
Le luxe est un impôt dont jamais rien n'exempte;
Le pauvre a d'en jouir sa façon différente,
Et, se dédommageant du riche brillanté,
Croit sous de beaux haillons cacher sa nudité.
Misérable caprice, au repos si contraire,
Et dont le plus prudent ne se corrige guere!
Les hommes seront fous tant qu'ils existeront.
Mais voi combien leur nuit ce qu'ils inventeront:
Leur santé s'en altere, & leur bouche s'expose
A blasphémer le Ciel qu'ils en feront la cause;

Bien loin de châtier un tel emportement,
Sa bonté l'intéresse à leur soulagement.

Dans ces mêmes climats, où naîtra l'infortune
Qui leur rendra la vie étrangere, importune,
Il fera croître aussi des remedes aux maux
A quoi l'homme est sujet, anciens ou nouveaux:
Il n'est à cet égard nulle Contrée au Monde,
Où, plus qu'en celle-ci, cette richesse abonde.
Vois-les, dans ce jardin, rassemblés avec soin;
Apprends à les connoître, & t'en sers au besoin.
Cet arbrisseau guérit la fievre qui vous ronge (1),
Détruit l'horrible état où son ardeur vous plonge;
Dans sa plus fine écorce est sa propriété.
Cet arbuste, du sang expulse l'âcreté (2),
En jettant au dehors l'amas d'humeurs impures
Dont vos corps tous les jours contractent les souillures;
Sa fleur, qui nous paroît d'une vive couleur,
N'a, non plus que son bois, cette utile faveur,
Mais toute sa vertu réside en sa racine.
Le bois de celui-ci porte encor médecine (3):

---

(1) Celui qui porte le *Quinquina*, particulier à l'Amérique, & qu'on ne retrouve point ailleurs: ce n'est qu'une espece de *Mangle* blanc de riviere, que l'on croit ne se rencontrer qu'au *Pérou*, lorsqu'il est commun en beaucoup d'autres endroits, même à *S. Domingue*; les Mangles rouges ont cette vertu.

(2) Le *Jalap*, fort & vigoureux purgatif, dont la meilleure espece vient du *Mexique*: cependant il croîtroit ailleurs, & l'on en voit effectivement jusqu'en Europe. Ce n'est qu'une plante connue des Fleuristes.

(3) L'*Ipécacuanha*. Il est aussi particulier à l'Amérique. Il y a une

Excellent vomitif pour purger l'eſtomac,
Il en ira vuider l'impénétrable ſac.
Et, pour conclure enfin cette infaillible liſte,
Dans tout ce que tu vois quelque vertu conſiſte;
L'adreſſe & le beſoin, ſoutenus du ſavoir,
Vous les feront trouver, vous les y feront voir.
Mais je t'arrête trop, mortel rempli de zele,
Va, cours, vole au plus vîte où ton devoir t'appelle. —

Dès que la Vérité, qui dit tout à propos,
Eut à peine achevé, fini ces derniers mots,
L'Amiral, malgré lui, ſentit que ſes paupieres
Perdoient du jour qui luit les céleſtes lumieres;
Et, tombant tout-à-coup dans un profond ſommeil,
Il n'apperçut plus rien à ſon triſte réveil.
Il en garda, pourtant, la mémoire flatteuſe,
Le billet empêcha qu'elle ne fût douteuſe;
L'ayant pris pour le lire, il y trouva tranſcrit,
En caracteres d'or, ce ſalutaire écrit:

Pour guérir de tes gens l'étrange maladie,
Que leur troupe puiſa, dans le crime enhardie,
Au ſein du noir Démon qu'adore le Géant
Dont tu n'as point aſſez reconnu le néant (1);

---

quantité prodigieuſe d'autres plantes médicinales, bois, gommes, baumes, ſimples, &c. que j'aurois pu décrire; mais ce détail ne convenoit guere à un ouvrage de la nature du mien.

(1) Soit que *Colomb*, comme étant Italien, fût frappé de goût pour le merveilleux, ſoit qu'il fût trompé par les tailles différentes des Sauvages qu'il rencontra, il diſtribua, arrivant en Europe, avoir vu des hommes d'une taille giganteſque.

Suis le premier oiſeau, dont l'élégant plumage
Au rouge le plus vif décerne ſon hommage,
Et l'arbre où tu verras qu'il ſe ſera perché,
Eſt celui qui guérit les fruits de ce péché:
Son bois nommé Gayac (1), *eſt réduit en tiſanes,*
En nettoyant le ſang ouvrira leurs organes.
Mais tel eſt du Deſtin l'irrévocable arrêt;
Que l'Europe infectée, encor plus qu'elle n'eſt,
Sentira de ce mal les atteintes funeſtes,
Mis au rang, avant peu, des plus terribles peſtes.

Colomb n'eut pas ſi-tôt retenu cet écrit,
Qu'une inviſible main à ſes yeux le reprit.
Il étoit au milieu d'une forêt épaiſſe:
En ſuivant un ſentier où le haſard l'adreſſe,
Mais bien plutôt, l'Eſprit dont il eſt inſpiré!
Le plus ſuperbe oiſeau que l'œil ait admiré,
Dont le rouge éclatant vint bleſſer ſes prunelles,
Étendoit au Soleil ſes magnifiques aîles;
Il ſembloit adorer cet Aſtre bienfaiſant,
Et louer ſes rayons d'un goſier raviſſant.
Poſé ſur une branche auſſi haute que verte,
Il chantoit la victoire à l'Amiral offerte.
Colomb, bientôt au pied de cet arbre divin,
En cueillit un rameau qu'il porta dans ſa main:

---

(1) La vertu de ce *bois* pour guérir le mal en queſtion eſt aſſez connue. C'eſt celui dont les premiers Inſulaires de *S. Domingue* faiſoient le plus d'uſage. On s'en ſert encore, mais on y a ajouté d'autres ſpécifiques plus prompts & plus efficaces.

Il voyoit devant lui promener l'oiseau leste,
Qui ne percha jamais que sur l'arbre céleste.
Il conduisoit ainsi le Héros triomphant,
Jusqu'auprès de l'endroit qu'il alloit recherchant.

Ses gens étoient campés sous de légeres tentes.
La mort seule frappoit leurs ames pénitentes;
Ils n'avoient plus d'espoir qu'en la fin de leurs maux,
Quand leur Chef apparut & troubla leur repos:
Courage, enfants, dit-il; le Ciel que je réclame,
Vient de me procurer ce bienheureux dictame:
Qui l'invoque humblement est sûr de son appui;
Il va faire cesser notre commun ennui. —
A sa voix, en secret par les Cieux secondée,
Sa troupe, d'un tel bien parut persuadée.
La branche réussit à faire une boisson;
Qui leur fit espérer l'entiere guérison.
Ceux qui du sentiment avoient perdu l'usage,
Sur le champ recouvroient un si précieux gage
Du bonheur qu'à la vie attache l'Éternel,
Sans quoi, plus que la mort, notre sort est cruel!
Tous ressentent déjà la faveur efficace,
D'avoir fléchi le Ciel, & mérité leur grace;
L'espoir & la santé renaissent dans leur cœur,
Mais il est sûr qu'aucun n'en deviendra meilleur!
Les Vaisseaux, visités par les deux équipages,
A partir promptement excitoient leurs courages!
Le prudent Amiral ne veut se rembarquer,
Que quand son ennemi ne pourra l'attaquer,
Et que, s'étant pourvu du puissant spécifique,

Il pourra défier la langueur léthargique.
Un Chef ne manque à rien, qu'il ne voie auſſi-tôt
Tout le reſte échouer, ſon eſprit en defaut.
Ses vœux furent remplis, & ſa crainte épargnée:
L'Iſle retentiſſoit ſous les coups de cognée;
On fit proviſion du ſalutaire bois,
Puis l'on remit en Mer pour la derniere fois.

L'AMIRAL ſurnomma cette Iſle DESIRADE (1):
Et ce nom ne fut point un vain nom de parade;
Les bienfaits ſignalés qu'il vient d'y recevoir,
A ſa reconnoiſſance impoſoient un devoir.
Son cœur reconnoiſſant, plein du feu qui l'anime,
S'acquittoit volontiers de ce droit légitime.
Protégé par le Ciel, comblé de ſes faveurs,
Il ne redoute plus l'Enfer ni ſes fureurs:
Le ſuprême pouvoir qui pour lui ſe déclare,
Avoit tout fait rentrer dans le fond du Tartare;
Juſqu'à l'inſtant fatal, qu'il leur ſera permis
De reprendre leurs droits ſur de ſi chers Pays,
Zémès, Démons, Satan, tous ces Eſprits funeſtes,
Gémirent accablés ſous les ordres céleſtes.
Qu'un jour ils ſauront bien nous le faire payer!
On y reſſentira leur pouvoir tout entier.

---

(1) L'une des petites *Antilles* fut nommée de la ſorte par *Colomb*, à l'un de ſes autres voyages, parce qu'il ne pouvoit plus retrouver de terre, ayant pris une route différente de ſon premier voyage dans la vue de faire de nouvelles découvertes. Enfin, il découvrit les *Iſles du Vent*; ce qui lui fit donner ce nom à la premiere où il aborda.

Ainsi, des révoltés contre la tyrannie
N'allument qu'encor plus sa rage & sa furie.

Par le temps le mieux fait & le plus consolant,
La Flotte alla chercher l'ancien Continent :
Elle cingloit toujours sur ces humides plaines,
Sans en connoître encor les routes incertaines,
Que depuis abrégea le Pilote érudit
En tenant un chemin à son savoir prédit.
Par le travers de l'Est fut coupé le Tropique,
Sentier qui tire trop vers la brûlante Afrique (1).
Colomb connut bientôt qu'il falloit arriver :
Un peu plus dans le Nord cherchant à s'élever,
Il reconnut des Mers faites pour les orages,
Mais passa, sans péril, leurs dangereux parages.
Les Autans enchaînés ne laissoient qu'aux zéphyrs,
Le soin de contenter d'impatients desirs :
Le Ciel veilloit, sans cesse, aux progrès d'un voyage,
Inspiré pour fonder son immortel ouvrage,
Et répandre en tous lieux ses augustes desseins ;
Sa loi devoit un jour luire à tous les humains,
Servir à condamner, d'une juste maniere,
Ceux qui ne croiront point, en voyant sa lumiere.

---

(1) On ignoroit encore les diverses routes qu'il faut tenir, pour aller & retourner d'Europe en Amérique. Les *Vents Alisés* qui regnent entre les *Tropiques*, rendent la même route longue & difficile par le *Sud*, soufflant presque toujours de la part de l'*Est* ; c'est ce qui a fait imaginer de prendre par le *Nord* pour le retour, ce qui rend maintenant les *traversées* beaucoup plus courtes. On arrive donc aux Antilles par l'Est, & l'on s'en retourne par le Nord.

L'AMIRAL, éclairé par la droite raison,
Vit le premier effet de la Déclinaison (1),
Qui, compagne depuis des vents & des orages,
A produit sur les Mers tant d'imprévus naufrages.
Cet instrument à qui nous nous confions tous,
N'est pas toujours si sûr, qu'il n'éclate sur nous,
Et ne fasse sentir aux plus habiles maîtres,
Que nos meilleurs amis ne sont souvent que traîtres.
Cette heureuse Boussole, inventée à propos
Pour guider les Marins sur l'empire des flots,
Qui, sur la terre aussi n'est guere moins utile,
Par des ressorts cachés incline son aiguille;
Elle qui, vers le pole ardente à s'y tenir,
A la plus foible erreur ne devroit rien fournir.
Mais tels seront toujours les ouvrages des hommes!
Pour la rectifier, dans le siecle où nous sommes,
Combien a-t-il fallu de calculs & de soins?
Son inconstance encor n'a que trop de témoins!
L'aimant qui la dirige, inconnu dans lui-même,
Peut-il faire oublier la Puissance suprême,
Qui seule nous conduit, & veille sur nos pas?
Un moment d'abandon seroit notre trépas.

---

(1) Avant ces voyages de long cours, eût-on soupçonné que cet admirable *instrument* donneroit jamais lieu à des erreurs considérables? Cependant il en occasionna sans cesse, mais moins dangereuses aujourd'hui que l'on sait de combien la *Boussole* décline. Les *Courants*, qui varient souvent d'un moment à l'autre, causent aussi d'autres erreurs nuisibles à la *Navigation*; enfin le Soleil au *Zénith* est encore fort préjudiciable.

Colomb, se fiant trop à l'aiguille aimantée,
Vers le Septentrion eut sa Flotte emportée,
Lorsqu'il comptoit gagner, sur la foi du compas,
Une terre au Midi moins fertile en frimats:
Par son esprit d'abord l'erreur fut apperçue,
Et même réformée aussi-tôt que conçue;
Car les fautes que font les hommes à talents,
Les ont toujours rendus beaucoup plus surveillants.
Colomb parvint enfin, aux bords de l'Ibérie,
Et ses gens enchantés revirent leur Patrie.
Cependant son triomphe eût été moins entier,
S'il n'avoit point revu le Ministere altier
Qui l'avoit éconduit d'une maniere étrange,
Et qui, pour s'en punir, lui doit une louange:
Sans doute que le Ciel approuvoit ce transport?
Il le força d'entrer dans cet orgueilleux port,
Où, trop fier des succès de l'Inde Orientale,
On n'avoit pu comprendre une Inde Occidentale (1).
Le Roi de Portugal, par politique ou non,
Avec joie écouta le récit de Colomb;
Mais, louant sa vertu sur cette découverte,
Il s'étoit proposé d'attenter à sa perte:
L'Amiral en eut vent, & partit à propos;

(1) Il seroit difficile de justifier la conduite du Portugal, à l'occasion du retour de *Colomb*. Il étoit à la solde d'une Couronne alors puissante, & qui certainement en auroit tiré une haute vengeance. Tandis qu'on délibéroit pour l'arrêter, il mit à la voile, & sortit de ce pas dangereux. La Maison de *Bragance* a depuis réparé cette conduite incompréhensible.

Il fut par-là se mettre à l'abri des complots.

Qui se figurera la publique allégresse
D'un retour qu'annonçoit l'espoir de la richesse ?
Tout le monde accourut afin d'en voir l'Auteur,
Et triomphe jamais n'eut rien d'aussi flatteur !
Il marchoit précédé des cent voix indiscrettes,
Par où la Renommée embouche ses trompettes:
Les Grands & les petits en foule le suivoient,
Et, de tous les côtés, les peuples arrivoient.
Enfin, de toutes parts au bruit de sa venue,
Le Laboureur séduit quittoit là sa charrue,
Le Marchand son comptoir, le Noble ses romans
Qui n'auront plus de part à ses égarements (1);
Le Prêtre ses autels, l'Artisan sa boutique.
L'Espagne en peu de jours devint si frénétique,
Qu'il fallut, malgré soi, lui tirer tout son sang,
Et que, bientôt déserte, elle n'eut plus de flanc.
Leurs Majestés debout attendoient sur un trône,
Le Héros qui venoit d'enrichir leur Couronne:
Sur ce trône, Colomb partagea des honneurs,
Qu'on lui fit acheter par d'insignes malheurs:

---

(1) La découverte d'un *Nouveau-Monde* tira la Noblesse Espagnole du singulier état où elle croupissoit. La Chevalerie avoit jusques-là fait sa principale occupation, & les romans l'entretenoient dans de si folles idées. C'est de cette extravagance dont s'est si agréablement moqué *Miguel de Cervantes*, Auteur de l'ingénieux *Dom Quichotte de la Manche*, livre qui contient la critique de ce ridicule goût pour la Chevalerie errante, dont toute l'Espagne s'étoit entichée.

Il le ſentit trop tard; de retour ſur ces rives,
On voulut l'enchaîner pour les rendre captives.
Il prédit qu'on verroit ſous un Ciel ſi maudit,
Les vices honorés, les vertus ſans crédit.

Fin du vingt-quatrieme & dernier Chant.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit ayant pour titre : *Chriſtophe Colomb*, ou *l'Amérique découverte, Poëme en vingt-quatre Chants* ; je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris, le 10 Mars 1773. AMEILHON.

PERMISSION.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants-Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; Salut. Notre amé le ſieur Moutard, Libraire, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public *Chriſtophe Colomb*, ou *l'Amérique découverte*, *Poëme*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A ces cauſes, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Préſentes, de farie imprimer ledit ouvrage, autant de fois que bon lui ſemblera ; & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance. A la charge que ces Préſentes ſeront enrégiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres ; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10

Avril 1725, à peine de déchéance de la préſente Permiſſion ; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le Sieur de MAUPEOU ; qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur de MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Préſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayants cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des préſentes qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier, ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris, le ſeptieme jour du mois d'Avril, l'an mil ſept cent ſoixante-treize, & de notre regne le cinquante-huitieme.

Signé, Par le Roi, en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XIX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 2473, fol. 76, conformément au Réglement de 1723. A Paris, le 27 Avril 1773.

C. A. JOMBERT, Pere, Syndic.

De l'Imprimerie de LOUIS JORRY, Fils, rue de la Huchette, près du petit Châtelet. 1773.

